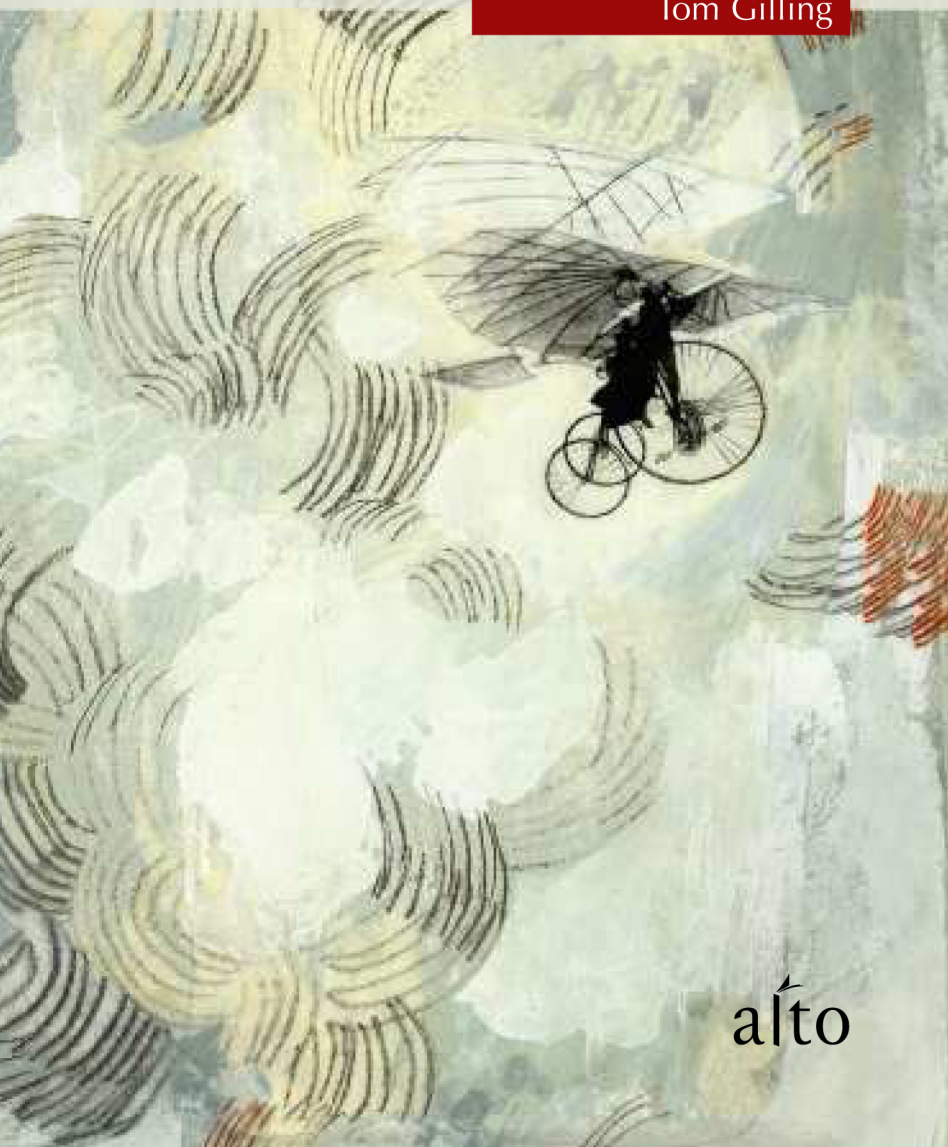


Miles et Isabel

Tom Gilling



alto

MILES ET ISABEL

Tom Gilling

Miles et Isabel

ou

La belle envolée

Traduit de l'anglais (Australie) par Sophie Voillot

Alto

Les Éditions Nota bene remercient le Conseil des Arts du Canada,
la SODEC et le ministère du Patrimoine du Canada
pour leur soutien financier.

Les Éditions Alto sont une division des Éditions Nota bene.

Ce projet a bénéficié du soutien du gouvernement australien,
par l'entremise des subventions aux arts et des organismes consultatifs
de l'Australia Council.



Australian Government



Titre original : *Miles McGinty*
The Text Publishing Company, Melbourne, Australie, 2001
ISBN original : 1-876485-96-5
© Tom Gilling, 2001

Illustration de la couverture :
Isabelle Arsenault/agoodson.com
www.isabellearsenault.com

ISBN : 2-89518-214-0

© Éditions Nota bene, 2005, pour la traduction française

Pour Rosemary

Harry Brutus Fitzpatrick gisait étendu de tout son long sur la scène du théâtre Prince of Wales. Ses petits pieds chaussés de pantoufles dépassaient comme des pointes d'asperges de l'ourlet de son manteau de fourrure noire. Il avait la joue droite estampée d'une cicatrice violacée : un arc de cercle allant du sourcil au menton, parodie de l'expression renfrognée qu'arboraient ses lèvres en permanence. Fitzpatrick était meilleur acteur qu'escrimeur, ce qui ne signifiait alors plus grand-chose. À ses côtés, une bouteille de whisky vide qu'il avait introduite en douce dans sa loge avec sa semblable, la veille au soir.

— Qui lui a parlé en dernier ? interrogea Hope Wentworth, l'imprésario qui, à grands coups de portefeuille, avait tiré Fitzpatrick d'une retraite sordide, croyant fermement que seule la mort pouvait venir à bout d'un grand acteur et que les artistes d'une véritable grandeur survivaient même à cette échéance.

— Il a réussi à me coincer pendant que je fermais, répondit le concierge, penché avec sa vadrouille au-dessus du tragédien terrassé.

— Vous a-t-il semblé anxieux ?

— Plutôt souûl, je dirais.

De temps à autre, Fitzpatrick s'enfermait dans une chambre d'hôtel dont il refusait d'émerger tant qu'il n'avait pas vidé une ou deux bouteilles de mauvais whisky. Il en sortait tremblotant et confus, les yeux rouges, pas rasé mais plus arrogant que jamais, à l'affût d'un pauvre innocent sur qui déverser sa rage. Avec le temps, il avait

fini par s'enfermer de plus en plus longtemps et par piquer des crises de plus en plus lamentables, jusqu'à ce que plus aucun directeur de théâtre de toute la Nouvelle-Galles du Sud ne veuille l'engager. Puis, au début 1856, Wentworth avait entrepris de relancer la carrière de l'acteur à Sydney, l'hiver suivant. Son plan consistait à réintroduire Fitzpatrick en douceur, dans un rôle shakespearien assez important sans être trop exigeant : Malvolio, peut-être, ou Enobarbus. L'acteur avait levé le nez sur les deux rôles. C'était Hamlet ou rien.

— Devrait avoir honte, grommela le concierge. Pour qui il se prend, hein ?

Wentworth posa son postérieur sur un rempart écroulé. Rien qu'à l'idée des deux cents guinées que lui coûterait l'annulation de la pièce, les larmes lui montaient aux yeux. Déjà que la grippe avait décimé sa troupe et qu'il avait fallu rayer plusieurs noms de l'affiche. Sur la scène, les survivants contemplaient la forme étendue dont le manteau, remarquèrent-ils, était maculé de vomissures. Il était seize heures dix ; les portes ouvraient à dix-neuf heures.

Wentworth aimait les acteurs, mais il avait appris à ne pas leur faire confiance. Et voilà qu'il se trouvait à leur merci. Il se tourna vers Schwartz, un Américain qui l'avait tiré de plusieurs mauvais pas, mais qui n'était pas plus capable de jouer Hamlet que le concierge. Avant que Schwartz ne puisse ouvrir la bouche, une voix de femme retentit :

— Laisse-moi le faire.

C'était Eliza McGinty.

— Toi ?

— Je ne vois personne d'autre se porter volontaire.

Monsieur Delillo, dont le maigre talent était mis à rude épreuve dans le rôle du second fossoyeur, leva bien un peu la main, mais se ravisa.

— Elle le connaît sur le bout des doigts, mon chou, intervint madame Gwilym, la doyenne de la troupe. Elle baissa les yeux vers Fitzpatrick, qui n'avait pas bougé. Je parierais même qu'elle le sait mieux que lui.

Wentworth lançait des regards à la ronde, convaincu qu'on se payait sa tête.

Eliza était glorieusement enceinte, aussi enceinte qu'il était possible de l'être tout en continuant à se tenir debout. Au cours du dernier mois, elle avait gonflé comme une baudruche et marchait comme un canard, elle dont la démarche était auparavant si gracieuse.

— Il n'y aura pas un siège vide, insista Eliza.

— Ça fera scandale, renchérit madame Gwilym. Les journaux vont adorer.

— Je vous assure que j'apprécie énormément... balbutia Wentworth.

— Ne dis pas n'importe quoi, mon chou, coupa madame Gwilym. C'est ça ou on leur rend leur argent.

Dans l'état où se trouvait Eliza, il était déjà bien assez risqué de lui faire jouer Ophélie, pensait Wentworth. Pourtant, malgré l'affreux pressentiment qu'il éprouvait, il ne voyait pas d'autre solution.

— Mais qui fera Ophélie ? s'écria-t-il.

Madame Gwilym, qui avait incarné le rôle pour la première fois à l'âge de dix-sept ans, ne voyait pas pourquoi elle s'arrêterait, maintenant qu'elle en avait soixante.

Wentworth considérait Eliza en secouant sa tête hirsute.

— Tu pourras toujours porter une cape, dit-il. Pas besoin d'en rajouter.

Fitzpatrick se retourna en gargouillant.

Vue de l'orchestre, la beauté d'Eliza McGinty était irrésistible. Du deuxième balcon, indiscutable. Mais il arrivait qu'elle souffre du regard désobligeant de la plèbe qui se pressait au parterre. Elle avait un grand cœur et une ossature à l'avenant, et ce n'était pas la finesse de son talent qu'admirait son public, mais bien son ampleur. Eliza ne le décevait jamais. Elle lui en donnait, des grands gestes et des passions volcaniques. Ses sanglots secouaient les loges. Son dernier souffle faisait se cabrer les chevaux qui passaient dans la rue.

Elle s'était retrouvée enceinte à l'âge de trente-trois ans. Le père de l'enfant, un machiniste longiligne comme un lévrier, avait deviné le dénouement de l'histoire et filé sans demander son reste, laissant derrière lui un billet d'une livre, un manteau d'hiver et deux paires de bas de soie aux couleurs vives.

— Jolis bas. Ils ont dû coûter quelques shillings, remarqua madame Gwilym. Elle avait eu plusieurs enfants de plusieurs pères différents, avec qui elle n'avait pas jugé bon de rester en contact.

— Prends-les, répondit Eliza. Je n'en veux pas.

Elle s'était attendue au retour de son amant et fut très malheureuse quand il ne revint pas.

— Je connais une dame, mon chou, lui glissa madame Gwilym un matin en la voyant vomir dans un seau. Elle ne coûte pas cher.

Puis elle ajouta, l'air de rien :

— J'ai moi-même eu recours à ses services.

Eliza n'avait pas choisi de tomber enceinte. Elle avait envisagé plus d'une fois de se débarrasser du bébé, sans jamais pouvoir s'y résoudre. Plus le temps passait, plus la présence de l'enfant se faisait sentir et plus sa tendresse grandissait, au point où elle se mit à se caresser le ventre quand elle était au lit, à lui chanter des berceuses et même à lui lire le journal à voix haute. Plus elle enflait, plus sa voix, comme sa présence, s'amplifiait. Harry Brutus Fitzpatrick, qui brûlait autrefois les planches de Muswellbrook à Mildura, hésitait maintenant à monter sur scène avec elle pour moins du double de son tarif habituel.

Tout en observant les sentinelles faire leurs premiers pas sur la scène (« Va te mettre au lit, Francisco... Grand merci de venir ainsi me relever ! Le froid est aigre ») Eliza éprouva quelque chose qu'elle n'avait pas ressenti depuis des années : des palpitations, des crampes aux griffes déchirantes, un spasme qui lui rappela l'époque où la vue du public faisait battre son cœur plus vite. Juchée sur le bord d'un tabouret de piano, son ventre et ses seins énormes drapés dans une cape de velours, elle serra dans ses bras l'enfant qui s'agitait en elle.

Au début du fameux monologue d'Hamlet, Eliza avait souvent senti le public parcouru d'un frisson qui se remarquait d'autant mieux là où les sièges étaient chers, et qui annonçait un bref moment d'attention avant le retour de la torpeur. Mais ce soir, peu importait combien ils avaient payé leur place : ils étaient tous pendus à ses lèvres.

— Être ou ne pas être, susurra-t-elle, voilà la question.

La pièce tenait l'affiche depuis plus d'une semaine et il ne restait pratiquement aucun siège libre, à l'exception de celui que l'on avait réservé dans la loge A pour Harry Brutus Fitzpatrick, que pas un membre de la troupe n'avait revu depuis son rendez-vous avec Wentworth, le lendemain des débuts d'Eliza. Le *Sydney Morning Herald*, l'*Illustrated Sydney News* et l'*Australian* dénonçaient en chœur le « scandaleux Hamlet » de madame McGinty tout en déplorant la perte du « talentueux, quoique fantasque M. Fitzpatrick ». Personne n'aurait toutefois songé à nier la conviction inébranlable de sa performance, ni l'irréelle étrangeté de l'Ophélie de madame Gwilym.

Dans les banlieues aisées de Sydney, on n'hésitait pas à faire jouer ses relations ni même à invoquer une vieille dette pour se procurer un billet. À Stanmore, dans un manoir de briques rouges dominant la voie du chemin de fer, Ernest Dowling s'inclinait à contrecœur devant sa femme Louisa, qui réclamait mordicus une place située le plus près possible du premier rang de la corbeille, à la mesure des moyens d'un banquier d'affaires.

— Est-ce bien raisonnable, mamour, bredouilla Dowling, dans votre état ? Dowling était un mari fidèle, mais on ne pouvait pas dire qu'il péchait par enthousiasme. Il n'avait pas ressenti de besoins sexuels jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, et même alors, d'une nature si vague que rien ne les différenciait des sensations provoquées par une bouteille de vin d'Alsace. Sa virilité lui causait en secret une grande honte. Il n'avait jamais trouvé sa femme particulièrement attirante, mais il se rendait compte qu'il en allait autrement pour d'autres hommes, ce qui au demeurant ne le contrariait guère. Elle était menue, ressemblait à un oiseau et jouait très bien aux cartes.

Mordue de théâtre et, de surcroît, fervente admiratrice d'Eliza McGinty, Louisa Dowling avait cru Harry Brutus Fitzpatrick mort. Elle était bien contente qu'il n'en soit rien, mais c'était Eliza qu'elle voulait voir.

— Nous avons déjà discuté de tout cela, Ernest, soupira-t-elle, signifiant par là qu'elle avait déjà déclaré son intention d'y aller et que Dowling comprenait qu'il était impossible de la faire changer d'avis.

— Bien sûr, admit-il. Seulement...

— Seulement rien, mon cher. Notre société n'interdit pas encore de porter des enfants, que je sache. Et si elle est mal à l'aise devant les conséquences que cela implique, elle n'a qu'à regarder ailleurs. Si madame McGinty peut jouer Hamlet dans son état, je suis certaine qu'elle ne s'offusquera pas que j'aille la voir dans le mien.

Dowling concéda sa défaite en levant au ciel des yeux qu'il avait eus d'un bleu perçant dans sa jeunesse, mais dont l'éclat était maintenant terne et gris. Ce n'était pas le risque de déplaire à madame McGinty qui l'inquiétait. Malgré son conservatisme viscéral, il n'accordait pas non

plus d'importance à ce que pourrait penser la bonne société. Il était tout bonnement convaincu que lorsqu'une femme entrait dans une certaine phase de sa grossesse, il ne lui restait plus qu'à se retirer dans le confort de son foyer, s'allonger sur un divan et attendre l'inévitable. Or, il trouvait madame Dowling très proche de ce stade, pour ne pas dire en plein dedans.

Eliza devinait des conversations de ce genre dans les fragments qu'elle captait en se mêlant à la foule qui se massait chaque jour plus nombreuse devant l'entrée des artistes, et dont une moitié la huait alors que l'autre quémandait un autographe.

— Oui, poursuivit-elle, les yeux levés vers les loges, là est l'embarras.

Une contraction subite la fit grimacer. Elle dut s'appuyer contre un mur.

Le critique de l'*Illustrated Sydney News*, qu'on lui avait désigné le soir de la première, était encore tapi à l'orchestre avec son faciès de bouledogue. Assis près de lui, un petit homme chauve griffonnait dans un calepin, la tête reposant tel un œuf d'albâtre sur le collet remonté de son pardessus de laine. Eliza, qui avait pris jusque-là un malin plaisir à refuser de rester immobile, tournant la tête chaque fois qu'elle le voyait penché sur son carnet, le fixait maintenant, le visage déformé par la douleur.

— Doucement, maintenant ! haleta-t-elle lorsqu'elle aperçut madame Gwilym, le visage tellement plâtré de maquillage que ses joues commençaient à se lézarder, voici la belle Ophélie ! Comme toujours, la réplique fut

saluée d'un éclat de rire par les rangées de l'orchestre. Professionnelle jusqu'au bout de ses escarpins, madame Gwilym resta de marbre, toisant de haut les moqueurs, comme pour leur rappeler que tout ce qui payait sa place moins d'un shilling six pence était indigne de son attention comme de son mépris.

— Mon bon seigneur, déclama-t-elle d'une voix rauque, comment s'est porté votre honneur tous ces jours passés ?

Le petit clin d'œil qui trahissait l'indifférence de la vieille dame aux sifflets fusant autour d'elle n'échappa pas à Eliza. Cependant, ses contractions ne faisaient qu'empirer et quelques visages anxieux l'observaient depuis les coulisses.

— Oh, malheur à moi, gémit madame Gwilym alors qu'Eliza s'écroulait à genoux, avoir vu ce que j'ai vu, et voir ce que je vois !

Dans la deuxième rangée de la corbeille, madame Ernest Dowling fut prise d'un malaise. Pas au point de regretter d'être venue, mais plus qu'assez pour regretter de ne pas avoir exigé une loge privée. Assis à ses côtés, Dowling était conscient de l'inconfort qu'éprouvait son épouse et en appréhendait, vaguement inquiet, les conséquences.

Juste à la gauche de madame Dowling, un siège resté libre lui épargnait d'avoir à garder sur ses genoux sa pelisse en peau d'ours. Il faisait froid dehors, mais les becs de gaz et la fumée du tabac rendaient étouffante l'atmosphère du théâtre. Elle s'éventa avec son programme.

— Êtes-vous bien sûre... risqua Dowling, qui aurait mieux aimé ne pas venir, mais ne parvenait jamais à trouver une excuse quand il en avait besoin.

— Chut, Ernest, siffla-t-elle.

Le souci qu'elle se faisait pour madame McGinty, que l'on aidait à se relever, détournait son attention de la douleur sourde qui battait dans son bassin, douleur identique à celle qui avait précédé la naissance de ses cinq filles. Chacune était née exactement dix-huit mois après la précédente, ce qui laissait chaque fois à Louisa environ un an pour profiter de la sveltesse de sa ligne, qui la rajeunissait encore d'une dizaine d'années. Rosalind, Olivia, Jane, Emily et Helena étaient toutes tombées de l'arbre, bien mûres, aussi naturellement que les kumquats qui poussaient dans la serre. Et toujours un mercredi. Madame Dowling ne ressentait jamais les premières douleurs tant qu'elle n'avait pas accompli toutes ses tâches ménagères, payé tous ses fournisseurs et rendu toutes les visites qu'elle

avait à faire. Comme elle ne s'attendait pas à accoucher avant deux semaines, elle traita son mal comme un phénomène fantôme qui se dissiperait si elle n'y faisait pas attention.

Plusieurs scènes passèrent. L'attention de Louisa allait et venait au rythme approximatif de la douleur dans son dos. Les fossoyeurs en étaient à se lancer des devinettes par-dessus leurs bûches lorsqu'elle prit conscience d'un gémissement sourd s'échappant des coulisses. La principale source probable, un spectre chauve au plastron rouillé, s'était retiré dans sa loge depuis plusieurs scènes. De toute façon, c'était une voix de femme.

Au début, les fossoyeurs firent comme si de rien n'était. Mais le gémissement prit de l'ampleur, au point où plusieurs messieurs assis dans la première rangée se mirent debout. D'autres bondirent à leur suite. Un vendeur de programmes qui importunait les spectateurs assis près de l'allée demanda s'il y avait un médecin dans la salle.

— Eliza, mon chou, chuchota le premier fossoyeur, c'est toi ?

Soutenue d'un côté par monsieur Delillo et de l'autre par madame Gwilym, Eliza regardait à ses pieds, entre lesquels s'étalait une flaque d'eau.

Dans la deuxième rangée de la corbeille, seul monsieur Dowling restait englué à son siège. Il ne prétendait pas comprendre le théâtre ; il n'y allait que pour accompagner

sa femme, qui (remarquait-il maintenant) n'était quant à elle ni assise ni debout, mais accroupie, et poussait des sons qui semblaient faire écho à ceux qui montaient de la scène, cependant si faiblement qu'on ne les distinguait qu'à peine à travers le tumulte.

Louisa Dowling avait beau être influençable, ses sentiments n'en étaient pas moins intenses pour autant. Elle avait souffert les tourments de chaque Hamlet qui eût jamais foulé les planches. Certains soirs de pleine lune, elle voyait de ses yeux le fantôme de son cher papa aller et venir en cliquetant dans son armure. Dans son fragile état, il lui avait suffi d'entendre une autre femme entrer en couches pour s'y trouver précipitée à son tour.

Dowling se pencha vers elle, se permit un rare élan de familiarité en lui prenant le poignet et dit :

— Êtes-vous bien sûre...

— Ramenez-moi à la maison, souffla Louisa. Vite !

Assis au pied de l'escalier, Ernest Dowling écoutait, l'âme égale, les sons horribles dont sa femme, en cinq accouchements, avait eu le temps de peaufiner la portée théâtrale. Il avait enfilé ses pantoufles et une veste d'intérieur de velours trois quart, mais se retenait de fumer en signe de sympathie. De temps à autre il se levait, tiré de la lecture de son journal par quelques secondes de silence inopinées, et refusait de se rasseoir tant que l'on n'avait pas envoyé quelqu'un se renseigner sur les progrès accomplis, si tant est qu'il y en eût.

Juste avant l'aube du dimanche matin, une petite fille atterrit sur les draps défaits d'un grand lit à baldaquin, dans un manoir de briques rouges qui dominait la voie du chemin de fer. Elle avait le nez retroussé, les yeux verts et un regard perplexe qui sembla faire le tour de la pièce en exigeant des réponses. Sa mère la nomma Isabel.

Au même instant, dans une chambre à l'étage qui donnait sur la façade de l'Orient Hotel, Eliza McGinty serrait contre son sein le garçon maigrelet qu'elle avait peiné à mettre au monde depuis que le rideau s'était abattu prématurément sur la scène du théâtre Prince of Wales.

John Fogerty, le propriétaire, était un vieil ami d'Eliza, bien qu'il puisse se vanter d'avoir déjà été beaucoup plus. Son estime pour elle ne fut nullement entamée par l'absence d'un monsieur McGinty ; il écrivit même dans le registre : « Eliza McGinty, veuve ».

Ronde et grasse comme un pudding, la pleine lune traînait au-dessus du port de Sydney. Son reflet, une coulée de beurre brassée ici et là par des péniches et des bateaux à homards, léchait lentement les quais. Une brume jaunâtre suintait sur le toit de l'Orient Hotel.

— Alors, comment vous l'appellez ? interrogea madame Gwilym, que l'absence de tendresse qu'elle éprouvait à l'égard de ses propres rejetons n'empêchait pas de s'intéresser à ceux des autres. Elle portait toujours son costume de scène, dont les manches blanches étaient maintenant tachées de sang.

— Je n'ai pas encore choisi de nom, répondit Eliza.

Madame Gwilym hocha la tête.

— Il vous en viendra un, l'assura-t-elle. Il en vient toujours un.

Elle semblait sur le point de se lancer dans le récit de la façon dont lui étaient venus les noms de ses propres enfants, mais au lieu de cela, elle s'approcha lentement de la fenêtre ouverte et s'absorba dans la contemplation de l'aurore.

Le bébé d'Eliza était fort et noiraud. Ses cheveux avaient déjà besoin d'être coupés. Elle pensa à toute la distance sur laquelle elle l'avait porté et l'appela Miles.

Rien qu'au cours de sa première année, Miles vit Yass, Gulgong, Tamworth et Bathurst, fit escale dans des villes de moindre importance en cours de route et s'aventura même jusqu'à Albury, sur la rive du fleuve Murray qui

borde la Nouvelle-Galles du Sud. À vrai dire, il ne voyait pas grand-chose d'autre qu'un carré de ciel bleu envahi de poussière, encadré par la fenêtre d'une diligence Cobb & Co à ressorts de cuir. Il dut attendre d'avoir deux ans et demi avant d'être assez grand pour voir de ses yeux les contrées qui défilaient.

Miles avait trois ans quand sa carrière prit son envol. Il accourait sur la scène dès qu'il fallait, pour les besoins de l'histoire, un mioche à bercer ou à langer, et le reste du temps, il ne lâchait pas les jupons de sa mère sur qui, pendant les rappels, pièces d'or et bouquets pleuvaient des loges.

Avec la troupe de Wentworth, ils firent la tournée des régions aurifères de l'État de Victoria, jouant devant des mineurs souls comme des Polonais qui bombardaient la scène de sachets de poussière d'or et de pépites enveloppées dans des mouchoirs. Ils firent un naufrage à Wagga Wagga et montèrent la chute de Sébastopol à Shepparton.

Contrairement à sa mère, Miles n'était ni charpenté ni grassouillet. Il avait la jambe longue et mince, la hanche pointue et l'épaule étroite. Avec son teint olive, ses yeux sombres enfoncés et sa tignasse noire qui résistait à tous les efforts de sa mère pour la peigner, on aurait dit le négatif de ce père blondasse qu'il n'avait jamais vu et qui ne l'avait jamais vu non plus.

Il escaladait les échelles les plus hautes sans trahir la moindre crainte. Monsieur Delillo, qui avait fini par être relégué à la gestion des costumes, lui apprit le nom de tous les nuages qu'on voit au ciel. Un mois avant son quatrième anniversaire, Eliza le surprit à se balancer, accroché au plafond du Royal Victoria Theatre de Sydney. Il avait bénéficié de la complicité d'un machiniste du nom de

Govett, qui avait utilisé pour cela le harnais de cuir dans lequel madame Gwilym, maintenant à la retraite, avait brillé dans le rôle de Puck un quart de siècle auparavant.

Le cœur d'Eliza se figea à la vue de son petit, ballottant au-dessus de la scène.

— Miles, descends de là, s'écria-t-elle.

— N'y faites pas attention, intervint Govett, qui puisait des grains de raisin muscat dans un sac en papier, les croquait tout ronds et se grattait les dents avec ses ongles pour en détacher les graines. Le p'tit gars, il est même pas nerveux.

— Peut-être que non, monsieur Govett, mais sa mère, oui, répliqua Eliza sans pouvoir s'empêcher d'admirer la grâce et l'aisance de Miles.

— J'ai vu des cintriers professionnels qui avaient moins de cran, remarqua Govett, un vieil Irlandais qui avait appris sur le tas dans les théâtres de Dublin et avait vu bien des hommes se casser un bras ou une jambe en tombant des cintres. Tu veux un muscat, chérie ?

— Fais-le descendre immédiatement et ne le remonte plus jamais là-haut !

— Il a pas besoin de moi pour monter jusque-là, fit Govett en fourrageant dans son sac. Grimpe comme une araignée, celui-là.

Tandis que le machiniste actionnait le palan, Miles se balançait dans son harnais tout le long de la descente.

Eliza le gifla vivement, juste derrière les genoux ; pour avoir désobéi, lui dit-elle, et pour qu'il sache à quoi s'attendre s'il recommençait. Miles refusa de pleurer. Quand elle

le mit au lit ce soir-là, elle remonta les couvertures jusque sous son menton et le borda bien serré, comme si elle craignait que sans leur poids, il ne parte à la dérive. Loin d'être aussi théâtral qu'elle, il serait tout aussi heureux de s'envoler dans une salle vide. Mais elle avait reconnu en lui quelque chose de sa propre audace, un courage dont elle se réjouit et s'alarma en même temps.

Isabel n'aimait pas les poupées. Elle ne les aimait pas, car elle en avait bien trop et qu'aucune d'elles n'était vraiment la sienne. Tout comme sa poussette, ses sarraus et ses bottines de cuir miniatures, elles lui avaient été refilées par une ou plusieurs de ses sœurs, quand ce n'était pas les cinq ensemble. La plupart d'entre elles étaient des cadeaux de leur grand-mère, une vieille dame corpulente aux cheveux argentés qui parlait à ses chats comme à des partenaires de bridge.

Personne n'attendait d'Isabel qu'elle apprécie ses sarraus, mais elle aurait tout de même pu aimer ses poupées, même si elles n'étaient pas tout à fait à elle. Lorsqu'elle eut l'âge de remarquer leurs diverses égratignures et ébréchures et de surprendre les regards nostalgiques que leur lançaient encore ses sœurs, elle les retourna face au mur et ne leur adressa plus la parole. Sa mère les redisposait régulièrement en petits groupes, leur tricotait des foulards, leur donnait de nouveaux noms. Elles se mirent alors à disparaître une à une, de sorte que leur absence mit un certain temps à se faire sentir. Le soir de son sixième anniversaire, le jardinier en déterra une au milieu des navets. La joie feinte d'Isabel fut si convaincante, même pour sa mère, que personne n'hésita à blâmer sévèrement le chien, un terrier anglais très intelligent, et ne pensa à se demander pourquoi la poupée était enveloppée dans un linceul. On n'en retrouva plus jamais une seule, et Isabel s'intéressa illico à la lecture.

Réalisant avec un certain soulagement que cette enfant serait la dernière, monsieur Dowling l'emmena dans les magasins de la rue Castlereagh par un beau samedi après-

midi. Une jolie demoiselle de sept ans, aux yeux verts et aux longs cheveux qui refusaient de rester sages sous le chapeau de paille aux larges bords que sa mère lui avait épinglé sur la tête.

Dowling avait aimé toutes ses filles quand elles étaient petites. Il avait pris plaisir à leurs premiers balbutiements, à leurs mimiques exubérantes, au comique de leurs fautes. Mais chaque fois qu'elles grandissaient, il trouvait leur bavardage de moins en moins intéressant et reportait secrètement son affection sur la suivante. Lorsqu'il lui arrivait, ce qui était fort rare, d'entrevoir leurs corps bour-soufflés, il rougissait.

Isabel n'avait pas de cadette, et ne mit pas longtemps à s'apercevoir de l'avantage que lui conférait sa situation.

— Celle-là, s'écria-t-elle en montrant du doigt une boutique qui ne payait pas de mine, prise en sandwich entre une mercerie d'un côté et un hôtel de l'autre.

— Je ne crois pas, Isabel, commença Dowling. C'est un peu... mais il ne savait pas trop ce que c'était.

Dans la vitrine, on voyait quelques livres aux reliures de cuir dépenaillées, des dents et des bouts d'os sculptés, un présentoir de bagues en or. L'intérieur du magasin offrait de vieux meubles dépareillés, un coffre ancien en bois de camphrier qui vomissait encore des livres et, sur les murs, de vieux croquis et des aquarelles fanées. Rien qui n'eût déjà appartenu à quelqu'un d'autre, rien de neuf, qualité première que recherchait Dowling dans toutes ses acquisitions. Il n'aurait pas plus songé à entrer dans cette boutique qu'à boire un verre au bar d'à côté. Mais avant qu'il ait pu l'en éloigner, il entendit tinter la petite cloche de cuivre qui surmontait la porte et vit Isabel lui sourire de toutes ses dents derrière la vitrine.

Dowling avait eu l'intention de lui offrir une paire de gants en peau de porc sans regarder à la dépense. Il trouvait cela ravissant, une petite fille avec des gants. Il était prêt à aller jusqu'à cinq guinées, ce qui représentait le double de ce qu'il dépensait habituellement pour lui-même. Entouré des biens des autres, il se sentait très mal à l'aise, pour ne pas dire fort agité.

— C'est ça que je veux, dit Isabel.

Son père l'avait prise par la main, mais elle s'était dégagee aussitôt.

— Je ne crois pas, ma chérie.

Il n'avait même pas jeté un regard à sa trouvaille, pas plus qu'au boutiquier qui somnolait derrière son comptoir et s'éveillait tout juste en se frottant le nez du dos de la main. Isabel aurait autant pu faire le tour du magasin en pointant n'importe quel objet au hasard qu'elle aurait entendu les six mêmes mots sortir de la bouche de son père. Ah, c'était un homme d'une rare constance. Elle se détournait comme pour regarder quelque chose d'autre, mais revint immédiatement à son premier choix, une statuette tarabiscotée représentant un homme et son chien, fort justement intitulée « Le balloniste et son chien ». Grossièrement moulée dans un cuivre de mauvaise qualité, couverte de creux et de bosses, elle mesurait environ neuf pouces. Dowling possédait un français suffisant pour comprendre l'étiquette qui l'accompagnait et qui identifiait son sujet comme Jean-François Pilâtre de Rozier qui, au mois d'octobre 1783, fut le premier homme à monter dans un ballon à air chaud, s'élevant jusqu'à une hauteur de 108 mètres dans une montgolfière reliée au sol par des cordes. Le sculpteur, lui, avait gardé l'anonymat.

— Mais... fit-il en guise de protestation.

— Le petit chien, coupa Isabel. Il ressemble tout à fait à Bethsabée.

C'était vrai. On aurait dit le setter roux que Dowling avait offert à sa femme peu après la naissance de leur première fille. Bethsabée avait été tuée deux ans plus tôt en courant sur la voie ferrée. On l'avait remplacée par le terrier moucheté de noir qui passait ses journées à enterrer des os à moelle dans le potager puis à les déterrer, noircis et grouillant d'asticots, pour les offrir aux invités à l'issue du repas dominical.

— Ce n'est pas vraiment une bonne raison, reprit son père.

— Tu as dit que tu allais m'acheter un cadeau.

— C'est vrai, ma chérie, mais je...

— C'est ça que je veux, papa.

— Je te prie de ne pas taper du pied.

— Mais il ne coûte que quatre guinées.

— Ce n'est pas une question de prix, Isabel.

— Tu me l'achètes, oui ou non ?

Le marchand, qui ne perdait pas une miette du dialogue de derrière son comptoir, avait très bien compris qu'il n'avait pas intérêt à intervenir.

— Ma chère Isabel, je pense vraiment que ta mère...

— Mais ce n'est pas pour elle. Papa, s'il te plaît.

Dowling redoutait les caprices de ses filles au moins autant que la vue de leur corps. Et ceux d'Isabel étaient

particulièrement désagréables : pour un oui ou pour un non, elle s'y abandonnait sans la moindre vergogne. Elle était tout à fait capable de se laisser choir sur le plancher de la boutique et de refuser de se relever. Sa mère lui en avait raconté de bien pires. À la suite de quoi Dowling n'aurait pas d'autre choix que de céder à sa fille, en plus d'offrir à un inconnu un spectacle humiliant. Il insista au moins pour que ce dernier enveloppe la statuette, la ligote de ficelle et l'enfouisse dans un sac qui ne laisserait rien deviner de son contenu. Le marchand les regarda partir de la vitrine tout en reniflant et en se grattant le nez de la main qui ne tenait pas les quatre guinées.

Isabel et son père sortaient tout juste de la boutique quand une mule au ventre énorme finit par s'arracher à l'abreuvoir qui jouxtait les Victoria Barracks et se mit à descendre la côte vers Hyde Park. Son propriétaire était invisible. La bête ne prit pas le chemin le plus court, qui l'aurait amenée à passer par Oxford Street, puis à faire le tour du parc dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre, après avoir descendu Liverpool Street. Elle tourna plutôt à gauche, suivit l'une des allées qui dégringolaient vers Elizabeth Street en s'arrêtant ici et là pour soulager sa vessie, et finit par se joindre à la foule qui convergeait sur la place où Tobias Smith, aide-mercier, venait de se hisser dans une corbeille de boulanger festonnée de rubans. La rumeur de tout ce tohu-bohu parvint à Isabel et monsieur Dowling alors qu'ils remontaient Liverpool Street.

Tobias Smith travaillait pour la firme Swedenborg & Co, rue Castlereagh. Âgé de vingt-deux ans, il était plutôt mince, dans la catégorie pâle et mal nourri. Il était en outre aisé de deviner qu'il avait englouti une part bien trop importante de son revenu dans sa paire de souliers de cuir verni. Cela faisait plusieurs minutes qu'il se tenait immobile ; seule sa tête s'inclinait de temps à autre pour saluer les dames non accompagnées, qui étaient légion.

— Tu vois papa, remarqua Isabel, je t'avais bien dit que cette mule n'avait pas de conducteur.

Ils déambulaient parmi les boutiques depuis une heure. Isabel avait accepté de lâcher le sac qui dissimulait sa

sculpture de cuivre ; c'était maintenant monsieur Dowling qui portait le paquet, le bras écarté du corps comme s'il s'agissait d'un rat empoisonné.

Dowling, qui avait vu l'attroupement, fit de son mieux pour convaincre Isabel de monter dans un fiacre qui les aurait ramenés à la maison. Il s'était souvenu, mais trop tard, d'avoir lu dans le *Sydney Morning Herald* un article annonçant que ce samedi après-midi, un certain Smith allait tenter de devenir le premier aéronaute d'Australie. En général comme en particulier, les hommes du nom de Smith ne l'intéressaient guère, pas plus que l'aéronautique. Il lui aurait bien suffi de lire la suite dans son journal du matin.

Isabel n'avait pas encore l'âge de lire le journal, mais elle adorait les spectacles au moins autant que son père les avait en horreur. Après tout, c'était sa sortie à elle et, bien qu'elle se soit attendue à ce qu'il oppose une certaine résistance, elle ne manquait pas de façons de la déjouer. La plus récente était cette mule ventripotente qui déambulait en pleine rue Elizabeth sans son propriétaire. Pontifiant comme à son habitude, son père avait énuméré plusieurs explications possibles à ce comportement. À chaque reprise, Isabel avait écouté attentivement, puis elle lui avait fait part de la liste de ses objections, dont elle disposait en nombre suffisant pour parvenir jusqu'aux portes de Hyde Park.

— On y est, maintenant, papa, dit-elle en s'agrippant des deux mains aux barreaux de fer. S'il te plaît, on ne pourrait pas entrer ?

— Et la mule ? répliqua son père.

— Quelle mule ? rétorqua Isabel.

Gustav Swedenborg était un homme ventripotent aux joues hérissées de poils de sanglier. Sa collection de rubans à chapeaux pouvait rivaliser avec les plus grandioses, à Londres comme à Paris, et il passait le plus clair de son temps à faire les cent pas, les mains derrière le dos, devant sa vitrine de fils à broder, dont on disait qu'elle était la mieux garnie de tout l'hémisphère Sud. Ses clients venaient de Newcastle et même de Katoomba pour bénéficier de son expertise en matière de rubans, fermetures, boutons et agrafes. Il s'en trouvait plusieurs dans la horde qui, par ce doux après-midi d'avril, avait envahi Hyde Park pour voir Tobias Smith s'élever de quelques centaines de pieds au-dessus de Sydney à bord d'une montgolfière.

Swedenborg se tenait près de la nacelle, les mains derrière le dos, envoyant de-ci de-là des signes de tête empreints de suffisance qui visaient à convaincre les badauds qu'il faisait tout autant partie de cette grande aventure que son employé, et même plus, puisqu'il avait versé deux cent cinquante guinées pour défrayer une partie des coûts du ballon.

Non loin de lui, rayonnants à l'idée de faire entrer l'État de la Nouvelle-Galles du Sud dans l'âge de l'aviation, s'alignait la garde prétorienne des autres membres de sa corporation. Ces gros industriels courts sur pattes surplombés de hauts-de-forme cernaient la corbeille de si près qu'ils donnaient l'impression qu'on allait devoir les jeter par-dessus bord l'un après l'autre avec les sacs de sable pour que le ballon puisse s'arracher du sol.

Seul manquait à l'appel un négociant en nourriture pour volailles, cloué au lit par une brusque attaque de diphtérie. À la place qu'il aurait dû occuper, on avait planté une pancarte qui disait ceci :

Enfants de la Nouvelle-Galles du Sud
Montez dans la nacelle si vous l'osez
Prenez place dans l'Histoire
pour DEUX SHILLINGS

La plupart des badauds comprenaient sans peine qu'il s'agissait d'une mesquine manœuvre de la corporation afin de reprendre une partie de son investissement dans les poches d'un public qui avait déjà déboursé un shilling pour pénétrer dans le parc. Il n'y eut pour seuls volontaires qu'une poignée de petits garçons qui étaient parvenus à obtenir de leur paternel deux shillings, échangeables contre l'honneur d'être déposés dans la corbeille et de se faire tapoter la tête par Tobias Smith. La grande majorité se contentait de fixer du regard le ballon qui tirait sur ses cordes, et de tirer à leur tour sur ces dernières si l'occasion se présentait.

Ernest Dowling se retrouva emporté avec Isabel par le raz-de-marée qui convergeait vers la montgolfière. S'il avait écouté son instinct, il se serait plutôt dirigé vers le coin le moins bondé du parc, près de la caserne des bagnards, où il aurait pu faire semblant de ne pas du tout faire partie de la multitude. Mais plus ils s'approchaient, plus il se rendait compte que la pression ne venait pas des gens qui s'agglutinaient derrière eux mais d'Isabel elle-même, déterminée à se tenir le plus près possible de la montgolfière au moment du décollage. Avant qu'il eût pu

faire quoi que ce soit pour corriger la situation, ils se trouvèrent tous les deux nez à nez avec la pancarte.

— Il n'en est pas question, fit Dowling en réponse à la question qu'il voyait déjà se former sur ses lèvres. Ta mère ne...

— Elle n'est pas là, Maman.

— Non, ma chérie. J'ai bien peur...

Mais Isabel ne lui demandait pas sa permission : elle lui tendait déjà son chapeau ! La demi-couronne que sa mère lui avait glissée juste avant leur départ allait lui permettre d'entrer dans l'Histoire par ses propres moyens.

— Désolé, ma petite mam'zelle, lui dit l'homme en costume de tweed chargé de prendre l'argent des enfants. C'est seulement pour les garçons.

— Mais c'est marqué « enfants », rétorqua Isabel en pointant la pancarte du doigt.

— C'est peut-être marqué « enfants », mam'zelle, mais ça veut dire « garçons ». Il se tourna vers Dowling. N'est-ce pas, monsieur ? On ne veut tout de même pas donner la frousse aux petites filles.

Dowling scruta les visages qui le regardaient. Tout mort de honte qu'il fût de se trouver ainsi exposé aux regards de la foule, il ne pouvait ignorer Isabel, qui le tirait vigoureusement par les basques de son gilet.

— C'est vrai que c'est écrit « enfants », bougonna-t-il.

— Oui, monsieur, c'est sûr, mais ce que ça veut dire, c'est...

— Eh bien, ça devrait dire ce que ça veut dire, intervint une gouvernante au menton en figure de proue pour qui la discussion était toute théorique, puisqu'elle avait la charge de trois garçons.

— Mais c'est évident, se défendit le cerbère en costume de tweed.

Une voix s'éleva au-dessus des têtes rassemblées :

— Ça devrait dire ce que ça veut dire !

— Donnez-lui son tour, à la petite, dit quelqu'un d'autre.

Le cerbère se tourna vers Swedenborg, porte-parole officiel de la corporation.

— Je ne répons d'aucun...

Avant qu'il ait pu finir sa phrase, Tobias Smith se pencha et souleva galamment Isabel, provoquant dans la foule un remous soudain qui renversa l'homme au costume de tweed et délogea l'une des chevilles de bois qui retenaient les cordes. Le choc fit tomber un sac de sable, qui alla libérer à son tour une autre cheville. À peine quelques secondes plus tard, la corbeille d'osier contenant Tobias Smith et Isabel Dowling s'éleva dans les airs. Isabel poussa un petit cri, plus de surprise que de frayeur ; Tobias Smith se renversa sur ses talons. Les petits messieurs bedonnants et chapeautés de la corporation tombaient comme des quilles alors que d'autres s'accrochaient aux cordes, pesant de tout leur poids sur la corbeille pour la ramener à terre.

C'est en se basant sur ces faits irréfutables que le *Sydney Morning Herald* annonça qu'Isabel Dowling, âgée de sept ans, était la première femme australienne à s'envoler en montgolfière.

Quant à la carrière d'aéronaute de Tobias Smith, c'est à quinze heures vingt-cinq précises qu'elle prit son essor cet après-midi-là, lorsqu'il survola Hyde Park dans sa corbeille de boulanger, suivi du regard par cinq mille personnes au cou tendu pour mieux l'apercevoir, et dont la plupart arboraient des rubans dorés vendus à prix coûtant par Swedenborg pour célébrer l'avenir rutilant de l'aviation nationale.

Il faisait un temps superbe. À peine un souffle de vent. Au mépris des regards désapprobateurs que lui lançait son patron, Smith avait ôté son veston et s'était accoudé au rebord de la corbeille en manches de chemise.

La foule retint son souffle lorsque le ballon de soie franchit la cime des arbres, soulevant une volée de pigeons qui tourbillonnèrent bruyamment pour protester contre l'intrus. Les gamins qui vendaient des sacs de marrons se turent pour mieux voir, oubliant de fermer la bouche. Reconnaissables à leurs redingotes et leurs chapeaux en tuyau de poêle, les hommes du service d'ordre renoncèrent bientôt à toute tentative de protéger les plates-bandes.

Smith se mit à jeter des confettis sur les têtes levées vers lui. Le ballon doré miroitait au soleil comme une goutte d'eau. Il s'arrêta brusquement, resta un instant immobile, semblant se demander vers où poursuivre son vol, puis finit par repartir en direction de la caserne des bagnards.

Un cri s'éleva de la foule lorsque le brûleur à gaz s'éveilla en rugissant. Tirant le ballon de sa rêverie, il le ramena à bon port au-dessus du parc, traînant comme une balle son ombre rebondie le long de Cathedral Street.

La montgolfière s'éleva si haut que Smith ne fut bientôt plus qu'une petite silhouette qui levait de temps en temps le bras pour l'agiter un brin. S'il éprouvait la moindre peur, il le cachait bien. En vérité, il s'ennuyait déjà. La nacelle était retenue au câble d'ancre par une attache en métal qui scintillait au soleil. Smith avait presque envie de la détacher et de laisser la corde retomber de tout son long vers le sol, comme un serpent long de mille pieds rentrant dans son panier.

Lorsqu'il finit par redescendre, il ne restait plus une seule fleur intacte. Smith sauta à terre pour recevoir son ovation ; on l'emporta aussi sec pour l'arroser de punch. La montgolfière se mit à s'affaisser. Moins d'une heure plus tard, elle n'était plus qu'une flaque de soie répandue sur la roseraie.

Les conducteurs d'omnibus envahirent le parc, bien décidés à récupérer leur prix d'entrée en exigeant le double du tarif pour le voyage de retour. Ils paradèrent sur les pelouses en faisant claquer leur fouet et en soulevant le gravier des allées.

Isabel contenait à peine son excitation. Elle ne marchait pas : elle sautillait de-ci de-là, ramassant au passage des rubans tombés par terre. Elle avait tout oublié de sa statuette et ne s'en serait même pas aperçue si son père l'avait abandonnée au pied d'un arbre.

— Est-ce que ce n'était pas, s'exclama-t-elle alors qu'ils se hissaient tant bien que mal dans un tramway, est-ce que ce n'était pas le moment le plus palpitant de toute ta vie ?

Ernest Dowling réfléchit sérieusement. Il avait quarante-trois ans, une femme, six enfants et une carrière de spécialiste en services bancaires d'investissement. Il n'avait jamais eu tellement besoin d'utiliser le mot « palpitant »,

vocable qui lui semblait un peu ridicule, tout comme cet aéroneute français et son chien. Mais puisque Isabel lui posait une question, à savoir si l'instant qu'ils avaient vécu avait été plus palpitant que tout ce qu'il avait jamais pu voir, faire ou penser à faire d'autre, la réponse était sans doute oui. Il tapota doucement le petit chapeau de sa fille.

— Je crois bien, répondit-il.

Si Miles McGinty avait eu voix au chapitre, ni lui ni sa mère n'auraient jamais quitté Sydney. Ils se seraient levés à l'aube, puis auraient englouti leur petit déjeuner et passé le reste de la journée à Hyde Park à attendre que la montgolfière décolle.

Il était maintenant cinq heures et demie. Le train de Parramatta entrait en gare de Redfern avec deux heures de retard, passées à attendre que l'on retire un corps de la voie ferrée aux environs de Strathfield. Les passagers descendirent sur un quai bondé, aux colonnes ornées de rubans dorés.

— Oh, Miles, s'écria Eliza, je suis désolée.

Pour toute réponse, Miles, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis Strathfield, gratifia une boîte de tabac vide d'un coup de botte qui l'expédia sur les rails. Il avait les larmes aux yeux.

Tout ce qu'avait voulu Eliza, c'était contenir un peu son enthousiasme, le faire patienter avec une balade en train jusqu'à Parramatta, pique-nique au bord de la rivière inclus. Tout avait bien commencé, pourtant. Dans les étables qui jouxtaient la gare, ils avaient regardé un Écossais affligé d'un bec de lièvre faire la démonstration d'une nouvelle tondeuse à vapeur. Il était parvenu à arracher près de la moitié de sa toison à une brebis terrifiée avant que celle-ci ne parvienne à lui échapper. Un berger de la région, qui s'y connaissait beaucoup mieux en moutons qu'en machinerie, avait bien tenté de finir le boulot, mais il n'avait réussi qu'à s'écorcher le bras. Au grand étonnement de sa mère, Miles s'était vivement intéressé au

mécanisme et avait insisté pour regarder dedans ; l'Écos-sais s'était même laissé convaincre de le laisser surveiller les cadrans.

Un orage avait éclaté dans le ciel bleu alors qu'ils descendaient vers la rivière, les trempant jusqu'aux os, gâchant leur pique-nique. C'était un signe, mais Eliza n'y avait rien compris. Ce corps qui obstruait la voix ferrée avait achevé de faire échouer leurs projets. Résultat : Miles demeurait inconsolable.

— Attends voir, Miles, dit Eliza tout en transperçant son chapeau d'une broche gigantesque. Si nous allions prendre le thé à l'hôtel Metropole ?

— J'ai pas envie, fit Miles.

Il marchait le dos voûté comme il le faisait souvent en public. On aurait dit qu'il avait honte de sa haute taille et qu'il faisait tout pour paraître moins grand. Il savait que son père mesurait plus de deux mètres sans ses souliers. Le reflet que lui renvoyaient les vitrines des magasins semblait lui rappeler du même coup l'absence de ce dernier. Ce n'était pas seulement sa propre blessure qu'il ressentait. Malgré tous les efforts qu'elle faisait pour la dissimuler, Miles sentait bien la colère qui s'emparait de sa mère chaque fois que revenait son anniversaire. Chaque centimètre qu'il prenait lui restait sur le cœur. Tout cela n'était pas étranger au bonheur qu'il éprouvait dans les cintres. De là-haut, personne ne pouvait savoir s'il était petit ou grand.

— Très bien. Rentrons à la maison.

La maison, depuis la fin de l'été, se résumait à deux pièces à l'Orient Hotel, où Eliza avait une ardoise permanente. Frôlant de près la faillite, Wentworth avait laissé tomber Shakespeare pour les *Contes de ma Mère l'Oye*.

Un tram à chevaux attendait au terminus, mais il ne semblait pas pressé de partir. Une poignée de passagers patientait sagement sur la plate-forme supérieure. Quant aux chevaux, ils avaient la tête enfouie dans leur sac d'avoine. Eliza leva le bras à l'approche d'un fiacre, mais le conducteur lui lança : « Chuis plein, m'dame ! », à la suite de quoi il se pencha pour s'entretenir avec son passager. Se rangeant finalement près d'elle, il demanda simplement :

— Z'allez où ?

— À l'Orient.

Le conducteur transmet le renseignement à l'intérieur du fiacre, puis sauta lui ouvrir la porte.

— Le monsieur dit que ça ne le dérange pas si vous montez avec lui. Il fit une petite pause. Plein tarif, bien entendu.

Ils montèrent.

— Alors, jeune homme, avez-vous vu le grand aéronaute ? L'homme qui venait de parler, enveloppé malgré la chaleur dans un épais pardessus et un cache-nez de laine, se tassa dans un coin pour leur faire de la place.

— Non, il ne l'a pas vu, répondit Eliza qui n'avait aucune envie d'aborder le sujet.

— Vous l'avez raté, hein ? Comme c'est dommage. Le ton de sa voix exprimait tout sauf la compassion. Il avait semblé se désintéresser de la conversation dès la réponse d'Eliza, tournant la tête vers la fenêtre pour regarder au-dehors. Celle-ci ne manqua pas de remarquer que l'intérêt de l'homme sembla s'éveiller lorsqu'ils parvinrent aux abords du quartier de Haymarket, où des femmes vêtues

de couleurs voyantes commençaient à émerger des hôtels bon marché et des pensions à la petite semaine pour s'installer aux coins des rues.

Ils descendirent jusqu'au bout de Pitt Street, puis le fiacre prit à gauche et longea les schooners qui se balançaient au bord de Circular Quay jusqu'à l'Orient Hotel. L'homme au pardessus de laine n'offrit pas de les aider à descendre et demeura assis dans son coin, un léger sourire aux lèvres.

— Bonne nuit, murmura-t-il une fois que le cocher eut refermé la portière. Eliza s'arrêta sur le perron usé de l'hôtel pour regarder le fiacre noir tourner le coin de la rue et disparaître en direction de Haymarket.

— Tu verras le ballon une autre fois, promit-elle.

Miles montait l'escalier. Il ne l'entendit pas.

Sydney, qui, quelques semaines auparavant avait à peine conscience de l'existence de Tobias Smith, était soudainement très fière de le revendiquer comme l'un de ses fils. Hommes et jeunes garçons jouaient du coude pour lui parler, lui serrer la main, lui donner des tapes dans le dos et lui demander son autographe. Un comité improvisé lui remit une montre de gousset portant l'inscription « À Tobias Smith, de la part des habitants de Sydney ». Les artistes mendiaient l'honneur de faire son portrait. Il était submergé d'invitations à des bals et à des fêtes données par des gens qu'il n'avait jamais rencontrés.

Conscient des retombées dont il bénéficierait en le gardant à son service, Swedenborg lui offrit une augmentation d'un shilling par semaine. Smith, qui s'attendait à crouler sous des offres plus lucratives les unes que les autres, se trouva plutôt décontenancé quand rien ne se présenta. La ville n'avait pas prévu de poste pouvant convenir à un aéronaute. Pis, la corporation avait mal protégé son investissement, de sorte qu'après l'atterrissage, la montgolfière avait été déchirée en lambeaux par une foule avide de souvenirs. Le coût prohibitif des réparations réduisait d'autant l'attrait commercial d'un second vol. Bref, Smith avait tout d'un héros, mais sans en tirer le moindre bénéfice. Il finit donc par accepter l'offre de Swedenborg.

Le soir, on pouvait le trouver au Castlereagh Club, où, d'une voix rendue traînante par l'alcool, il régala ces messieurs du *Herald* et de l'*Illustrated News* d'anecdotes sur sa vie d'aéronaute. Il se laissa pousser les favoris, se mit à s'épiler les sourcils, dépensa une fortune pour se

doter d'une redingote à col de velours et s'improvisa expert en chevaux et en musique classique.

Plus les mois passaient et plus il se comportait de façon bizarre. Il parlait avec insouciance des liens d'amitié qui le liaient à plusieurs femmes mariées. On l'entendit demander de l'argent sans la moindre délicatesse à des hommes qu'il connaissait à peine. Il refusait d'obéir à Swedenborg, qui lui ordonnait de raser ses favoris. Un an après son vol au-dessus de Hyde Park, il fit des propositions à la maîtresse du rédacteur en chef de l'*Australian* dont, par un coup du sort, il ignorait tout des complexités de la vie matrimoniale. Le rédacteur en chef étant en fait bien plus jaloux de sa maîtresse que de sa femme légitime, le châtiment de Smith fut immédiat.

Les courtiers et banquiers qui se bousculaient jadis pour lui serrer la main et lui offrir un verre se gaussaient maintenant de lui comme d'un vulgaire arriviste. Les chroniques mondaines qui se hâtaient de publier la moindre de ses boutades se désintéressèrent complètement de lui. Il perdit jusqu'à son emploi. Un petit mot de Swedenborg l'avait informé qu'il était congédié, « pour cause de notoriété indigne d'un aide-mercier ».

Par un jour de grand vent du mois d'octobre 1865, Miles tomba sur Tobias Smith en train de faire voler un cerf-volant rouge vif sur la plage de Coogee Beach.

— Je m'appelle Miles, dit Miles. Il avait neuf ans.

Tenant son chapeau à deux mains, Eliza luttait contre le vent sur un banc de la promenade. Malgré tous ses efforts pour la r  chapper, la pièce dans laquelle elle jouait – une farce anglaise maladroitement transplantée dans un salon de Randwick – menaçait de quitter l'affiche d'un jour à l'autre, et on avait déjà annulé toutes les matinées. Eliza faisait ce qu'elle pouvait pour égayer ce morne après-midi en allant se promener le long de l'eau avec Miles. C'était elle qui avait remarqué l'homme en redingote à col de velours qui, quoiqu'un peu défraîchie, était bien celle qu'avaient jadis copi  e la plupart des jeunes hommes à la mode du Tout-Sydney. Lorsqu'ils étaient parvenus à sa hauteur, elle avait reconnu sans peine le visage maintes fois photographié de l'aéronaute déchu.

— Miles, hein ? cria Smith.

Le vent dispersa l'odeur d'alcool de son haleine.

— Maman dit que vous êtes monsieur Smith, l'aéronaute.

Regardant par-dessus son épaule, Smith vit une femme d'une grande beauté emmitoufl  e dans un manteau de renard. Il en oublia de tirer sur la corde et le cerf-volant alla s'écraser sur le sable. Le fond de ses pantalons était tout   lim   et il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours.

— Oui, c'était moi, répondit-il.

— Je peux essayer ? dit Miles.

— Tu en as déjà fait voler un ?

— Plein de fois.

Le mensonge sortit de ses lèvres avec autant de facilité que ceux qu'il servait à sa mère, les nuits où il grimpait sans surveillance dans les cintres, dissimulé par la chaude lumière des projecteurs. Elle croyait parfois apercevoir son ombre monter et descendre avec les grandes toiles de fond, mais jamais elle ne l'avait pris sur le fait.

Près des rochers, à l'extrémité sud de la plage, un homme d'une obésité prodigieuse vêtu d'un maillot de bain noir était entré dans l'eau jusqu'aux mollets, puis s'était immobilisé comme une statue. Les vagues bouillonnaient entre ses genoux.

— Tu y étais ? interrogea Smith. Dans la foule ?

Miles secoua la tête.

Smith haussa les épaules et lui tendit la bobine du cerf-volant.

— Tu as eu peur ? Tu sais, ce n'est pas grand-chose, une montgolfière, remarqua-t-il. N'importe qui peut voler en ballon.

Miles regarda Smith ramasser le cerf-volant et le lever au-dessus de sa tête. Mais le vent avait changé de direction. Miles ne savait pas vers où courir.

— Ça, c'est du vol, reprit Smith.

— Mais ce n'est qu'un jouet.

— Un truc comme ça pourrait soulever un homme. S'il était assez grand.

Miles leva bien haut la bobine et se mit à courir sans grand enthousiasme le long de la plage. Le cerf-volant décrivait des spirales derrière lui, rebondissant sur le sable.

— Donne plus de corde, lança Smith en s'essuyant les lèvres sur sa manche. Il avait un flacon dans la main.

Miles fit une nouvelle tentative. Cette fois, le cerf-volant s'éleva presque verticalement vers le ciel. Il tomba, puis s'éleva de nouveau.

— Ne t'arrête pas de courir, lui cria Smith.

L'objet de soie tremblait et dansait au-dessus de Miles. Il lui donna de la corde tout en faisant bien attention de ne pas laisser se relâcher la tension. Il sentait presque la puissance du vent passer à travers son corps. Il fit voler le cerf-volant pendant près d'une heure, goûtant chacune de ses brusques plongées, chacun de ses spasmes fous. Puis il finit par s'écraser sur le sable mouillé qui bordait les vagues. Quand il se retourna, Tobias Smith n'était plus là. Eliza leva le nez de son livre, s'en aperçut puis se leva.

— Je pense qu'il t'a fait marcher, dit Eliza.

Ils revenaient vers Oxford Street en buggy.

— Non, insista Miles, qui berçait sur ses genoux le cerf-volant brisé. Il a dit qu'on pouvait voler avec ça, à condition qu'il soit assez grand.

— Il n'a tout de même pas dit qu'il l'avait déjà fait.

— Non.

Eliza n'avait pas encore expié la faute commise en empêchant Miles d'arriver à temps pour voir la montgolfière.

— Monsieur Smith sait peut-être des choses que nous ignorons, fit-elle.

Elle n'en croyait pas un mot. Il ne lui semblait pas bien grave de faire semblant.

Un jour Miles s'intéressait à l'école, un jour il s'y ennuyait. Il aimait bien mieux traîner près des quais et harceler les marins pour qu'ils lui racontent des histoires, ou se rendre insupportable aux passagers qui débarquaient de Liverpool ou de New York en leur mendiant un bout de journal. Il passait aussi des journées entières dans les théâtres à s'acquitter de menues tâches, à faire des courses ou simplement à regarder les acteurs répéter.

Il répara le cerf-volant que lui avait donné Tobias Smith. Pendant deux semaines, il alla le faire voler tous les après-midi sur les pelouses qui s'étendaient depuis les vieilles étables municipales jusqu'à l'estran du port. Chaque fois qu'il s'empêtrait dans un arbre, il montait le libérer. La corde finit par se rompre et le vent emporta le cerf-volant vers le large.

Mais Miles n'oublia jamais Smith, ni son vol en montgolfière au-dessus de Hyde Park. Pour être inventé, le souvenir qu'il s'était construit à partir des rubans éparpillés qu'il avait ramassés dans le parc le lendemain et des gravures naïves qu'on trouvait pour un shilling dans une boutique sur deux, de Circular Quay à Broadway, n'en était que plus vif.

Il lui arrivait de refaire le chemin jusqu'à Coogee Beach dans l'espoir d'y apercevoir de nouveau Tobias Smith, soit en se faisant emmener en voiture, soit à pied s'il n'avait pas le choix. Mais il ne revit que l'homme obèse en maillot de bain noir, planté dans l'eau jusqu'aux mollets, l'œil fixé vers le large.

Un soir de novembre 1869, Miles et sa mère passèrent devant le théâtre Royal Victoria juste au moment où un petit homme râblé descendait d'une calèche. Il boitait légèrement (car il avait une jambe plus courte que l'autre d'un bon pouce) et arborait une moustache clairsemée, salie par des années de volutes de cigarette. Il portait une cape vert foncé et un tarbouche beige auquel pendait un pompon effiloché évoquant un bulbe d'échalote. L'homme s'arrêta un instant devant une grande affiche très chargée où trônait un homme aux mains étendues au-dessus d'un enfant en lévitation. Sous l'image, on lisait :

Après ses nombreux Triomphes à l'étranger,
BALHAZAR le MAGICIEN démontrera
ses POUVOIRS SUPRATERRESTRES
pendant cinq Nuits SEULEMENT
au théâtre Royal Victoria.
Ouverture des portes à six heures et Demie.
Les RETARDATAIRES ne seront admis
en aucune Circonstance.

Un murmure passa parmi les badauds qui flânaient sur le trottoir, ce qui signifiait que l'un d'entre eux avait remarqué la ressemblance entre l'homme au tarbouche et celui de l'affiche. Balthazar fit sortir un cigarillo de sous sa cape et l'alluma.

Son teint étrange (pâle, mais tanné comme un vieux parchemin) et ses traits vaguement orientaux lui

conféraient une allure exotique. Le sillage aromatique de sa cape – naphthaline, bois de santal et clou de girofle – suggérait qu'on avait affaire à un homme qui avait mangé et dormi dans les endroits les plus reculés de ce monde. L'arête de son nez portait la double trace ronde et rouge des lorgnons cerclés d'or qu'il dissimulait sous sa cape, signe qu'il devait ses pouvoirs à ses études assidues plutôt qu'à des dons surnaturels. Il avait les yeux bleus, les lèvres gercées, les paumes calleuses. On voyait qu'il avait déjà travaillé pour gagner sa vie. Le petit doigt de sa main gauche était tout aplati, une histoire de marteau et de clôture.

Un cercle s'était formé autour de lui. Personne n'osait toutefois lui parler ni lui serrer la main. On ne voyait de lui qu'une opacité polie que l'on soupçonnait malveillante, et que son allure dépenaillée ne rendait que plus intimidante.

On était un samedi soir et Eliza se trouvait sans travail. C'était Miles qui, après avoir remarqué l'affiche quelques jours plus tôt, avait négligemment suggéré cette balade dont le but réel venait de se révéler.

— Tu aimerais qu'on aille le voir, Miles ? offrit-elle.

Elle savait ce que c'était que de se trouver en présence d'un maître magicien. Treize ans plus tôt, à l'époque où elle était tombée enceinte de Miles, elle était allée voir le grand Wizard Jacobs en spectacle au théâtre Haymarket de Melbourne. C'était un grand homme aux manières d'aristocrate, vêtu avec élégance et qui se faisait aider sur scène par son majordome. Ce soir-là, Jacobs fit sauter à travers un cerceau de bois un capitaine de bateau aux tempes argentées convaincu qu'il était un cheval. Elle se demanda quels trucs Balthazar tenait cachés sous sa cape verte rongée par les mites.

— Ça ne me dérangerait pas, répondit Miles.

De l'autre côté de la rue, une calèche s'immobilisa pour éructer une dame bien mise et trois de ses filles. Elles prirent le temps d'ajuster leur chapeau avant de traverser, les plus jeunes devant, les deux autres à la traîne.

Il restait encore des billets. Eliza était sur le point de tendre ses six shillings pour deux places à l'orchestre, quand Miles intervint :

— On ne pourrait pas aller dans la fosse ?

Ses places préférées avaient toujours été là où l'on sentait le mieux l'odeur du maquillage des acteurs et où on les voyait clairement postillonner en direction des loges privées. Il y avait souvent plus d'action dans la fosse que sur scène.

— Allez... insista-t-il jusqu'à ce qu'Eliza soit contrainte d'obéir.

Le Royal Victoria n'était pas le théâtre le plus confortable de Sydney. L'intérieur puait le crottin de cheval, souvenir laissé par l'adaptation à grand succès du *Chien de Montargis*, dans une mise en scène où deux poneys s'étaient joints à la troupe habituelle. Depuis, on y avait joué, entre autres, Shakespeare et Sheridan. Eliza elle-même y avait donné plusieurs représentations. On avait beau frotter et fumiger, fumiger et frotter, pas moyen de faire partir l'odeur. Quand il faisait chaud comme ce soir, elle flottait sur la scène tel un tapis fétide, dérivait vers la fosse et remontait jusqu'aux premières rangées du balcon, où prirent place Louisa Dowling et ses filles.

— On se croirait aux étables, gémit Rosalind, l'aînée, mariée depuis un an au neveu d'un amiral anglais, ce qui était la première des six brillantes unions que madame Dowling s'était promis de réussir.

— Tu n'as jamais mis le pied dans une étable, répliqua Isabel en se tortillant sur le bord de son siège pour mieux voir entre les têtes du couple assis devant elle.

Monsieur Dowling avait la grippe, ce qui le dispensait d'être là, la simple idée d'assister à une lévitation ayant suffi à aggraver ses symptômes. Ses obligations s'étaient limitées à réserver les meilleures places, ce qui convenait parfaitement à sa femme et aux plus âgées de ses filles, mais pas à Isabel, qui ne cachait pas son mécontentement. Elle changea de siège avec chacune de ses sœurs, puis finit par revenir à son point de départ.

— C'est bien papa, soupira-t-elle. Il va nous falloir un télescope pour voir ce qui se passe.

— Ne dis pas de bêtises, ma chérie, répondit madame Dowling. On voit très bien d'ici. Si ce monsieur Balthazar réussit ce qu'il prétend faire, nous aurons une vue excellente.

— Je lui avais pourtant dit qu'il faudrait s'asseoir dans la fosse, poursuivit Isabel en se tournant vers ses sœurs. Je ne le lui ai pas dit ?

— Je ne vois pas ton père s'asseoir dans la fosse, même à supposer qu'il puisse la réserver pour lui tout seul.

— Mais il n'est pas là.

— Oh, tais-toi donc, Isabel, s'exclama Helena qui n'avait que dix-huit mois de plus qu'elle, mais qui tirait parti de cet avantage chaque fois qu'elle le pouvait.

Il n'y avait pas de programme. Pour préserver son mystère, Balthazar acceptait de se passer des rentrées supplémentaires qu'il aurait pu en tirer. La scène était vide à l'exception de deux tabourets et d'un tableau noir sur lequel son nom était écrit en lettres gothiques tarabiscotées.

Quand elle le vit émerger des coulisses en marmonnant tout seul comme s'il avait oublié quelque chose, Isabel fut tout d'abord profondément déçue. Elle ne savait pas à quoi devait ressembler un magicien, mais elle aurait mis sa main au feu que ce n'était pas à ce petit bonhomme courtaud, enveloppé dans une cape miteuse et qui donnait l'impression d'être insoucieux, pour ne pas dire complètement inconscient, de la présence du public.

— C'est peut-être l'assistant, chuchota-t-elle.

Balthazar attendit que le silence s'installe, puis, fixant son regard sur ce qu'il estimait être le point le plus impres-

sionnable de l'assistance, environ une demi-douzaine de rangées vers le fond de l'orchestre, il proclama :

— J'aurais besoin d'un volontaire.

Oubliant instantanément sa déception, Isabel tenta de lever la main, mais se heurta à celle de sa mère, qui la retint sur ses genoux.

— Non, ma chérie, dit Louisa. J'ai promis à ton père.

Elle n'avait rien promis de la sorte, mais venait de repérer dans les loges privées une ou deux connaissances qui n'auraient pas du tout approuvé qu'elle laisse une de ses filles se faire manipuler en public. Une femme intelligente pouvait se permettre d'ignorer son mari, mais pas ses voisins.

— Mais Maman, supplia Isabel.

— Non, Isabel. Il n'en est pas question.

De toute façon, la question ne se posait plus, puisqu'un garçon surgi de la fosse était en train d'escalader l'escalier de fortune qui menait à la scène.

— Tu vois, renchérit Louisa, il y a déjà un volontaire.

Isabel se renfroga et s'avança le plus possible au bord de son siège.

Balthazar toisa le volontaire de la tête aux pieds comme s'il lui suffisait de parcourir un garçon du regard pour connaître les principaux aspects de son caractère et déterminer s'il était fait ou non pour léviter. En réalité, il tentait de deviner combien il pesait.

Au premier coup d'œil, Miles n'était pas le sujet idéal. Il se révélait plus grand que ne l'aurait souhaité Balthazar. Il est vrai qu'il avait soulevé sans encombre des sujets plus lourds que lui, et même, une fois, une dame de soixante-quatre ans pendant sept minutes, c'est-à-dire jusqu'à ce que son mari mette fin à l'expérience. Mais il s'agissait là de cas exceptionnels accompagnés de risques d'échec, sans compter les blessures. Il préférerait de loin les enfants assez dociles pour se soumettre à ses pouvoirs, assez innocents pour ne pas reconnaître l'odeur du chloroforme dont sa manche était imbibée et assez légers pour qu'il puisse les soulever à bout de bras au besoin. Maintenant que Miles était arrivé sur la scène, il ne voyait pas très bien comment le renvoyer à sa place.

— Eh bien, jeune homme, dit Balthazar, comment t'appelles-tu ?

Miles lui dit son nom.

— Plus fort, mon garçon. Je suis sûr que tout le monde veut entendre.

— Miles McGinty, répéta-t-il.

— Et où est ta mère ? Ou peut-être es-tu venu ici avec ton père ?

Miles se ratatina dans sa veste, mais le public ne vit rien d'autre qu'un grand garçon voûté qui dominait Balthazar de plusieurs centimètres.

— Mon père est mort, déclara-t-il d'une voix à peine audible.

Balthazar ne trahit aucune surprise, si ce n'est qu'il sembla mécontent de lui-même, sans doute d'avoir posé une telle question.

Eliza se leva. Sa robe de soie émeraude chatoyait sous les lumières de la salle. Ceux qui l'avaient déjà vue sur scène firent entendre des chuchotements admirateurs. Même Balthazar la reconnut tout de suite et s'étonna de la voir dans la fosse, mêlée à la populace. Mais son visage ne trahit rien de ce qu'il pensait.

— Il me faut votre consentement, madame, lui dit-il. La représentation ne saurait se poursuivre sans cela.

Prise de court par la vitesse avec laquelle Miles avait sauté sur la scène, Eliza soupçonnait fortement Balthazar de n'être qu'un charlatan et ne souhaitait pas voir Miles tourné en ridicule. Par contre, elle répugnait à le mettre mal à l'aise.

Ce n'est pas mon consentement qu'il vous faut, répliqua-t-elle, mais celui de mon fils.

Une vague de rire se propagea dans la salle.

— Est-il sensible, votre garçon ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— À certaines choses, oui, répondit Eliza, mais pas à d'autres.

— Mais est-il réceptif aux pouvoirs de l'hypnose ? Et s'il résistait ?

— Demandez-le-lui vous-même.

Le magicien espérait provoquer chez Miles une certaine nervosité. Il avait remarqué que les sujets nerveux devenaient plus obéissants. Par pure frousse, ils succombaient au ton soporifique de sa voix ou, en dernier ressort, au contenu de la bouteille au bouchon bleu qu'il gardait sous sa cape, dans une petite pochette. Mais Miles n'était que

curiosité et regardait attentivement autour de lui, cherchant les ficelles.

Balthazar le fit asseoir sur un tabouret et plaça sous son coude gauche une tige d'ébène qui ressemblait à une queue de billard. Puis il s'assit sur l'autre tabouret et tira de sa poche une petite pièce de cuivre poli fixée à une chaîne, à laquelle il donna un petit coup d'ongle pour la faire tourner sur elle-même.

Miles obéit à l'ordre de fixer le disque de métal. Il avait conscience de la voix caverneuse qui marmonnait non loin de lui et de l'haleine de tabac du magicien. Il sentait sur ses joues la chaleur des becs de gaz et regrettait de ne pas être allé pisser avant de s'asseoir. Miles se sentit partir à la dérive malgré lui. Le disque doré tournoyant devant ses yeux lui rappelait les rubans jaunes de la gare de Redfern, qui le faisaient penser à Smith avec son cerf-volant sur le sable de Coogee Beach. Il éprouva soudain une forte envie de dormir et tenta de réprimer un bâillement. La scène lui paraissait de plus en plus chaude et éclairée, comme si quelqu'un avait augmenté le débit des becs de gaz. Balthazar poursuivait son discours monotone. Miles sentit ses paupières se fermer et fit un effort pour les rouvrir, mais l'illusionniste se pencha vers lui et posa ses doigts jaunis par la cigarette sur son front. Une étrange odeur âcre flottait autour de sa cape, tranchant sur celle du crottin. Miles sentit ses narines picoter puis perdit connaissance.

Balthazar se leva et retira le tabouret ; Miles semblait assis dans les airs. Puis, aussi facilement qu'avec une poupée, il souleva ses jambes d'un côté et l'étira jusqu'à ce qu'il se retrouve à l'horizontale, à environ un mètre au-dessus de la scène. Son corps tout entier ne semblait soutenu que par la canne noire qui se trouvait toujours sous son coude.

Le magicien alluma un cigarillo et regarda le public bien en face, le mettant au défi de croire au spectacle qui s'offrait à lui : Miles allongé sur de l'air, croisant et décroisant ses chevilles et tentant même de se retourner avant que Balthazar ne le ramène doucement à sa position étendue.

Un docteur en théologie fut invité à monter sur la scène et à passer sa main sous le corps du garçon. On demanda à deux frères de descendre de leur loge pour confirmer qu'il n'y avait aucune ficelle. Pendant ce temps, Balthazar se tenait sur le côté, rendant bien en face chacun des regards qu'il recevait avant de les détourner vers la forme horizontale, preuve irréfutable de ses pouvoirs extraordinaires.

À voir la gravité ainsi bafouée, il se trouvait toujours quelques spectateurs pour se persuader qu'elle n'existait pas vraiment, que la lévitation ne demandait aucun effort particulier et qu'il était donc aussi facile de voler que de s'endormir. Déjà on voyait des têtes agglutinées en grande conversation. Un homme cria quelque chose depuis le parterre.

À ses débuts, Balthazar avait tout mis en œuvre pour convaincre les sceptiques en racontant de petites anecdotes illustrant une prouesse aérienne semblable à la sienne. Plus il raffinait son art, plus les anecdotes s'allongèrent jusqu'à devenir des histoires complètes qu'il débitait, le visage impassible, le temps nécessaire pour fumer jusqu'au bout un de ses cigarillos. Parfois il les racontait assis sur son tabouret, d'autres fois debout dans la pénombre de l'arrière-scène. Dans les grands théâtres comme celui-ci, il profitait de la pente de la salle pour aller et venir très lentement le long d'une ligne invisible située à quelques centimètres du bord de l'avant-scène, donnant ainsi l'illusion (tout au moins aux spectateurs du fond de

la salle) d'être sur le point de poser le pied dans le vide, si ce n'est de flotter carrément au-dessus de la fosse d'orchestre.

— Au début du xvii^e siècle, commença-t-il, vivait en Sicile un apothicaire du nom de Scarpinato qui habitait au-dessus de son échoppe, près du cimetière de San Giuseppe Jato, à quelques kilomètres de Palerme.

« Scarpinato était pharmacien de métier, mais il se considérait comme un artiste. Ses préparations étaient renommées pour leur parfum exquis et leurs couleurs délicates. Ses admirateurs, hommes et femmes, disaient qu'il suffisait de humer ses potions pour connaître l'extase. Le clergé désapprouvait vivement, tout comme madame Scarpinato, qui détestait voir toutes ces filles à marier tourner autour de son mari penché sur ses balances.

« Mais ce que préférait l'apothicaire, c'était s'asseoir dans son jardin et regarder les oiseaux voler parmi les oliviers. Il en vint peu à peu à se dire qu'il était possible à l'homme de voler et qu'il suffisait pour cela d'observer soigneusement les oiseaux et la façon dont ils s'y prennent. Le génie de Scarpinato fut de remarquer que leurs ailes ne sont pas plates, mais incurvées. Lorsqu'il entreprit de se fabriquer une paire d'ailes, il choisit donc le matériau le plus flexible qu'il put trouver : des fanons de baleine qu'il tordit à l'aide de ressorts d'acier. Puis il recouvrit le tout de plumes. »

Dans la fosse, quelqu'un s'écria :

— Mais comment avait-il pu dénicher une baleine ?

Balthazar, qui faisait toujours ce qu'il pouvait pour décourager les interventions, laissa tomber la cendre de son cigarillo.

— Scarpinato, poursuivit-il, n'était poussé ni par le désir de gloire ni par celui de l'argent. Tout ce qu'il voulait, c'était donner à ses voisins la possibilité de ressentir la joie de l'oiseau qui vole. Les mots vélocité, friction ou trajectoire ne signifiaient rien pour lui. Il n'avait jamais entendu parler de Galilée.

— Oui, mais la baleine ? interrompit de nouveau la voix.

Balthazar répliqua sèchement :

— Elle s'était échouée.

— Il en a tiré beaucoup d'huile ?

Il devenait apparent que le trouble-fête possédait une certaine expérience de la pêche à la baleine. Balthazar ajusta sa cape et fit de son mieux pour l'ignorer.

— Allez, combien d'huile il en a tiré ? Ça sert à rien de prendre les os sans le blanc.

On lui cria de se taire et le magicien put enfin continuer son récit.

— L'emplacement choisi par Scarpinato pour son premier vol, reprit Balthazar, était un moulin à sucre perché dans les montagnes de l'Ouest de la Sicile. Il mourait d'envie de faire admirer ses ailes neuves, mais pas avant d'avoir prouvé qu'elles fonctionnaient.

« Haute de trois étages, la tour du moulin datait du Moyen Âge et se trouvait inhabitée depuis des années. Un petit ruisseau descendait le flanc rocheux du coteau, arrosant au passage le jardin et le verger voisins. Mais le cours d'eau qui alimentait jadis la roue du moulin demeurait à sec. »

Le magicien pinça les lèvres et laissa échapper un nuage de fumée. Sous le regard inquiet d'Eliza, Miles, esprit désincarné et indiscret, écoutait l'histoire sans bouger.

— Il n'y avait plus de vitres aux fenêtres, poursuivait Balthazar. Scarpinato parvint à se hisser sur un rebord et put ainsi se lancer d'une hauteur de près de trente pieds. Le terrain était couvert de tessons de bouteilles et les dalles, engluées de tout le sirop accumulé au cours des siècles. L'air était sucré jusqu'à l'écoeurement. Les cigales stridulaient à tue-tête et les oiseaux volaient en vacillant comme des ivrognes.

« Perché sur sa corniche, Scarpinato apercevait toute la vallée descendant jusqu'à la ville de Partinico, jusqu'à la mer. Au-dessus de lui, le village de Montalepre, avec ses toits de tuiles délavées et ses murs de pierres nues. Enfoncé dans son large ravin bordé d'oliviers, le moulin était bien caché, ce qui l'avait protégé contre les bandits de grand chemin qui trucidèrent les voyageurs peu méfiants pour mieux les détrousser.

« Scarpinato prétendit qu'il s'était posé dans une amanderaie après avoir parcouru cent cinquante pieds en vol plané. Il n'avait pour seules preuves qu'un bout d'aile brisé et un amandier abîmé. Un berger le trouva en train de se baigner les pieds dans le ruisseau et le ramena jusqu'à Montalepre.

« L'apothicaire rentra à Palerme pour s'apercevoir qu'il avait été battu de vitesse par les rumeurs entourant son exploit. On se moquait de lui ouvertement. Les enfants se collaient des ailes de papier dans le dos. Madame Scarpinato, excédée par les regards moqueurs des badauds qui faisaient autrefois la queue pendant des heures à la porte de l'officine, ne croyait pas un mot de toute cette histoire

et mettait cette hallucination sur le compte des longues nuits passées à travailler les fenêtres fermées.

« Les quatre filles de Scarpinato se rangèrent tout d'abord dans le camp de leur mère, puis changèrent d'avis, lui reprochèrent son manque de foi et jurèrent que leur père volerait de nouveau pour faire mentir ses détracteurs. »

Les filles Dowling se lancèrent des regards accusateurs. Isabel ouvrit la bouche pour crier, mais sa mère la réduisit au silence.

— Voilà notre Scarpinato bien embêté, poursuivit Balthazar, car il n'avait pas l'intention d'aller plus loin. Loin de le convaincre des merveilleuses possibilités du vol à voile, son plongeon du haut du moulin à sucre l'avait plutôt persuadé que ses ailes en fanons de baleine ne marcheraient jamais. Il ne devait la vie qu'à ses larges manches plissées qui, en se remplissant d'air, avaient amorti sa chute.

« Une grande mélancolie s'empara alors de lui. Il ne se leva plus avant midi. Il servit ses décoctions dans des bouteilles sales. La vision qui l'avait inspiré n'était plus. Il dérivait tristement vers la date fixée pour la démonstration.

« Exactement un mois après son vol sans témoin, une foule de notables, de dignitaires, d'ecclésiastiques, de bergers et de marchands siciliens s'assembla pour voir Petro Scarpinato se jeter du haut du moulin à sucre et se briser la nuque sur les dalles luisantes et gluantes. On l'enterra avec ses ailes incurvées dans le cimetière de l'église Saint Jude, patron des causes désespérées. »

Le magicien laissa tomber son mégot de cigarillo sur la scène et l'écrasa du talon. Le but de l'histoire n'était pas de susciter les applaudissements du public, mais de

concentrer son attention sur le corps qui flottait devant lui. Comme réaction, il préférait un silence sidéré ; mais Sydney ne lui en faisait que rarement cadeau. Il entendit plutôt le babillage satisfait d'un public assuré d'en avoir eu pour son argent. Cette réponse familière ne lui déplaisait pas, mais il espérait toujours un résultat plus théâtral.

Quant à Eliza, elle ne cachait pas son admiration. Elle savait ce que c'était que de captiver l'attention du public. Elle en avait vu des charlatans faire leur petit numéro sur des scènes mal éclairées en cachant leurs trucs derrière des écrans de fumée. Mais Balthazar, se dit-elle, était un vrai. Un authentique maître magicien.

Il remit enfin le tabouret à sa place et frappa deux fois dans ses mains. Miles vint se poser doucement sur le sol tel un papillon sur une feuille. Lorsqu'il prit pied sur les planches, la sensation lui parut très bizarre. Ils furent enveloppés d'un tonnerre d'applaudissements auquel Isabel se garda bien de participer : elle ne voulait pas que l'histoire se termine. La vue de ce garçon chancelant sous les feux de la rampe lui rappelait que c'était elle qui aurait pu se trouver sur la scène. Sa mère la serra contre elle :

— Cela ne t'a pas plu, ma chérie ?

Isabel fit la moue :

— Nous étions trop loin.

Miles avait la tête complètement vide. Entre le moment où il s'était assis et celui où il s'était retrouvé debout, il ne se souvenait de rien. Il descendit les marches, en proie à un étrange vertige. Il avait l'impression de flotter, non pas d'un mètre au-dessus du sol, mais de plusieurs centaines. Il avait dans la tête une vague histoire d'apothicaire. L'avait-il entendu raconter ? L'avait-il rêvée ?

La démonstration n'avait duré qu'une demi-heure à peine. Balthazar avait appris à ne pas s'éterniser une fois les applaudissements retombés. Il comprenait l'évanescence de la foi et savait qu'il valait mieux ne pas exposer aux regards indiscrets les rouages de son art. Il sortait de scène en boitillant et ne donnait jamais, jamais de rappels.

— Alors ? demanda Eliza. Tu ne vas pas me raconter comment c'était ?

Miles traversait Bathurst Street à grandes enjambées, l'obligeant à se dépêcher pour le suivre.

— Bizarre, fit Miles. Comme si j'avais rêvé. Il y avait une drôle d'odeur. Et puis je me suis réveillé.

Eliza le tira vers elle.

— Une odeur comment ?

— Une odeur de... de maladie.

Il était bientôt neuf heures du soir. Les rues étaient presque vides à l'exception d'une ou deux calèches qui bringuebalaient le long de George Street. Ils firent une pause dans une taverne de Kent Street. Miles dévora un bifteck de croupe, assis sous un énorme placard vantant les mérites du brandy Horatio's Boomerang. Toute la partie de son corps qui se trouvait en dessous de ses épaules lui semblait curieusement étranger, comme s'il nourrissait quelqu'un d'autre, ce qui ne l'empêcha pas de manger comme quatre.

Le bar public de l'Orient Hotel était bondé, comme d'habitude. L'odeur de bière et de sciure de bois vint à leur rencontre. Ils montèrent l'escalier en faisant attention de ne pas se prendre les pieds dans les tringles brisées du tapis. Arrivée à mi-hauteur des marches, Eliza sentit une odeur exotique de tabac tirant sur le clou de girofle. Miles la sentit à son tour. Il n'y avait pas de fenêtre en haut de

l'escalier. Un voile de fumée traînait autour du bec de gaz. Au tiers du couloir, sur un siège en osier, était installé un petit homme baraqué vêtu d'une chemise grise sans col et de pantalons de flanelle, feuilletant négligemment la chronique hippique du *Sydney Morning Herald*.

— Pardonnez-moi, dit-il en abaissant son journal, mais sans faire mine de se lever. J'ai pris la liberté de venir à votre rencontre.

— Je vois, répondit Eliza, qui venait de reconnaître l'illusionniste.

— J'aurais pu attendre, seulement...

— Seulement, vous ne pouviez pas attendre.

— C'est tout à fait ça.

Il plia le journal et le glissa sous sa chemise, puis retira le cigarillo de ses lèvres, coupa la cendre bien ras et l'éteignit net de ses doigts mouillés. De près, il n'était pas si moche que ça, malgré le fait qu'il n'avait pas de bien belles dents. Impossible de deviner son âge ; les années avaient déposé sur lui une sorte de patine. Il avait les yeux brillants.

— Bonsoir Miles, dit-il. J'espère que tu n'as pas trop de mal à te remettre de ta lévitation.

— Non, répondit Miles.

Il se souvenait de la question sur son père et ne voulait pas risquer de l'entendre de nouveau.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver dans ce genre d'endroit, continua Balthazar en lançant un regard au tapis usé et à la tapisserie fanée.

Cela faisait vingt ans que l'on n'avait ni remplacé un tapis, ni repeint une porte. Une partie du papier peint était d'origine.

Il vint à l'esprit d'Eliza de lui demander comment il les avait trouvés, mais elle n'en fit rien. Après tout, il suffisait de lire la chronique mondaine pour savoir où elle perchait. Sa prédilection pour l'Orient Hotel était une source d'amusement pour ses collègues, qui préféraient pour la plupart se loger avec plus d'ostentation.

— Nous, on aime ça, fit-elle. Pas vrai, Miles ?

— Que faites-vous ici ? interrogea ce dernier.

— Voilà une question très sérieuse, mon garçon, sourit Balthazar, et à laquelle il va me faire plaisir de répondre.

Le magicien se leva avec lenteur, puis, d'un léger mouvement de sourcils, indiqua que la conversation qu'il avait en tête n'était pas de celles qui se tiennent sur un palier d'hôtel. Comme pour confirmer la justesse de son jugement, une porte s'ouvrit alors, laissant passer la tête emmaillotée d'une vieille dame qu'Eliza avait aperçue une ou deux fois en train de manger des rognons dans la salle à manger privée du rez-de-chaussée. À la vue d'un inconnu dans le couloir, elle se dépêcha de rentrer la tête et de verrouiller sa porte.

— Cela vous arrive souvent, interrogea Eliza, de suivre les gens jusque chez eux ?

Le magicien fit remarquer qu'en fait, il les avait précédés chez eux.

— J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, ajouta-t-il.

Ils auraient pu rester face à face indéfiniment : Eliza refusant de lui ouvrir sa porte tant qu'il n'aurait pas fait état de ses intentions, et Balthazar refusant de poursuivre la discussion sur le palier. Miles se préparait à intervenir lorsque sa mère sortit sa clef et les poussa tous les deux à l'intérieur.

La porte de la chambre de Miles, qui communiquait avec celle d'Eliza, était ouverte. En passant, Balthazar y jeta un coup d'œil comme s'il s'attendait à y trouver des preuves à l'appui d'une conclusion à laquelle il était déjà parvenu.

Il accepta la chaise qu'on lui offrit et se mit en devoir de leur exposer la raison de sa visite. La lévitation, commençait-il par souligner, était une affaire délicate, qui nécessitait de rares pouvoirs de coopération et de concentration, sans parler de la question éthérique. Il s'agissait, leur expliqua-t-il, d'une substance bien plus raffinée, bien plus subtile que le plus raréfié de tous les éléments physiques. Pour ceux qui, comme lui, possédaient la faculté de la percevoir, elle se présentait comme une mince bande de lumière et d'énergie entourant le corps humain. Elle était le plus souvent d'une teinte grisâtre ou bleu argenté. Celle de Miles tirait toutefois sur le rouge et brillait d'exceptionnelle façon. Afin de provoquer la lévitation, il fallait énergiser la matière éthérique (n'entrons pas dans les détails) de sorte que le sujet s'élève dans les airs et y demeure suspendu jusqu'à ce que sa transe soit rompue. Pour des raisons qu'il ne jugeait pas nécessaire de leur exposer, il avait éprouvé certains doutes avant de soulever Miles. Mais voilà, ce dernier était un sujet prodigieusement doué. Il lévissait comme s'il avait fait cela toute sa vie. C'est à peine si le magicien avait réussi à l'empêcher de s'envoler. Lui, Balthazar, le savait. Tout comme, à n'en pas douter, Miles le savait, lui aussi.

Ils se regardèrent un instant tous les trois sans rien dire. Balthazar était expert en boniment. Pour lui, c'était une forme d'art, et il savait exactement jusqu'où il pouvait aller avec ses histoires.

— Madame McGinty, finit-il par conclure, votre fils possède un talent on ne peut plus monnayable »

— Miles n'a que treize ans, répondit Eliza du tac au tac.

— Vous étiez sans aucun doute déjà sur scène à cet âge.

— Et ses leçons ?

Balthazar fit voir tout le mépris de l'autodidacte pour l'atmosphère confinée des salles de classe.

— Il m'a l'air assez intelligent, madame McGinty. J'ose espérer ne pas avoir trop de mal à lui inculquer quelques rudiments d'algèbre, s'il y montre de l'intérêt.

Miles fit la grimace.

— Mais que nous proposez-vous au juste, monsieur... elle hésita : Comment vous appelez-vous ?

L'illusionniste extirpa quelques saletés de sous ses ongles. Cela faisait si longtemps qu'il se faisait appeler Balthazar qu'il ne se connaissait presque plus d'autre nom. Il ne s'en servait que pour les questions bancaires et les ordonnances médicales. Mais ses parents étaient polonais, et qu'il le veuille ou non, il était né Wolunsky.

— Wolunsky ? répéta Eliza.

— Zbigniew.

— Zbigniew Wolunsky ? Chaque syllabe était parfaite. Eliza n'avait pas voué sa vie au théâtre pour rien.

Wolunsky se massa les jointures de la main gauche, gonflées par l'arthrite. Cela faisait plusieurs années qu'il n'avait pas entendu prononcer son nom aussi joliment. Il ne parvint pas à dissimuler l'effet que cela lui faisait. Une esquisse de larme se forma au coin de l'un de ses yeux.

— Comme je le disais, ce n'est pas tous les jours que... que l'on tombe... sur un talent pareil. Ce serait vraiment dommage de le gaspiller.

Eliza joua quelques instants avec un fil qui s'était détaché de sa jupe, histoire de laisser au magicien le temps de reprendre contenance.

— Disons qu'il m'est venu à l'idée que nous pourrions mettre nos talents en commun. Les vôtres, madame McGinty, sont de loin les plus renommés. Les miens jouissent d'une certaine notoriété, et mon petit doigt me dit que Miles pourrait bien nous dépasser tous les deux.

Miles garda son opinion pour lui. Il avait gardé de sa lévitation une étrange sensation : plusieurs parties de lui s'étaient éloignées en flottant et commençaient juste à revenir. Il avait des fourmis dans les doigts et des démanaisons sur la plante des pieds. Et il n'avait qu'une idée en tête : recommencer.

— Il se trouve, finit par avouer Eliza, que nous avons envie de bouger.

Wolunsky, qui lisait attentivement les journaux, en avait conclu qu'elle n'avait à ce moment aucun engagement.

L'humidité rendait déjà Sydney inconfortable.

— J'imagine qu'il y a de pires façons de passer l'été, poursuivit-elle.

— Sans aucun doute, s'empressa-t-il d'acquiescer.

— Je ne tolérerai pas qu'il soit drogué, déclara-t-elle d'un air soupçonneux.

— Si c'est au chloroforme que vous faites allusion, répondit Wolunsky en regardant Miles du coin de l'œil, ce n'était qu'une précaution pour... pour les sujets récalcitrants. Mais dans le cas de votre fils, je suis convaincu que ce ne sera pas nécessaire.

— Qu'en penses-tu, Miles ?

Miles enfonça ses ongles dans les bras du fauteuil.

— Ça ne me dérangerait pas, répondit-il.

Ils quittèrent Sydney quinze jours plus tard dans une diligence étoilée de boue transportant sur son toit, la malle de cuir d'Eliza. Ils firent leur première escale à Richmond, où Miles flotta pendant une demi-heure pour l'édification des membres de la *Total Abstinence Society*. Une semaine plus tard, à Lithgow, ils rééditèrent leur exploit à la demande de la *New South Wales Early Closing Association*¹. À Oberon, cent vingt membres de la *Band of Hope Society*², pratiquants ou non, observèrent en silence Wolunsky lever Miles au-dessus de sa tête, puis s'asseoir et lire le journal.

Les mois passèrent. Ils traversèrent la chaleur insoutenable de l'été et le froid cruel de l'hiver, virent le ciel s'obscurcir de sauterelles et les gommiers exploser de cacatoès. Ils restèrent en rade à Bathurst toute une semaine lorsque la rivière Macquarie sortit de son lit et échappèrent de justesse à un feu de brousse (déclenché, on s'en doute, par un cigarillo mal éteint) sur la route de Cowra. À Grenfell, il fallut séparer de force un diplômé de l'École polytechnique de Paris et un professeur irlandais du Trinity College qui s'étaient jetés à la gorge l'un de l'autre au cours d'un débat métaphysique portant sur le phénomène dont ils venaient d'être témoins.

Eliza, maintenant âgée de quarante-huit ans, ne s'était pas attendue à trouver son nouveau rôle si agréable. Après trente ans passés sur les planches, elle était tellement

1. Association de commerçants favorisant une réduction des heures d'ouverture des magasins. (Toutes les notes sont de la traductrice).

2. Organisation anti-alcoolique destinée aux enfants de la classe ouvrière.

habituee à porter sur les joues une carapace de poudre que la sensation de la pluie et du vent sur sa peau la mettait en état d'ivresse. Elle se lançait spontanément dans des tirades de Shakespeare devant les dames des ligues anti-alcooliques et les bûcherons du coin, parfois sous le même chapiteau. Elle vit du pays comme elle n'en avait jamais vu de sa vie, découvrit la beauté sauvage d'une montagne noircie par l'incendie ou d'un champ de gommiers inondé. Lorsqu'ils prenaient la malle-poste, elle s'asseyait souvent à côté du cocher pour descendre les collines ventre à terre ou traverser les rivières à gué en tenant à deux mains sa capeline pendant qu'autour d'elle jaillissaient des gerbes d'eau.

Miles, lui, ne disait pas grand-chose. Il se méfiait de Wolunsky et de ses intentions envers sa mère. Mais le garçon était habile de ses mains, doué pour le maniement du marteau et de la scie et excellent improvisateur ; tout cela, il l'avait appris en regardant faire les machinistes et les monteurs de décors. Le jour où la diligence versa dans la rivière Cudgegong, c'est Miles qui la remit d'aplomb. Il n'était pas peu fier de se rendre utile.

Six mois après leur départ de Sydney, il fabriqua pour Wolunsky un bottillon augmenté d'un bloc d'eucalyptus de deux centimètres limé aux deux extrémités afin de pallier sa claudication. Fasciné par son nouveau soulier à semelle compensée, le magicien ne contenait plus sa joie.

— Il va falloir vous y habituer, lui dit Miles. Ce n'est pas léger.

— Plus léger que d'avoir à traîner une jambe morte au bout de ma hanche, s'exclama Wolunsky en s'asseyant pour enfiler sa botte. Tu es un brillant petit bonhomme, Miles, tu sais ?

C'était un compliment considérable pour le magicien, qui ne les dispensait pas à la légère et se méfiait des gens qui en distribuent à tout bout de champ. Miles haussa les épaules, feignant l'indifférence. En vérité, il éprouvait beaucoup d'admiration pour lui. Alors qu'il n'y allait qu'à contrecœur au début, c'est maintenant volontiers qu'il se soumettait aux leçons que lui donnait Wolunsky tous les matins où il n'avait pas d'autre engagement. Le magicien semblait tout connaître. Il transportait partout des piles de livres en polonais, sa langue maternelle, mais qu'il prétendait ne pas parler. Au fil des ans, il avait enrichi sa collection en achetant des ouvrages à de nombreux immigrants polonais.

— C'est renversant, s'écriait Wolunsky. Dès qu'on flaire l'odeur de l'or, les Polonais ne tardent pas à se montrer. Comme les Chinetoques, mon garçon. On a du nez, assura-t-il en tapotant le sien qui, contrairement au reste de sa personne, était long et anguleux.

Il mit tout son poids sur sa mauvaise jambe et fit quelques pas précautionneux. Eliza les observait de loin. Elle aussi en était venue à l'estimer avec le temps. Elle avait remarqué la façon dont Miles se redressait en sa présence et l'avait vu, une tasse de cacao à la main, devenir presque volubile.

— Je dois une fière chandelle au garçon, madame McGinty, cria-t-il en s'élançant pesamment vers elle sur sa nouvelle semelle. Votre fils m'a rendu mon intégrité !

Sans son costume de scène, Wolunsky ressemblait assez à n'importe quel gaillard aux jambes arquées qui aurait pris trop de soleil. Il parlait calmement, mais se rongait les ongles. Ses chemises avaient bien besoin d'un petit coup de fer. Malgré tout, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

Il traînait derrière lui des chapelets de rumeurs. Dans tout le pays, ce n'était qu'anecdotes macabres : vraies ou non, qui aurait su le dire ? Certains se rappelaient l'avoir vu sortir d'un pub en laissant ses compagnons suspendus plusieurs centimètres au-dessus du sol, ou avec un bock de bière immobilisé devant la bouche. Il y avait eu quelques incidents, principalement dans les petites villes qui longeaient la rivière Murray, et au cours desquels (disait-on) des gens s'étaient déplacés d'une chambre à l'autre de façon inexplicable, ou alors avaient été transportés de l'autre côté de la rivière à leur insu. Le patron d'un bistro de Corowa, du côté de la Nouvelle-Galles du Sud, faisait courir le bruit qu'il avait commencé à verser une bière à un quidam qu'il n'avait jamais vu auparavant (petit, rusé, taciturne : cela sonnait juste) quand tout d'un coup, il s'était retrouvé assis dans un champ, à plus de cinq milles de Rutherglen.

Ces rumeurs enflaient au fur et à mesure, un peu comme celles où des pique-niqueurs trouvaient dans le sable des pépites d'or grosses comme ça, ou celles où les lits des petits ruisseaux à sec rutilaient d'or alluvionnaire après une semaine de pluie. Elles arrivaient souvent par deux, l'une faisant tout pour surpasser l'autre.

Lorsqu'elles parvenaient aux oreilles de Wolunsky, comme elles finissaient toujours par le faire, il n'émettait aucun commentaire, se contentant de détourner le regard en haussant les sourcils.

Dans l'État de Victoria, la ruée vers l'or était déjà terminée, mais dans la Nouvelle-Galles du Sud, elle battait toujours son plein. Les routes étaient encombrées de clairvoyants, de sourciers, d'hypnotiseurs, de cabalistes et de bateleurs usés par la chaleur et la poussière des excavations. Ils revenaient des régions aurifères épuisés jusqu'aux os, à l'affût de la moindre ration pouvant sustenter leur carcasse jaunie, quitte à l'échanger contre une médiocre séance de bonne aventure ou à la magouiller au poker avec des dés pipés.

Certains transportaient une Bible dans leurs bagages et se plantaient parmi les collines comme si c'était la Terre promise, le regard perdu dans le vague, le doigt sur le verset du Livre de Job qui parle de « poussière d'or » ou celui des Révélations où il est question d'une « cité d'or transparente comme du verre ».

Il y avait à Narromine un homme qui prétendait avoir le pouvoir de changer la roche en pain et le sable en pépites. À Tumut, un autre assurait que le feu ne pouvait rien contre lui et qu'il était capable de se jeter du haut des pics les plus élevés sans subir la moindre égratignure. Certains parlaient avec les ânes, d'autres conversaient avec les grenouilles.

À l'hôtel Gunnedah, un prospecteur unijambiste déclara qu'il lui suffisait de boire une pinte de gin pour se rendre invisible ; il exhiba même un miroir pour mieux le prouver. Sur la véranda, un vieillard jurait ses grands dieux qu'il avait rencontré Moïse dans les champs de Kiandra.

Wolunsky souriait en écoutant tout cela. Il était bien placé pour reconnaître les canulars les plus ingénieux.

Quatre ans passèrent. Miles devenait toujours plus effronté, plus audacieux et moins disposé à jouer le rôle créé pour lui par Wolunsky. Il était passé maître dans l'art d'installer le vide dans son esprit pendant que ce dernier faisait tourner le disque de cuivre, au point où il cessa de fermer les yeux, ce qui rendait Wolunsky furieux, car il avait du mal à se concentrer quand le garçon lui rendait son regard. Une fois que Miles avait décollé, l'illusionniste pouvait le déplacer dans la pièce en le touchant à peine du bout de son petit doigt. Miles se convainquit qu'il bougeait tout seul. Il se mit à exécuter des tours alambiqués – faire tenir un verre d'eau sur son front, écrire son nom au plafond – et il y eut le jour où il donna un choc à Wolunsky en sortant par la fenêtre ouverte.

L'illusionniste s'en allait consulter ses bouquins en clopinant sur sa semelle compensée.

— La température, Miles. Tout est une question de température. Ta matière éthérique s'évapore quand il fait trop chaud. Je pense que nous tenons la réponse. Nous devons surveiller cela à l'avenir.

Il suggéra également de mettre un fil à la patte de Miles pour l'empêcher de partir à la dérive.

Miles considérait avec une moue dubitative la mince ceinture de cuir avec laquelle le magicien se proposait de le retenir.

— Simple précaution, assura Wolunsky, au cas où...

Incapable d'admettre qu'il doutait parfois de ses pouvoirs, il ne termina pas sa phrase.

— Au cas où je m'envolerais pour ne jamais revenir ?

— Chut, mon garçon. Il ne faut pas inquiéter ta mère.

Miles avait dix-sept ans. Il avait continué à grandir, mais semblait moins souffrir de sa haute taille qu'auparavant. À son âge, l'absence de père demandait moins d'explications. Il portait une chemise sans col avec un pantalon de moleskine et prenait plaisir à marcher pieds nus. Sa peau olivâtre avait bruni au soleil ; ses pommettes s'étaient affirmées, son cou s'était allongé. Il avait quelque chose d'un héron posé au milieu d'un étang.

Un début de moustache avait fait son apparition juste à temps pour plaire aux jeunes filles qui, en raison de sa haute taille, se trompaient sur son âge. Il avait vécu une amourette avec la fille d'une actrice, une petite greluche qui ne s'adressait à lui que par l'intermédiaire de sa mère et ne se donnait même pas la peine de déballer ses maladroites offrandes de fleurs et de croquis à la mine de plomb. Il en était sorti plus confus que peiné, car c'était la mère de la donzelle qui l'avait remarqué la première.

Ils passèrent la nuit de Noël 1873 à Yass, où Miles divertit un public de charbonniers en flottant pendant plusieurs minutes au-dessus d'un lit de charbons ardents.

Wolunsky ne pouvait plus être sûr que son protégé allait rester suspendu pendant vingt minutes ou une demi-heure. Parfois, Miles s'envolait presque tout de suite en direction des fenêtres, que le magicien avait pris soin de clore au préalable. Parfois, il laissait paraître des signes d'éveil avant que Wolunsky ne soit prêt, ouvrant les yeux ou bâillant à l'occasion. Pas moyen de savoir dans quelle

mesure tout cela était délibéré. Le magicien devait faire plus attention lorsqu'il racontait ses histoires car il pouvait être interrompu à tout moment.

— Il était une fois, commença-t-il, un marchand de muscade hollandais qui s'appelait Meerschaum.

Ils jouaient à Tumut, devant une assemblée de fermiers et de leurs épouses. Ils avaient vu la vague de prospecteurs prendre d'assaut les montagnes pour y chercher de l'or, se plonger jusqu'aux genoux du matin au soir dans les eaux glaciales de la rivière Tumut et en ressortir, s'ils avaient de la chance, avec une poignée de paillettes dorées qu'ils déposaient au fond d'une boîte à tabac vide. Ils en revenaient à moitié morts de faim, quand ils en revenaient. Ces gens-là savaient ce que c'est qu'une obsession.

— Meerschaum se fabriqua une paire d'ailes avec du fer et des plumes d'oie, qu'il attacha à une gaine de cuir bien ajustée. C'était un gros homme au physique ingrat. Fils de meunier, il avait transporté d'énormes sacs de blé sur ses épaules dès son plus jeune âge. Il avait de gros biceps et s'entraînait une heure chaque matin à battre des ailes pour devenir encore plus fort. Il ne doutait pas de pouvoir voler, mais se méfiait surtout de l'atterrissage.

Wolunsky jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier si Miles n'avait rien fait d'inattendu.

— Quand est-ce que c'est arrivé ? demanda la femme d'un fermier assise au premier rang.

— En 1668, répondit Wolunsky.

— Alors il a connu Rembrandt ?

— Qui ?

— Rembrandt, le peintre. C'était un Hollandais. Je parie qu'ils se connaissaient. Le mari hochait la tête en signe d'assentiment avec sa femme, même s'il n'avait jamais entendu parler de Rembrandt et qu'il avait hâte d'entendre la suite de l'histoire.

— Il peignait des moutons, non ? intervint un fermier assis plus au fond.

— Des chevaux, coupa un autre.

Wolunsky attendit la fin des interruptions.

— Meerschaum, poursuivit-il, jeta sur la rivière la plus proche une série de pontons couverts de plusieurs couches d'épaisses paillasses afin d'amortir sa chute. Le jour dit, il se lança du sommet d'une tour de bois. L'une de ses ailes se brisa et, plutôt que de flotter jusqu'au sol, il alla s'écraser sur les paillasses.

— Il y a une satanée morale là-dedans, c'est sûr, remarqua d'un ton bourru un membre de l'assistance.

— Mais les pontons, reprit Wolunsky, s'étaient remplis d'eau, et la force de l'atterrissage de Meerschaum les fit chavirer. Les paillasses furent vite saturées et coulèrent par-dessus lui. Empêché de nager par ses ailes de fer, incapable de se débarrasser de sa gaine, Meerschaum se noya.

« La foule qui s'était amassée sur les rives ne fit rien pour le sauver, car elle était persuadée qu'il s'agissait d'un canular visant à stimuler le commerce des épices. Les avis publics qui furent publiés une semaine plus tard exprimaient une immense stupéfaction à l'idée que le marchand de muscade n'ait pas refait surface après l'accident. Quant au maire, il rejeta le blâme sur la veuve éplorée de

Meerschaum : n'avait-elle pas encouragé son mari à commettre l'acte qui avait précipité sa mort ? »

Miles commençait à s'incliner. Ses pieds s'élevaient lentement vers le plafond. Le sang lui montait à la tête. Wolunsky se hâta de conclure.

— Le brevet des pontons coulants, que Meerschaum avait eu la présence d'esprit de prendre au nom de sa femme, fit la fortune de celle-ci lorsque la ville de Rotterdam utilisa le même concept pour reconquérir des terres autour de son port.

— Qui aurait pensé à ça ? marmonna une voix venant d'un côté de la salle.

Mais la première fermière qui avait interrompu le magicien ne s'estimait pas satisfaite.

— Alors, c'est oui ou c'est non ?

— Oui ou non, quoi ? haleta Wolunsky agrippé aux pieds de Miles pour le ramener de force à l'horizontale.

— Est-ce qu'il a connu Rembrandt ?

Voilà, et maintenant le public attendait une réponse. Mais Wolunsky avait d'autres chats à fouetter. Miles s'élevait de nouveau vers le plafond, et il avait fort à faire pour l'en empêcher.

À cet instant, Eliza se leva de sa chaise et se dirigea lentement vers la scène. Même dans un boui-boui de ce genre, elle savait faire son entrée.

— Bien sûr qu'il l'a connu, dit-elle, et sa voix riche se répercuta sur les murs de la pièce. Meester Meerschaum était son beau-frère, le petit frère de sa première épouse,

morte jeune. Rembrandt l'a même représenté avec ses ailes et sa gaine de cuir, mais le tableau a disparu dans un incendie où furent détruites des dizaines de ses toiles, y compris (son regard parcourut lentement l'assemblée) toute la série des moutons et la majeure partie de celle des chevaux. Inutile de vous dire que la mort de sa jeune femme lui brisa le cœur. Il perdit le feu sacré. À partir de ce jour, il ne peignit plus jamais personne d'autre que lui-même. Ses portraits s'assombrirent de plus en plus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que du noir. Puis, un jour, il posa sa palette et ne peignit jamais plus.

Wolunsky avait réussi à ramener Miles sur le plancher des vaches. Eliza se retourna et vit le magicien le libérer de sa transe. Elle s'offrit une longue pause théâtrale.

— Le pauvre Rembrandt, reprit-elle enfin, mourut dans la misère, ne laissant dans le deuil que sa maîtresse et son fils. Il ne leur légua que des vieux vêtements et une poignée de pinceaux.

Il passèrent l'été dans la Riverina avant de retourner à Wagga Wagga, où ils se reposèrent tout un mois dans un appartement meublé au-dessus d'une banque. Wolunsky commençait à pâtir de l'incertitude qui le tenaillait au sujet de ses pouvoirs. Il souffrait cruellement de douleurs diverses et d'un rhume chronique qui l'empêchait de dormir toutes les nuits jusqu'à l'aube. Lorsqu'ils roulaient en diligence, il s'agrippait au bras d'Eliza de toute la force de ses doigts boudinés. Son ventre se mit à pendre au-dessus de sa ceinture, bien qu'Eliza eût dit qu'il n'absorbait que du thé et des légumes, mystérieusement métabolisés par la fumée dont il saturait constamment ses poumons.

En se dirigeant vers le nord, ils furent pris parmi les hordes de prospecteurs qui déferlaient vers les régions aurifères de Mudgee et de Gulgong, où un certain Saunders avait mis le feu aux poudres en sortant de terre quatorze onces d'or en deux heures. Gulgong comptait maintenant 20 000 âmes qui vivaient dans des huttes en planches, au sol de terre battue, avec une taverne à chaque coin de rue.

Lorsqu'ils ne trouvaient ni diligence où monter, ni équipage à louer, ils voyageaient en chariot. Wolunsky se terrait pendant des journées entières, penché sur ses bouquins, cherchant la réponse à des questions qu'il osait à peine formuler.

Il arrivait à Miles de partir de son côté, laissant à Wolunsky et à sa mère le soin d'inventer quelque chose pour amuser le public de moins en moins nombreux qui venait encore les voir. N'allons pas jusqu'à insinuer qu'Eliza ait jamais consenti à léviter en public – Wolunsky

avait fait en privé une tentative qui n'avait pas marché — mais elle se faisait un plaisir de l'assister lorsqu'il faisait s'élever des enfants sages où, à l'occasion, un chien de berger bien dressé.

Un matin qu'ils prenaient le déjeuner à l'hôtel Bathurst, Miles tomba sur un article daté du 1^{er} avril 1874 dans un vieil exemplaire du *Central Plains Herald* :

Un bon samaritain récompensé

On signale que M. Tobias Smith, l'aéronaute dont la disgrâce fut aussi complète que le triomphe qui l'avait précédé, et dont les mœurs dissipées le condamnèrent longtemps à l'oubli, a volé de nouveau grâce à la générosité du célèbre artiste de music-hall William Mayfair, qui a trouvé M. Smith, réduit à la dernière extrémité, près de la route à péage de Windsor et l'a guéri par ses soins. Pour remercier son bon samaritain, M. Smith a renoué avec sa carrière d'aéronaute et s'est joint au célèbre cirque ambulant de M. Mayfair, qui a joué devant un public enthousiaste dans la vallée de MEROO RIVER et pourra être vu au cours des prochaines semaines dans les villes de RYLSTONE, MUDGEE et GULGONG avant de s'envoler vers SYDNEY.

— Je vais aller le voir, annonça Miles en repoussant son assiette vide.

— Voir qui, Miles ? répondit Eliza.

— Smith.

— Pas l'aéronaute ? fit Wolunsky en tendant la main vers le journal. Il lut l'article en secouant la tête. Je pensais que ce pauvre type s'était supprimé.

— Eh bien, on dirait que non, répondit Miles. Une pointe d'acidité se glissait depuis quelque temps dans toutes leurs conversations. Cela n'avait pas empêché Miles de fabriquer pour Wolunsky une nouvelle paire de bottes à gousset, toujours avec des semelles compensées, quand ce dernier avait usé les premières. Mais Miles s'ennuyait. Le bleu illimité du ciel qu'il contemplait chaque jour tournait en dérision la petite magie domestiquée de Wolunsky.

— Ce n'est qu'un truc publicitaire, mon garçon, assura le magicien.

— C'est vrai que vous êtes expert en la matière.

Wolunsky ignore sa remarque.

— Dans quelques années, ce sera les sous-marins. Puis les trains électriques.

Eliza non plus n'avait jamais oublié le jour où elle avait aperçu Smith à Coogee Beach, mais elle se souvenait surtout de sa redingote défraîchie et de ses pantalons râpés. Elle en avait vu d'autres détruits par leur propre succès, et ce n'était pas dans sa nature de les montrer du doigt. La lecture du journal éveillait en elle un étrange sentiment d'obligation qui la poussait à aller assister à la résurrection de Tobias Smith.

— Je pense que nous devrions y aller tous ensemble, dit-elle. Je suis sûre que monsieur Smith apprécierait que nous l'encourageions.

— Je n'ai rien contre ce Smith, insista Wolunsky. C'est juste que...

— Alors c'est décidé, coupa Eliza en demandant l'addition.

Le cirque ambulant de William Mayfair, avec en vedette la funambule Mademoiselle Camilla, les éléphants acrobates de Signor Monteverdi et Monsieur Smith, l'aéronaute de renommée mondiale, parcourait les routes depuis le début de l'été. On avait trouvé de l'or tout le long de la rivière Meroo, et Monsieur Mayfair, toujours réceptif à la prodigalité des prospecteurs solitaires, s'était enrichi dans les hameaux loqueteux qui poussaient comme des champignons le long de la rivière et de ses affluents. Maintenant que le temps tournait au froid et que les éléphants de Monteverdi devenaient irritables, il avait hâte de plumer les éleveurs de la région de Mudgee avant de traîner sa troupe par-dessus les Montagnes Bleues pour leur assaut annuel sur Sydney.

Il avait plu durant la nuit. Le fourrage des éléphants était trempé et ils refusaient de le manger. Plusieurs disputes concernant des cachets impayés avaient éclaté au dernier moment. Vers midi, mademoiselle Camilla émergea de sa roulotte et annonça aux gens qui attendaient sur le champ de courses de Mudgee, blottis sous des parapluies, que ses tendons ne lui permettraient pas de donner sa prestation ce jour-là.

La moitié demanda immédiatement un remboursement. Le reste attendit patiemment, les pieds dans la boue, l'annonce qu'on avait promis de leur faire à une heure. À deux heures, Mayfair monta sur une petite estrade.

— Malgré une migraine, commença-t-il pour se corriger aussitôt. Malgré une forte migraine causée par le mauvais temps, monsieur Smith a accepté de décoller à quatre heures.

À cinq heures moins dix, Smith descendit les marches de sa roulotte. Ceux qui avaient des yeux pour voir n'eurent aucun mal à deviner qu'il avait bu. Ses yeux injectés de sang roulaient paresseusement dans leurs orbites. Il se dirigea d'un pas hésitant vers le ballon sans se soucier du crachin qui lui tombait dessus. Visiblement surpris par cette multitude de parapluies, il parvint à esquisser un sourire et grimpa dans sa nacelle, suivi du claquement de la queue de sa redingote noire.

À l'autre extrémité du champ de courses, Signor Monteverdi faisait parader sur la piste le plus gros de ses éléphants, un énorme mâle nommé Hector. Une poignée de petits enfants accroupis près de la barrière de départ le bombardaient de brindilles. Paré pour l'occasion d'un collier de velours rouge autour de son encolure sillonnée de rides, Hector leur lança un regard empreint d'un immense dédain, puis déféqua au beau milieu de la piste.

Il faisait presque noir lorsque le ballon entama son ascension devant le public, parmi lequel se trouvaient Miles, sa mère et Wolunsky.

Les conditions étaient loin d'être idéales. Un orage électrique emplissait le ciel de courants en tire-bouchon. L'air crépitait comme s'il allait s'enflammer d'une minute à l'autre.

La sphère d'or qui s'était élevée si gracieusement au-dessus de Hyde Park (et que Mayfair avait rescapée en même temps que son pilote) était maintenant toute rapiécée de carrés de drap noir. Traînant derrière elle ses cordages dégoulinants de boue, elle ballottait comme une méduse géante au-dessus des arbres.

Du haut de sa nacelle, Smith regardait dans le vide avec une expression de sombre résignation. Son aspect cadavérique était encore exagéré par les ombres que faisaient danser sur son visage les flammes du brûleur à gaz. De temps en temps, il se retournait pour têter une fiole de tord-boyau.

— Personnellement... commença Wolunsky, mais Miles n'était pas venu pour écouter ce qu'avait à dire l'illusionniste, personnellement ou non.

Il avait rêvé pendant des années de voir Tobias Smith s'envoler dans son ballon, et maintenant qu'il y était, il regrettait de l'avoir vu. Il était venu voir un héros et n'avait trouvé qu'un ivrogne. Le ballon passa au-dessus de leur tête avec un sifflement asthmatique. Smith parvenait à peine à maintenir son propre équilibre. Miles le vit se détourner et vomir dans la nacelle.

Signor Monteverdi fit faire demi-tour à Hector et, l'appâtant avec quelques poignées de foin, entreprit de le diriger vers un enclos où il était censé passer la nuit avec un autre éléphant et trois chevaux, tous attachés par une longe à un piquet de fer que chacun d'entre eux aurait pu arracher sans se fatiguer. Hector prenait son temps, mais cela lui plaisait bien de jouer le jeu, contrairement à

Monteverdi, qui ne faisait aucun effort pour cacher l'irritation que lui causait l'obligation de se donner tout ce mal.

Il était frustré parce qu'il savait très bien que mademoiselle Camilla, malgré toute la délicatesse de ses tendons, était assise en déshabillé dans sa roulotte. Monteverdi savait par expérience qu'avec elle (tout comme avec sa maîtresse précédente, madame Lucille, voyante extralucide), le temps revêtait une importance cruciale. Chaque minute passée à l'attendre refroidirait d'autant l'accueil qu'elle lui réserverait. Il savait aussi qu'il ne serait pas si vite pardonné et qu'il passerait plusieurs jours au purgatoire avant de recevoir l'absolution. Mais à quoi bon argumenter avec un éléphant ? À quoi cela aurait-il servi d'en appeler à sa raison ou de le menacer d'une punition ? Il ne pouvait qu'encore et encore bourrer de foin sa trompe poilue.

Hector, qui se dirigeait pesamment vers la barrière grande ouverte, s'arrêta. Quelque chose l'importunait. Il regarda un instant Monteverdi de travers, comme pour lui demander des explications, puis baissa le crâne et enfonça la barricade qui s'effondra comme un lampion de papier. Les hommes lâchèrent les cordes qu'ils retenaient et s'enfuirent.

C'est le moment que choisit Smith, qui n'avait rien vu de tout ce cirque, pour allumer le brûleur. Sans rien pour le retenir, le ballon s'élança à la verticale.

Miles assista en silence à l'ascension de la montgolfière jusqu'à cinq cents, mille pieds. Elle montait comme une bulle piégée dans un cylindre de verre. On la retrouva le lendemain à trois milles de là, drapée sur les branches d'un immense eucalyptus où pendait Tobias Smith, la tête en bas, le cou brisé, chauve-souris prise au piège dans des fils télégraphiques.

Smith mourut sous la pluie, c'est sous la pluie qu'on l'enterra. On transporta son corps brisé dans un cercueil aux poignées de cuivre hissé sur le dos d'un des éléphants de Signor Monteverdi, suivi de Mayfair et de mademoiselle Camilla juchés sur l'autre. Les hôtels et les boutiques de Market Street baissèrent leurs stores en signe de deuil. Eliza et Miles étaient là, sur la véranda de l'étage de l'hôtel Woolpack. Le cortège fit lentement l'ascension de la côte qui menait au cimetière où le pasteur anglican, sous son ombrelle percée, pria pour un peu de soleil.

Le même soir, au bar public de l'hôtel, Mayfair entreprit de dépenser tout l'argent qu'il avait en poche, plus le peu qu'il parvint à emprunter, histoire de rendre hommage à la courte vie et à la mort soudaine de l'aéronaute Tobias Smith. Il vit Miles assis seul dans un coin, sa mère et Wolunsky étant partis (séparément et dans des directions opposées) se mettre au lit.

— Hé, jeune homme, l'interpella-t-il.

Miles ne fit pas un geste. Il avait ses raisons pour déplore ce qui venait de se produire. Avant, il avait un rêve. Maintenant il l'avait perdu.

Mayfair repoussa son tabouret, ramassa son verre et une demi-bouteille de whisky et les transporta jusqu'à l'endroit où Miles était assis. Il ne restait plus dans tout le bar qu'une demi-douzaine de buveurs, dont pas un qui n'ait déjà subi le déversement sentimental de ses souvenirs.

— Vous le connaissiez, m'sieur, non, bien sûr que non, dit Mayfair. Notre monsieur Smith, que Dieu l'bénisse, pas

le plus bavard des hommes, pas d'amis... plutôt solitaire, faut bien le dire.

Miles n'avait pas pipé mot, mais Mayfair semblait tout à fait capable d'alimenter la conversation à lui tout seul.

— Un grand homme, reprit-il, un homme courageux, jamais je l'ai vu se dégonfler devant une difficulté, ça non, y en a pas beaucoup dont on pourrait dire ça. Je l'ai trouvé pas mieux que mort dans le fossé et... vous dites que vous le connaissiez ? Quel dommage. Quel dommage. Les journaux disaient qu'il était aéronaute mais ce n'était pas lui, ça. Il s'en moquait bien, ah oui. Tout ce que ça m'a pris pour le convaincre d'y remonter ! Y a pas d'avenir là-dedans, qu'il disait, tout le monde peut monter dans un ballon. Faudrait mettre un moteur si on veut finir par pouvoir voler.

Il vida son verre puis s'en versa un autre.

— Lui, c'était les cerfs-volants. Les cerfs-volants, ça c'était son affaire ! Un homme pourrait traverser le port de Sydney sur un cerf-volant ! Sans argent, ça sert à rien, que je lui disais. J'aurais jamais dû... Il recula pour mieux le regarder. Il ne m'a jamais parlé de vous, mon gars. Je m'en souviendrais. Vot'nom, c'est quoi déjà ?

Miles le lui dit.

Tout le visage de Mayfair se plissa :

— McGinty ? McGinty ?

Puis il reprit son monologue :

— À la fin, il n'est plus resté que nous trois. Monteverdi, Camilla et moi. C'est les journaux qui l'ont tué. Je crois même pas qu'il s'en soit rendu compte. Qu'est-ce

qu'il buvait, mon gars. J'aurais jamais dû le laisser monter, mais il a insisté. Il voulait à tout prix voler. Pas en ballon, non, ça, il leur a jamais fait confiance. C'est Swedenborg qui lui avait mis ça dans la tête. Le marchand de rubans. Faut dire que c'était un évangéliste, je veux dire Smith : jamais perdu la foi. Un jour on volera tous, qu'il disait. Toujours à rêvasser, à esquisser des engins. Page après page de machines volantes à la noix.

Le directeur fouilla dans ses poches et plaqua sur la table un carnet relié de cuir. Puis, de son autre poche, il tira une montre en argent sur laquelle était gravée la mention « À Tobias Smith, de la part des habitants de Sydney ». Et encore une paire de castagnettes à l'allure bizarre, comme s'il les avait taillées lui-même. Miles ouvrit le carnet. L'écriture y était si désordonnée qu'au premier abord, on aurait dit un code secret.

— Je l'ai jamais vu sans ces trucs-là, reprit Mayfair. Ils lui servent plus à grand-chose maintenant, que Dieu l'bénisse. Fais-les passer à quelqu'un d'autre, qu'il m'a dit, si jamais le pire se produisait. Ça n'arrivera pas, que j'ai dit, crois-moi. Sauf que c'est arrivé, hein ? Il contemplait fixement les objets posés sur la table. Faire passer, mais à qui ? Pas d'amis, le pauvre diable, à la fin il n'y avait plus que nous trois. Monteverdi, Camilla et moi. Mets-les dans le cercueil, qu'il a dit, Monteverdi. Mais ça ne serait pas les faire passer, hein ?

Il leva les yeux vers Miles qui tournait lentement les pages du carnet.

— Prends-les, toi, mon gars. Il m'a parlé de toi, j'en suis sûr. Assez solitaire, Smith, faisait plutôt bande à part. C'est quoi ton nom déjà ?

Il se leva, vida le reste de son verre et s'ébranla en vacillant vers la porte.

— Dommage que tu sois pas venu plus tôt, fit-il.

Il s'arrêta un long moment, comme pour tenter de se rappeler à qui il était en train de parler, puis murmura :

— Vraiment dommage.

L'entrée des Dowling était déjà étroite et longue, mais la couleur lie-de-vin foncée des murs la rendait plus étroite et plus longue encore, ce qui évoquait pour Isabel l'intérieur d'un cercueil.

Bien qu'elle collectionnât passionnément certaines choses (particulièrement les gendres), madame Dowling était complètement indifférente à certaines autres. Par exemple, la maison regorgeait de meubles, mais ne contenait pratiquement aucun bibelot, dont elle aimait répéter qu'ils ne servent qu'à accumuler la poussière. Les rares babioles que possédait la famille en revêtaient une importance sans commune mesure avec leur valeur réelle. C'est ainsi que sur le manteau de la cheminée, une place revenait de droit à une statuette de cuivre assez quelconque intitulée « Le balloniste et son chien ». Monsieur Dowling avait appris à cohabiter avec elle, sans toutefois bannir totalement de son esprit l'idée qu'elle faisait sans doute allusion à une gauloiserie vulgaire dont le sens lui échappait.

Un soir où il rentrait du travail, la vue de la statuette rappela à Dowling quelque chose qu'il avait lu dans l'omnibus qui le ramenait chez lui. Il trouva Isabel au salon, occupée à disputer contre elle-même une partie de tric-trac. Depuis qu'Helena, sa cinquième fille, était fiancée au riche héritier d'une fortune acquise grâce au caoutchouc, Dowling s'intéressait vaguement à l'avenir de sa benjamine, qui allait bientôt avoir dix-huit ans. Sans aller jusqu'à partager la détermination de sa femme à voir Isabel fiancée avant son vingtième anniversaire, il était plutôt déçu par les maris de ses filles, dont aucun ne l'autorisait à espérer pour ses vieux jours une conversation

intéressante agrémentée d'un cognac et d'un bon cigare. Il n'allait pas non plus jusqu'à spéculer sur le type de mari qu'Isabel pourrait bien attirer, mais il savait très bien que ce n'est pas en jouant seule au trictrac qu'une jeune fille fait des rencontres prometteuses.

— Bonsoir ma chérie, dit-il depuis le pas de la porte.

Isabel faisait la moue. La moitié d'elle qui ne gagnait pas la partie semblait en vouloir à l'autre.

— Bonsoir papa, répondit-elle sans lever les yeux.

Il craignait toujours ses sautes d'humeur occasionnelles. Elle était encore capable de se mettre dans des colères épouvantables. Il n'était pas sûr d'avoir envie d'entrer dans la pièce.

— Je me suis dit que ceci pourrait t'intéresser, se contenta-t-il d'annoncer en lui montrant une notice nécrologique discrètement cachée parmi les petites annonces.

L'expression d'Isabel s'éclaira aussitôt. Après tout, cette interruption était bienvenue, se dit-elle. Bousculant les pions, elle lut le journal par-dessus l'épaule de son père.

C'est avec tristesse que nous signalons la mort accidentelle de M. Tobias Smith, l'aéronaute, dont les faits et gestes ont déjà fait l'objet de nombreux articles dans nos pages. Après une longue période d'infirmité, M. Smith avait récemment renoué avec le dangereux passe-temps qui l'avait rendu célèbre. Nous avons l'assurance qu'il a fait preuve d'un grand courage jusqu'à la fin. M. Smith a été inhumé au cimetière de Mudgee, en la présence de tous ceux qui se comptaient parmi ses amis.

— Le pauvre homme, soupira Isabel, se remémorant la manière dont Smith l'avait attrapée et galamment soulevée jusqu'à sa nacelle. Le destin n'a pas été clément envers lui.

Monsieur Dowling fronça les sourcils, comme il le faisait toujours lorsque l'on évoquait le destin devant lui. Il croyait fermement que chaque homme est l'artisan de sa destinée. Lui, par exemple, ne laissait pratiquement rien au hasard. Il savait aussi que certaines personnes prennent de mauvaises décisions et souffrent de leurs conséquences. Il n'était pas non plus sans ignorer que la vie n'est pas un long fleuve tranquille, et il gardait de Smith l'image d'un aéronaute, non d'un ivrogne.

— Il méritait mieux, conclut Isabel.

Isabel Dowling ne manquait pas d'admirateurs. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une jeune fille à marier (au teint pâle, à la page et bien nantie) soit entourée d'un essaim de prétendants.

Sydney fourmillait de jeunes hommes dévorés par l'ambition : vendeurs d'assurances, importateurs de tabac, spéculateurs opérant dans les secteurs de l'or ou de la laine, stagiaires de tout poil, tous plus désireux les uns que les autres de s'unir à une jeune fille de bonne famille habitant un manoir à Stanmore.

Posée au sommet d'un terrain en pente offrant une vue imprenable sur la voie ferrée menant à Parramatta, la demeure était grande sans être pompeuse, jolie sans être vulgaire. Les racines d'un immense figuier s'étaient attaquées aux fondations du coin sud-est et une crevasse zigzagait vers la grande baie vitrée hexagonale du salon.

Isabel avait reçu sa première demande en mariage quelques semaines après son quinzième anniversaire. Même alors, on lui aurait facilement donné dix-huit ans. Elle s'habillait de façon à se vieillir et ne parlait jamais de son âge. Le jeune homme qui avait fait cette demande, plausible quoique prématurée, était son aîné de sept ans. Il prit très mal son refus, et ses parents l'envoyèrent illico chercher fortune à Singapour.

Il y eut plusieurs autres prétendants au cours des trois années qui suivirent, tous moins séduisants que le premier. Ils avaient tendance à se présenter sans s'annoncer, les bras chargés de bouquets de fleurs dont ils ignoraient le nom, se répandant en louanges au sujet de pièces de

théâtre qu'ils auraient été bien incapables de résumer. Au début, Isabel s'était amusée à les dresser les uns contre les autres. Elle commençait par leur demander comment ils résoudreaient le problème du figuier, qui, à son rythme de croissance actuel, aurait pénétré de plusieurs pouces dans le salon d'ici vingt à trente ans. Ceux qui recommandaient la destruction de l'envahisseur, que ce soit par le poison, en lui enlevant son écorce ou autrement, se rendaient vite compte qu'ils venaient de se tirer dans le pied. Isabel considérait que l'arbre était là avant eux et que s'il fallait changer quoi que ce soit, c'était plutôt la maison. Une opinion que son père ne partageait nullement.

Les prétendants avaient beau tomber comme des mouches, il s'en présentait toujours de nouveaux. Sydney produisait chaque année une abondante fournée de garçons relativement mignons et suffisamment prospères, mais insipides et qui n'avaient rien d'autre à faire le dimanche après-midi que d'enfiler un faux col et d'aller flagorner la mère d'Isabel.

La jeune fille supportait la situation pendant quelques mois, après quoi elle courait se réfugier à Emu Plains, dans la maison de son oncle maternel, le D^r John Galbraith, où la question du mariage n'était jamais soulevée, et où elle pouvait se servir comme elle voulait dans la réserve de whisky. Les deux maisons n'étaient qu'à trente-cinq milles de distance l'une de l'autre, mais on y vivait dans des mondes séparés.

Pour l'instant néanmoins, puisqu'elle se trouvait à Sydney, elle était bien décidée à en tirer le meilleur parti possible. À dix-sept ans et trois quarts, le figuier ne l'intéressait plus comme avant. Les prétendants qui s'étaient préparés à discuter d'horticulture ne tardèrent pas à perdre leurs illusions.

— Le figuier ? murmurait-elle en regardant vaguement vers le ciment craquelé. Aucune idée. Je me dis qu'un jour ou l'autre, quelqu'un va bien finir par faire quelque chose.

Un jeune homme nommé Edward Ramsay la suivait à quelques pas. Ils s'étaient rencontrés lors d'une réception. Il était beau garçon, ennuyeux comme la pluie et promettait beaucoup dans le secteur des ventes. La mère d'Isabel en était folle ; c'était elle qui l'avait invité à déjeuner.

— Beau temps, n'est-ce pas ? lança Isabel. Je ne pense pas avoir aperçu un seul nuage de tout le mois.

— Très beau, acquiesça Ramsay, qui passait le plus clair de son temps dans son bureau et ne regardait que rarement par la fenêtre.

— Avril a toujours été mon mois préféré.

Ramsay se plaça de façon à ce qu'Isabel n'ait aucun mal à glisser son bras sous le sien.

— Dites-moi, Edward, poursuivit-elle en déambulant vers les rosiers, vous intéressez-vous à la politique ?

— Euh...

— Vous savez, le libre-échange, tout ça.

— Ah oui.

Il aperçut madame Dowling qui leur adressait de grands sourires depuis une fenêtre à l'étage.

— Quelle est votre avis sur la question des femmes ?

Ramsay piqua du nez dans une rose blanche.

— Quel délicieux parfum, répondit-il.

— Allons donc ! s'écria Isabel. Elles ne sentent rien du tout. Mais les rouges ne sont pas mal. Elle se pencha pour confirmer son opinion.

— Les femmes, Edward : vous n'êtes pas sans avoir une opinion, j'imagine ? Tout le monde a une opinion. Celle de mon père, c'est que nous devons nous vêtir convenablement. Celle de ma mère, c'est qu'il faut nous marier.

Elle voyait bien que Ramsay n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle pouvait vouloir dire.

— L'égalité, Edward. Devrions-nous l'avoir ou non ?

— Bien sûr.

— Bien sûr que quoi ?

— Bien sûr que vous devriez – il mit sa bouche en cul de poule pour mieux renifler une rose rouge – si vous la voulez.

Ramsay n'avait jamais lu *L'assujettissement des femmes* de John Stuart Mill, dont Isabel s'était procuré pour six pence un exemplaire en mauvais état chez un bouquiniste. Depuis, elle le gardait en permanence à son chevet, prêt à être ouvert.

— Bien sûr que nous la voulons, répliqua-t-elle. Pourquoi pas ?

Ramsay haussa les épaules. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi une femme en voudrait, en particulier une femme aussi jeune qu'Isabel.

— En fait, je n'en sais rien, admit-il.

En l'invitant à déjeuner, madame Dowling lui avait fait la leçon sur les sujets de conversation susceptibles d'intéresser Isabel, après quoi il était consciencieusement allé s'asseoir au théâtre Prince of Wales pour écouter plus de la moitié d'une pièce inintéressante. Sans se souvenir assez de l'histoire pour l'aborder le premier, il se sentait toutefois en mesure de soutenir une conversation à son sujet. Il tira de sa poche un mouchoir portant son monogramme et se moucha dedans avec une pudeur feinte.

— Vous ne niez pas que nous sommes aussi intelligentes que les hommes ? poursuivit Isabel. Peut-être plus ?

Pour toute réponse, Ramsay replia son mouchoir et le remit dans sa poche. Jusque-là, Isabel n'avait jamais remarqué à quel point il était méticuleux dans ses habitudes personnelles. Elle le surprit en train d'examiner une tache de boue sur le rebord de son pantalon.

Sentant que les choses n'avançaient pas comme elle l'aurait souhaité, sa mère ouvrit l'une des portes-fenêtres du salon et traversa la pelouse pour venir à leur rencontre.

— Edward, minaуда-t-elle, quel costume élégant. Il faudra que je vous demande le nom de votre tailleur pour monsieur Dowling. La sœur d'Isabel se marie bientôt et sa jaquette est toute usée.

Elle palpa la manche de son veston.

— Ensuite, ce sera au tour d'Isabel.

Ramsay ouvrit la bouche pour lui donner le nom demandé, mais Isabel lui coupa la parole.

— Edward est convaincu que les deux sexes s'équivalent.

Le visage de Louisa Dowling s'effondra et il lui fallut de gros efforts pour y ramener une expression digne de ce nom. Pas plus que son mari, elle n'avait jamais pris les opinions politiques d'Isabel très au sérieux. En tant que parents, ils se sentaient moralement obligés de l'écouter. Mais madame Dowling n'attendait pas autant de complaisance de la part des étrangers. En tête de la liste des qualités idéales du dernier de ses gendres figurait l'aptitude à mettre fin aux simagrées d'Isabel.

— Vraiment, mon chou ? parvint-elle à répondre.

Ramsay était visiblement mal à l'aise. Ses joues prirent une teinte rose tirant vers celle de sa cravate.

— Que c'est... progressiste de votre part, ajouta Louisa.

— Je me demande même, Maman, poursuivit Isabel, choisissant ce moment précis pour passer une main sous le bras d'Edward, s'il ne voterait pas pour nous, à supposer que l'occasion se présente.

Un sourire douloureux tirailla le visage de Ramsay. Il n'était pas amoureux d'Isabel, mais il s'était imaginé que cela ne saurait tarder. Incapable de deviner les sentiments de la jeune fille, il espérait qu'avec le temps, ceux-ci refléteraient les siens. Il se disait qu'au moins, il avait madame Dowling dans la poche, et considérait avoir fait bonne impression sur son mari. Bref, avant ce moment précis, il aurait été parfaitement heureux de faire d'Isabel sa femme. Mais la perspective de discuter de politique au petit déjeuner lui coupait complètement l'appétit.

Pris d'un intérêt renouvelé pour les rosiers, Ramsay se détourna et dégagea son bras. Celui d'Isabel glissa du sien sans effort.

— Charmée qu'elles vous plaisent, susurra madame Dowling.

Elle gratifia Isabel d'un long regard tragique avant de suggérer à Ramsay d'aller rejoindre son mari pour un petit verre de sherry. Elle ne s'attendait guère à le revoir.

Isabel et son père se tenaient sur le perron. Il était trois heures et demie et le fond de l'air était déjà frais. Dowling eut pour les rosiers un regard interrogateur, comme s'il remarquait pour la première fois leur existence.

— Pas vraiment ton genre, n'est-ce pas, Isabel ?

Il aurait été bien en peine de décrire le genre d'Isabel ni même les différents « genres » offerts, mais il avait entendu des jeunes filles utiliser ce mot dans l'omnibus et cela faisait quelque temps qu'il attendait une occasion de le glisser dans la conversation.

— C'était plutôt le genre de Maman, répondit Isabel. Tu n'avais pas deviné ? J'aurais cru.

Dowling considéra l'éventualité d'une promenade dans le jardin.

— Y a-t-il une possibilité, tu crois, que ton genre et celui de ta mère puissent un jour coïncider ?

Il se tut un instant.

— Je ne te le demande que par curiosité, ma chérie. Il va sans dire que cela ne me regarde pas. Ni ta mère ni moi n'avons l'intention de mettre le nez dans tes affaires.

— Maman ne fait que cela, mettre le nez dans mes affaires, corrigea Isabel.

Miles avait failli tout laisser sur la table : les carnets de Tobias Smith, sa montre en argent, les castagnettes. Smith l'avait laissé tomber ; il n'avait pas besoin de ces souvenirs pour le lui rappeler. Les premiers jours, il ne les regarda même pas. Puis sa curiosité l'emporta Et il ouvrit le carnet. Les pages débordaient de mots, d'images et de colonnes d'additions désordonnées. On était loin des petits gribouillis sans queue ni tête ; cela allait des croquis crayonnés à la hâte aux diagrammes complexes réalisés à l'encre de Chine. Au lieu des élucubrations d'un ivrogne, il découvrit les rêves d'un véritable aéronaute, l'œuvre d'un visionnaire.

Smith avait passé les dernières années de sa vie à compulser des livres explorant l'art de voler, à dessiner des modèles qu'il n'était pas destiné à construire, à concevoir des théories qu'il ne mettrait jamais à l'épreuve. Quand Swedenborg l'avait jeté dehors, il avait trouvé du travail comme tourneur de pattes de tables dans une menuiserie. Il pensait ainsi acquérir les connaissances nécessaires pour construire une machine à voler. Mais à force de s'apitoyer sur son sort, il se remit à boire. Il sut alors que tous ses espoirs étaient à l'eau. On ne confie pas un tour mécanique à un homme dont les mains tremblent. Mayfair avait tout fait pour le sauver, mais Smith ne voulait pas qu'on le sauve.

Miles commença par garder pour lui sa trouvaille. Il ne savait que faire d'autre. Pendant une semaine ou deux, tout se passa comme avant. Miles continuait à voler la vedette à son mentor, mais il n'y mettait plus tout son cœur ; Eliza finit par se douter de quelque chose. L'ayant attrapé

le nez dans le carnet relié de cuir, elle lui demanda ce qu'il lisait.

— Rien, dit-il.

Elle entrevit les croquis et devina de quoi il s'agissait. Puis, dans un hôtel de Hill End, elle le surprit tout habillé, à trois heures du matin, en train de tailler une hélice dans un morceau de gommier.

Ils se trouvaient à Sofala, où quelques douzaines de prospecteurs continuaient à s'accrocher à leur bout de terrain bien qu'en majeure partie, l'or ait déjà été extrait et fondu en lingots depuis longtemps. On était en mai 1874. Le temps s'était nettement refroidi et Wolunsky avait les jointures gonflées comme des racines de gingembre.

Le soleil éclaboussait de blancheur un vaste ciel bleu. Le soir tomba brusquement. Une vingtaine de prospecteurs s'assemblèrent dans la seule bâtisse susceptible de les contenir tous : la carcasse en planches pourrissantes d'une ancienne église méthodiste.

— Bon, mon garçon, chuchota Wolunsky, on s'y met ?

— J'imagine, dit Miles.

— Quelque chose de pas compliqué pour commencer, hein ? Pour la suite, on verra comment ça se passe.

Malgré tous les chemins qu'ils avaient parcourus, toutes les salles qu'ils avaient remplies, tous les publics qu'ils avaient embobinés, Wolunsky aimait encore donner l'impression qu'il avait dans sa manche quelques trucs nouveaux, un lapin qu'il pourrait toujours sortir de sous sa cape au besoin. Peut-être y croyait-il vraiment, même si le scénario leur était devenu si familier qu'ils auraient pu le jouer en dormant.

La salle se tut. Un coq chanta, quelque part dans la nuit. Wolunsky dirigea vers les prospecteurs un sourire étudié qui ne changea rien aux mauvais regards qu'ils braquaient vers lui derrière une rangée de barbes en éventail.

Miles ne parvint pas à étouffer un bâillement. Wolunsky était en train de le redresser sur son tabouret et de placer des baguettes sous ses coudes. Il était resté debout tard dans la nuit, absorbé par la lecture du carnet de Smith. Il jeta un coup d'œil en direction de sa mère. Leurs yeux se croisèrent pendant une fraction de seconde, qui suffit à Eliza pour sentir que quelque chose n'allait pas comme d'habitude.

Wolunsky s'assit et sortit de sa poche le disque et la chaîne de cuivre. La surface du disque était ternie ; il prit quelques minutes pour la polir avec un coin de sa cape. Miles le regardait fixement. Les yeux globuleux au blanc jauni, parcourus de veines rappelant la glaçure d'un vieux vase. Les repousses de barbiche en touffes sur son menton, les trous de mites dans sa cape. C'était cela, Balthazar, le grand magicien au bedon rebondi.

Le disque se mit à tourner. Le public se pencha pour mieux voir. Wolunsky s'éclaircit la gorge et se mit à dégoïser un flot de charabia. Le coq chanta de nouveau. Miles ferma les yeux, mais le cœur n'y était pas. L'image de Wolunsky portant sur la tête un peigne rouge en équilibre instable et des plumes autour du cou l'empêchait de se concentrer.

Il ne se montrait pas plus disposé à léviter que les bancs de bois mal équarris sur lesquels s'alignaient les prospecteurs, leurs barbes et leurs airs renfrognés. La voix de Wolunsky se fit de plus en plus forte et pressante. Miles ne bougea pas d'un pouce.

Wolunsky n'était pas du genre à se mettre en colère. Quand il était fâché, déçu ou décontenancé, il cessait simplement de manifester sa présence, parfois au point où il aurait aussi bien pu se rendre invisible. Le fait qu'il était toujours là, en personne, ne faisait qu'aggraver le malaise de ses compagnons.

Miles avait bien eu l'intention de s'excuser, non de ce qu'il avait fait, mais de la façon dont il l'avait fait. Il avait pensé s'en acquitter au petit déjeuner et s'attendait à subir des reproches silencieux pour le reste de la matinée. Mais la chaise de Wolunsky demeura inoccupée. Quand Eliza frappa à sa porte, elle trouva la chambre déserte. Il n'avait pas dormi dans son lit. Sa cape et son tarbouche gisaient sur le sol à côté des bottes à soufflets que Miles lui avait offertes.

Il était neuf heures du matin. Plantés sur la véranda branlante de l'hôtel Sofala, Miles et sa mère scrutaient une étendue peuplée de souches dénudées, de huttes d'écorce et de monceaux de déblais.

— Tu l'as ridiculisé, soupira Eliza. Après tout ce qu'il a fait pour toi.

— Après tout ce que j'ai fait pour lui, tu veux dire.

Eliza ramassa la cape mangée par les mites et la déposa soigneusement sur le lit du magicien.

— Monsieur Wolunsky faisait léviter des gens bien avant de te rencontrer.

— Alors il n'a pas besoin de moi.

— Bien sûr que non, rétorqua Eliza, mais elle savait que ce n'était pas vrai. Wolunsky n'était plus l'homme qui les avait pris en embuscade sur le palier de l'Orient Hotel. La tension qui l'animait s'en était allée. Cela lui faisait de la peine de le voir réchauffer ses jointures endolories au coin du feu. Elle insista d'une voix douce :

— Tu l'as tourné en ridicule.

— J'en ai assez. Je rentre à Sydney.

Eliza s'y attendait.

— C'est cet aéronaute, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle. Il t'a mis de drôles d'idées dans la tête.

— Peut-être qu'elles y étaient déjà, dans ma tête ? Peut-être qu'elles y ont toujours été ?

— Nous n'aurions jamais dû aller à Mudgee.

— J'y serais allé même si tu n'étais pas venue.

Eliza s'assit sur une chaise à dos droit qui, à en juger par les cendres écrasées sur le sol de la véranda, était sans doute celle où s'était assis Wolunsky avant de disparaître.

— Ne sous-estime pas Wolunsky, fit-elle.

— On s'en fout, de Wolunsky, répondit Miles. Ne me sous-estime pas, moi.

Cet après-midi-là, vers trois heures et demie, Miles monta dans une carriole qui se rendait à Capertree, sur la route de Sydney, puis passa la nuit dans une grange. Le lendemain matin vit la malle-poste de Mugger sortir du brouillard en brinquebalant avec Miles à son bord. Il avait emporté un manteau d'hiver et vingt-deux guinées qu'Eliza lui avait comptées dans la main après les avoir sorties de la caisse. Dans la poche du manteau se trouvait le carnet de Tobias Smith.

Le cocher beuglait une rengaine sentimentale. Les autres passagers, deux sœurs et un avocat veuf de Gulgong, évitaient soigneusement de se regarder dans les yeux. Les deux filles sourirent à Miles dès qu'il fut monté à bord ; il sourit lui aussi.

Au sommet d'une montée abrupte, le cocher descendit d'un bond sur la route et demanda de l'aide pour attacher une souche au bout d'une courte chaîne à l'arrière de la diligence, au cas où il perdrait le contrôle dans la descente. Comme l'avocat de Gulgong faisait semblant de dormir, Miles adressa un clin d'œil aux deux sœurs et descendit à son tour, se démena plus que nécessaire et remonta juste à temps pour voir l'avocat ouvrir les yeux et demander pourquoi on n'avancait pas.

Le cocher était un vieux de la vieille ; il connaissait chaque tournant de la route, chacun de ses nids-de-poule. Les chevaux commencèrent par avancer précautionneusement, puis ils accélérèrent en bas de la côte et il dut tirer sur les rênes pour détacher la souche. Puis ce fut Ben

Bullen, avec ses neiges éternelles rutilantes et, plus loin, les cols sombres et les pics dorés des Montagnes Bleues.

Ils passèrent la nuit à Blackheath et repartirent aux premières lueurs de l'aube, mais sans l'avocat. Miles et les deux sœurs s'appelaient maintenant par leurs prénoms. Dans les vallées, une épaisse brume blanche dessinait des volutes et se condensait dans les cuvettes, si bien que le cocher voyait à peine la queue des chevaux se balancer devant son nez.

Miles accepta le coin de couverture que lui offraient les deux sœurs ; ils se blottirent tous les trois, les genoux les uns contre les autres, alors que le soleil démasquait la rougeur des falaises de grès. La deuxième nuit lui offrit l'occasion de réfléchir un peu. Il ne regrettait pas d'être parti ; c'était une de ses rares certitudes. Même sa mère avait bien vu l'inévitable. Cependant, la disparition de Wolunsky avait laissé entre eux des questions sans réponse. Miles avait l'impression de s'être enfui en emportant quelque chose qui n'était pas à lui, des histoires à moitié oubliées qu'il allait devoir restituer, que ce soit à Wolunsky ou à quelqu'un d'autre.

— Il y avait en Ombrie, amorça-t-il, un gentilhomme qui s'appelait Giovanni di Torto.

Il ne savait pas du tout à quelle réaction s'attendre de la part des deux sœurs. C'était l'une des premières histoires qu'il ait entendu Wolunsky raconter. Il ne savait pas non plus très bien comment elle se terminait. Il aurait suffi pour qu'il s'arrête qu'elles échangent un regard où qu'elles baissent les yeux.

Il faisait trop froid pour jouer aux cartes.

— Continuez, l'encouragea Abigail, la plus jeune des deux sœurs.

— C'était un gaillard mince et séduisant, reprit donc Miles, avec un long nez et de longues moustaches ; il était excellent conteur et savait s'y prendre avec les chevaux. Il mettait ses talents à profit en galopant dans tout le pays pour recueillir l'argent nécessaire afin de faire fructifier une idée qu'il avait eue et qui, à l'entendre, allait faire de l'Ombrie le centre du monde scientifique.

« En échange d'une part dans sa nouvelle invention, plusieurs nobles de la région mirent à sa disposition de grosses sommes d'argent. Ce serait la merveille de leur époque, prédisait-il, assez pour rejeter dans l'ombre le télescope de Galilée. Éblouis par son charisme, ils n'osaient pas lui poser trop de questions sur la façon dont il se proposait de les fabriquer...

— Fabriquer quoi ? coupa Abigail.

Miles s'aperçut qu'il avait oublié le plus important. Il sentit le sang lui monter aux joues.

— Des ailes, s'empressa-t-il d'ajouter. Des ailes faites de peaux de chèvre tendues sur des arceaux de métal.

— Est-ce qu'il les avait construites lui-même ?

— Bien sûr que non, intervint sa sœur Rebecca, puisque c'était un noble. Il les avait sûrement fait faire par quelqu'un d'autre, n'est-ce pas, Miles ?

— C'est le forgeron du village qui les avait fabriquées, confirma Miles.

— Comment s'appelait-il ?

— Alfredo.

— Laisse-le continuer, dit Rebecca.

— Le forgeron...

— Alfredo, lui rappela Abigail.

— Exactement. Eh bien, il avait insisté pour doubler les renforts de toutes les articulations principales et pour n'utiliser que la meilleure peau de chevreau et les coutures les plus fines. Le prix montait, montait ; on aurait dit que la fabrication des ailes ne se terminerait jamais. Giovanni finit par perdre patience. Il donna son congé au forgeron Alfredo et fit terminer le travail par l'un de ses garçons d'écurie, qui remplaça le cuir de chevreau par de la peau de vache. Les coutures étaient si grossières qu'elles auraient mieux convenu à de la toile de jute. Tout fut terminé en une semaine.

« Il suffit d'un coup d'œil à Giovanni pour s'apercevoir que les ailes n'étaient pas à la hauteur. Le cuir était trop grossier, les pièces forgées de mauvaise qualité. Mais ses investisseurs s'impatientsaient. Il retourna ramper aux pieds d'Alfredo, mais le forgeron, qui était d'un naturel rancunier, refusa de lever le petit doigt.

« Le seize février 1650, Giovanni di Torto enfila un casque de bronze, s'aspergea d'eau de rose et plongea vers la mort du haut d'une tour de Perugia sous les yeux de sa femme, de ses trois enfants et d'une demi-douzaine de serviteurs. Les ailes de fer étaient plus robustes qu'il ne l'avait cru. Après l'écrasement, on retrouva les ailes à peine cabossées alors que son corps était à peine reconnaissable.

« Ses deux fils, Antonio et Gianluca, jurèrent solennellement de réussir là où leur père avait échoué. La veuve de

leur père, qui se remaria dans l'année, ne parvint pas à les en dissuader. Son nouveau mari entreprit immédiatement de morceler le domaine et de vendre la terre aux voisins, ceux-là même qui avaient financé les ailes de Giovanni. Les deux frères étaient bien trop absorbés par leur rivalité pour remarquer quoi que ce soit. De toute façon, ils avaient hérité de leur père la conviction qu'une fois perfectionnées, les ailes allaient rapporter une fortune. Le hic...

— Le quoi ? interrompit Rebecca.

— Le hic, répéta Miles. Il avait entendu cette expression si souvent qu'il crut un instant que Rebecca le taquinait. Vous savez, comme dans *Hamlet*.

Les deux sœurs braquèrent sur lui le même regard sceptique.

— *Hamlet*? reprirent-elles avec un parfait ensemble.

Miles n'allait pas perdre le fil maintenant que la fin de l'histoire approchait. Mais il voyait bien qu'elles ne satisféraient pas de si peu.

— Dormir... déclama-t-il ; rêver peut-être.

— Pardon ? fit Abigail.

Miles hésita. Il ne voulait plus se faire interrompre.

— Alors que le vieux, reprit-il, ce rêveur trahi par son orgueil, avait été porté par un enthousiasme sincère, ses deux fils n'étaient motivés que par une rivalité sans merci ; ils ignoraient tout de l'aéronautique et s'en fichaient comme de leur première chemise. Il ne leur vint jamais à l'esprit qu'ils luttèrent l'un contre l'autre pour répéter l'erreur qui avait causé la perte de leur géniteur.

« Quinze ans jour pour jour après sa chute fatale, ils montèrent tous les deux au sommet de la même tour, se poussant du coude dans l'étroit escalier en colimaçon et suivis à quelques pas d'une escouade de serviteurs transportant les ailes.

« Il faisait un temps superbe. Pas un nuage dans le ciel. Une forte brise soufflait du sud-ouest. Une foule nombreuse s'était massée sur la place publique. La moitié portait du jaune, couleur du parti de Gianluca, tandis que l'autre était vêtue de vert pour signifier son soutien à Antonio. Les serviteurs se lançaient des injures et des crachats depuis les remparts. La veuve di Torto, qui portait à chaque poignet un ruban de couleur différente, trônait avec le second mari sur une estrade dressée à cent mètres du pied de la tour. Elle ne voulait pas assister à cela.

« Aucun des deux fils ne souhaitant faire à l'autre l'honneur de le laisser sauter le premier, ils s'élancèrent l'un et l'autre en même temps. C'est donc ensemble qu'ils touchèrent le sol, s'éclatèrent la rate et moururent sur le coup, chacun maudissant l'autre jusqu'à son dernier souffle d'avoir souillé la mémoire de leur père.

« Sur les ordres de leur mère, on alla jeter les ailes dans le Tibre, avec la totalité de la bibliothèque de Giovanni, ses journaux, ses carnets et tout ce qui lui rappelait de près ou de loin l'obsession qui lui avait volé un mari et deux fils. »

— Est-ce que c'est vrai ? demanda Rebecca.

— Bien sûr, assura Miles. Jusqu'au dernier mot. On peut toujours visiter la tour où c'est arrivé, à Assise.

Les deux sœurs échangèrent un regard.

— Vous aviez dit Perugia.

Un autre passager, vêtu d'un épais pardessus et d'un cache-nez de laine noire, se joignit aux passagers à Katoomba. Miles lui trouva quelque chose de familier, sans pouvoir mettre le doigt dessus. L'étranger se mit tout de suite à l'aise sur son coin de banquette, tout à fait comme un chien dans son panier.

Son intrusion décevait cruellement nos lascars, à qui l'idée de poursuivre leur route seuls tous les trois ne déplaisait en rien. En sa présence, la conversation s'enlisa dans le malaise. Il ne laissait aucun doute planer sur le fait qu'il écoutait chaque syllabe.

Le nouveau venu resta silencieux jusqu'à Parramatta, bien qu'il ouvrît quelquefois la bouche, comme pour faire un commentaire sur le paysage, avant de la refermer sans rien dire. Les sœurs, qui jouaient aux cartes, lançaient de temps en temps un regard vers Miles.

À Parramatta, l'homme desserra son cache-nez noir et fit remarquer que la rivière Parramatta, bien que large en certains endroits, l'était moins que dans son souvenir. Les sœurs l'ignorèrent et continuèrent leur partie. Sa remarque resta suspendue dans l'atmosphère jusqu'à ce que Miles se détourne de la fenêtre :

— Les rivières sont toutes plutôt à sec. L'été a été chaud.

L'inconnu médita un instant cette observation :

— Seriez-vous un peu météorologue ?

Miles n'avait jamais entendu ce mot de sa vie.

— Le serais-je ?

— Un observateur de l'atmosphère. Quelqu'un qui prend le pouls du vent. Qui prédit le temps qu'il fera.

— Je n'ai rien prédit du tout.

— Mais on voit bien que vous connaissez la question.

Miles examina l'étranger de plus près. Il avait le teint cireux, comme si on l'avait trempé dans du suif. Il aurait bien aimé se rappeler où il l'avait déjà vu. D'après l'allure du fourre-tout de cuir qu'il avait aperçu sur le toit, il devinait que l'étranger allait jusqu'à Sydney. Il extirpa de sa poche le carnet de Smith.

— C'est fascinant, comme sujet, le temps qu'il fait, reprit leur nouveau compagnon. En Afrique, les sauterelles se mettent à voler sur le dos à l'approche de la pluie. Leurs antennes détectent la moindre variation de la pression atmosphérique.

Miles fit semblant de lire, mais l'étranger semblait maintenant bien décidé à engager la conversation. Il répéta mot pour mot ce qu'il venait de dire, puis ajouta :

— N'est-ce pas phénoménal ?

— Est-ce vrai, interrogea Miles, levant le nez de son carnet, que leurs organes s'inversent par sympathie ? Qu'elles absorbent leur nourriture par derrière et l'évacuent par devant ?

— Je n'ai jamais entendu dire cela, jeune homme. C'est peut-être vrai, mais je n'en ai jamais entendu parler. Je vais l'inscrire dans mon journal. Un homme cultivé doit toujours tenir un journal. C'est un réceptacle très utile pour consigner toutes les connaissances qu'il ne possède

pas encore mais qu'il gagnerait à acquérir. Comme vous pouvez le constater, le mien n'est pas bien épais. Il exhiba un petit calepin noir où il griffonna quelques lignes. Auriez-vous déjà été témoin d'une tornade, par hasard ?

Miles commençait à soupçonner son interlocuteur d'être maître d'école.

— Plusieurs fois, répondit-il.

— En ce cas, avez-vous pu observer la façon dont les objets mobiles sont attirés par le cœur du vortex : la poussière, les branches et tout ce qui s'ensuit ?

— Oui.

— C'est la pression, jeune homme. L'écart attire les objets de la zone de haute pression vers la zone de basse pression. La rotation est plus rapide vers le périmètre qu'au centre ; en conséquence, la force se dirige vers l'intérieur. Je parie que vous n'avez jamais vu une tornade éjecter quoi que ce soit.

Les sœurs levèrent le nez de leur partie de cartes. L'ombre d'un sourire passa sur le visage de Miles.

— Rien qu'une fois, répliqua-t-il.

— Ah ? fit l'étranger.

— Oui, une fois, j'ai vu une tornade cracher un poulain, expliqua Miles. Près de Gundagai. Il a parcouru une centaine de mètres en vol plané pour aller se poser en plein dans une mare.

L'inconnu soupesa cette information sans faire de commentaire. Ils parcoururent deux ou trois milles avant qu'il ouvre de nouveau la bouche.

— « Laisser tomber » serait une expression plus juste, dit-il. Le mot « cracher », en plus d'être vulgaire, implique une propulsion, ce qui s'avère une impossibilité météorologique. On a vu divers objets retomber à la fin d'une tempête. Autrement, le ciel serait encombré de tuiles et de bardeaux. Vous êtes sûr que c'était bien un poulain ? Il n'attendit pas la réponse.

— Les Grecs de l'Antiquité, poursuivit-il, étaient convaincus de l'existence d'un cheval ailé. Selon la légende, Pégase était issu du sang de Méduse assassinée. Je doute que vous soyez familier avec le poète Ovide. Vous ne me donnez pas l'impression d'un homme qui connaît ses classiques.

— J'ai lu les *Contes de ma Mère l'Oye*, rétorqua Miles.

— Vraiment ? Avez-vous admiré leur structure ? Leur adhésion fanatique aux principes dramatiques aristotéliens ?

— Ils m'ont bien fait rire.

— Je n'ai aucun doute là-dessus, jeune homme.

La diligence ralentit. Un char à bœufs avait répandu sur la chaussée sa cargaison de pommes et un attroupement s'était formé. Le charretier, en plus d'agonir ses bœufs d'injures et de donner des coups de pieds à son char, lançait des insultes aux badauds pour qu'ils gardent leurs mains dans leurs poches. À la vue de l'attroupement, l'étranger sembla se ratatiner sur son siège.

Ils roulèrent en silence pendant près d'une heure. Miles feuilleta le carnet de Smith jusqu'à une page couverte de croquis représentant des ailes de moulins, des hélices de bateaux, diverses semences de plantes aéroportées,

l'agencement des pétales de la frangipane. Smith avait été obsédé un certain temps par ce qu'il appelait la « vis à vent ». Il était convaincu de pouvoir utiliser le même principe pour propulser une machine dans l'air.

Cela faisait un bon moment que l'étranger observait Miles du coin de l'œil. Vint la minute où il fut incapable de contenir plus longtemps sa curiosité.

— Puis-je vous demander, glissa-t-il, ce qu'est ceci ?

— Un livre, fit Miles.

— Je le vois bien. Quelle sorte de livre ? Pas un livre publié, en tout cas. Un journal, sans doute ? Ai-je raison de supposer qu'il a un enfant pour auteur ?

— C'est Tobias Smith qui l'a écrit.

— L'aéronaute ?

— Vous avez entendu parler de lui ?

— Je me souviens de la notoriété attachée à ce nom. Est-ce toujours sa vocation ?

— Il est mort. Dans un accident.

— Les êtres humains, observa l'inconnu d'un air sombre, ne sont pas faits pour voler.

— Et qui en a décidé ainsi ? répliqua Miles.

— Personne n'a rien décidé. C'est fixé. Par la Nature. Et par Dieu.

— Je n'ai jamais entendu de sermon à ce sujet.

— Ce n'est pas dans les sermons qu'il faut puiser votre théologie, jeune homme. Il faut remonter jusqu'à la source, c'est-à-dire l'Écriture sainte, bien entendu.

— Le monde est plein de machines, objecta Miles.

— En effet, en effet. J'ai déjà partagé ce même véhicule avec un gentleman (un médecin d'Emu Plains, si je me souviens bien) qui en faisait collection comme s'il s'agissait d'amphores grecques ou d'armures anciennes. Il soutenait qu'un jour ou l'autre, quelqu'un – il prédisait même qu'il s'agirait le plus probablement d'un Italien ou d'un Allemand – finirait par inventer une machine à voler, à plonger, et pourquoi pas à compter. Enfin, diverses machines sans aucune valeur, sauf pour leur inventeur. Il resta silencieux un instant comme pour mieux se rappeler une blague. Je me souviens de lui avoir demandé s'il entrevoyait le jour où les mourants confieraient leur survie à des machines chirurgicales.

— Et il a dit oui ?

L'étranger prit soudain l'air contrarié.

— Je ne me souviens pas de sa réponse.

— Quelqu'un a bien inventé la machine à coudre, insista Miles. Qu'est-ce qui pourrait bien empêcher quelqu'un d'autre d'inventer la machine à voler ?

— Rien que la certitude absolue qu'elle ne volera jamais.

— Tobias Smith a volé. Cinq mille personnes l'ont vu.

— Pas moi, rétorqua l'étranger. Je n'y étais pas.

— Regardez, dit Miles en fouillant dans sa poche. On lui a même offert une montre. Ça dit : « de la part des habitants de Sydney ».

L'inconnu tendit la main et fit mine de l'inspecter dans ses moindres détails.

La diligence descendait bruyamment la côte qui mène à Broadway. L'homme rattacha son col et enroula le cache-nez autour de son cou. Le cocher s'arrêta juste avant la route de Newton. Il ouvrit la porte et annonça :

— Votre arrêt, m'sieur Windsor.

Windsor resta sur le bas-côté tandis que la diligence repartait sur Broadway, vers la ville. Ce n'est que bien plus tard que Miles s'aperçut qu'il était reparti avec la montre de Tobias Smith.

Titus Windsor ne vivait plus à Sydney depuis de nombreuses années, ce qui ne l'avait pas empêché d'y séjourner fréquemment. Un incident délicat l'avait forcé à abandonner l'école primaire pour trouver du travail comme professeur de théologie à l'école paroissiale de Katoomba. Le poste était bien au-dessous de ses talents, mais il offrait un isolement qui lui permettait de ne pas se soucier de ce qui se passait dans le monde extérieur.

Lors de ses derniers séjours à Sydney, Windsor avait envisagé de rendre visite à la famille de la cousine du mari de sa sœur. Il avait même rédigé plusieurs brouillons de lettres sollicitant leur hospitalité, mais n'en avait posté aucune. À Noël, sa sœur lui avait rappelé leur existence au hasard d'une remarque. Il avait posté une lettre, reçu une réponse peu enthousiaste, et se demandait maintenant s'il allait parcourir à pied les trois milles qui le séparaient de Stanmore ou s'offrir le luxe d'un fiacre.

Il avait emporté peu de bagages. Son sac de cuir noir contenait le minimum vital de vêtements, un rasoir et quelques livres. Le chemin était assez plat ; pas d'averse en vue. Il opta pour la marche.

Vers sept heures moins le quart du soir, il parvint de fort bonne humeur devant la porte d'un manoir de briques rouges qui dominait la voie du chemin de fer.

— Bonsoir, lança-t-il en laissant tomber son fourre-tout à ses pieds pour tendre une main pâle à la séduisante dame d'un certain âge qui lui ouvrit la porte.

Ce n'était pas dans les habitudes de madame Dowling de serrer la main d'un inconnu. Le prenant pour un démarcheur, elle battit en retraite, entraînant Windsor de l'autre côté du seuil dans son mouvement de repli.

— Vous ne me reconnaissez pas, devina-t-il.

— Non, répondit Louisa.

— Titus, révéla Windsor.

Le nom ne lui disait rien.

— Je vous ai écrit, lui rappela-t-il.

— Oui, bien sûr... madame Redmyre.

— Ma sœur.

Louisa esquissa un sourire incertain.

— Eh bien... vous feriez mieux d'entrer.

Windsor resta planté là où il était, comme s'il attendait que quelqu'un vienne s'occuper de son bagage.

— On dirait que j'arrive à temps pour le dîner, remarqua-t-il. Mais bien sûr, puisque vous m'attendiez.

— Demain, corrigea Louisa, mais tant pis. Elle entendit des pas dans l'escalier, se retourna et aperçut Isabel, qui décida soudain qu'elle avait oublié quelque chose et remonta sans dire un mot.

— Ma fille Isabel, soupira madame Dowling.

— En effet, répondit Windsor, que son odorat attira jusqu'à la salle à manger où une bonne aux genoux cagneux

avait déjà commencé à empiler avec humeur les premiers plats de service sur le réchaud.

— Mathilda, annonça madame Dowling, nous aurons un convive de plus à dîner.

La servante lança à Windsor un regard de reproche et s'en alla chercher une autre assiette.

Windsor évalua la robustesse de chacune des six chaises alignées le long de la table d'acajou pour jeter son dévolu sur celle qui appartenait clairement à Ernest Dowling, ne serait-ce qu'en raison de la présence du coupe-cigare en argent placé à sa gauche. Pour sa part, Windsor ne fumait pas, n'avait jamais fumé et ne fumerait sans doute jamais. N'ayant aucun besoin d'un coupe-cigare, il le fit passer à son propriétaire légitime qui, médusé, l'accepta en silence.

En sa qualité de ce qui se rapprochait le plus d'un membre de sa famille, madame Dowling se résignait d'avance à subir la conversation de leur hôte. Mais le professeur, persuadé que des liens profonds l'unissaient à la jeunesse, lança aux deux filles qui vivaient toujours sous le toit de leurs parents une série de sourires suspects.

— Titus Windsor, mes chéries. Je suis professeur de théologie. Vous pouvez m'appeler oncle Titus.

Il était particulièrement fasciné par Isabel, qui, en plus d'être la plus jolie, était assise près de lui. Elle portait une robe jaune vif dont l'ourlet effrangé ne descendait pas beaucoup plus bas que ses genoux. En guise de souliers, elle avait enfilé une paire de pantoufles chinoises écarlates. La façon dont ses cheveux blonds se répandaient sur ses épaules suggérait qu'elle avait d'autres chats à fouetter que de passer son temps à les brosser.

Windsor avait l'habitude de dominer la conversation, de l'alimenter tout seul au besoin, ou du moins de décider de son sujet, d'en contrôler les contributions et d'interrompre ses interlocuteurs à sa guise.

— Vous savez, ma chère Isabel, annonça-t-il en pelletant des pommes de terre dans son assiette, j'ai fait le voyage en diligence avec trois jeunes personnes d'un âge semblable au vôtre. J'étais totalement dans mon élément.

Le bout de sa langue fit une sortie entre ses dents, appâtée par le rôti de gigot d'agneau que monsieur Dowling était en train de découper.

— Vraiment ? répondit Isabel sans le moindre enthousiasme.

— J'avais l'intention d'improviser pour leur bénéfice une brève dissertation sur le thème de la météorologie.

— J'espère au moins qu'ils se sont montrés reconnaissants.

— Ils l'auraient été, sans aucun doute. Mon expérience des jeunes gens m'a appris que la majorité d'entre eux sont instinctivement disposés à apprendre de ceux qui possèdent une connaissance du monde supérieure à la leur.

Il aurait bien aimé recevoir une confirmation de sa découverte, mais non.

— Avez-vous changé d'avis ? s'enquit poliment Louisa.

— Certainement pas, madame Dowling. Une fois que j'ai pris une décision, je ne change jamais d'avis. Cela donnerait le mauvais exemple. Dans ma profession, on doit toujours rester conscient de l'exemple que l'on présente.

Cette affirmation sembla pleine de sens à monsieur Dowling, qui émit un grognement approbateur.

— Non, poursuivit Windsor, j'avais pleinement l'intention de suivre mon premier propos, ce que j'aurais fait si un sujet plus pressant ne s'était pas présenté entre eux et moi.

— Plus pressant, insinua Isabel, que le temps qu'il fait ?

— Ce n'est pas un sujet frivole, intervint sa mère.

— En effet, madame Dowling, dit Windsor. L'intérêt dont fait preuve Isabel suffit à le démontrer, il me semble. Il se servit cinq belles tranches d'agneau, se purlécha et en reprit une sixième.

— Le sujet, et je suis sûr que vous serez surprise de l'entendre, était le vol en montgolfière.

Mais Isabel ne sembla pas aussi surprise qu'il l'aurait espéré. Même, elle avait l'air de s'ennuyer alors qu'en vérité, elle était aussi impatiente d'en entendre parler que déterminée à ne pas montrer qu'elle l'était.

Madame Dowling fit signe à Mathilda de débarrasser le gigot, ce qui sembla juguler un instant le flot de ses remarques.

— Le jeune homme (je ne lui ai pas demandé son nom) était d'avis que l'aéronautique constitue une ambition respectable pour l'homme du commun.

Alors qu'il pouvait tenir tête à n'importe qui dans son domaine, monsieur Dowling se risquait rarement à intervenir dans la conversation courante. Les échanges de banalités le mettaient au supplice et il détestait faire part de ses opinions à des inconnus. Il n'était pas rare qu'il passe

une heure ou plus à table sans ouvrir la bouche autrement que pour manger. S'il s'aventurait à émettre un commentaire, c'était en général sur les instances de sa femme. Il la regarda et lut sur son visage qu'il était de son devoir de les sauver tous du monologue en formation sur les lèvres de Windsor. Louisa pensait par exemple à une question concrète et d'un ressort bien masculin (Katoomba possède-t-elle un poste télégraphique ?) qui décontenancerait suffisamment leur invité pour qu'il les laisse savourer en paix leur gigot d'agneau.

Dowling se rendait bien compte qu'il allait devoir dire quelque chose, mais il ne voyait absolument pas quoi. Pour finir, il se rallia au thème introduit par Windsor et lança :

— Isabel a déjà volé en ballon, vous savez.

Miles avait d'abord eu l'intention d'aller tout droit à l'Orient Hotel. Comme il avait toujours été en bons termes avec John Fogerty, il savait qu'il y serait bien accueilli. Mais son arrivée ne manquerait pas de soulever une vague de questions au sujet de sa mère et de Wolunsky, questions auxquelles Miles n'avait aucune envie de répondre. C'est ainsi qu'il descendit de la diligence à la hauteur de Hyde Park. Les deux sœurs lui firent des adieux de la main. Elles espéraient le revoir, lui dirent-elles. Mais elles ne précisèrent pas quand.

Il prit une chambre dans une pension du quartier flanquée d'une boucherie et d'un magasin de parapluies. Sydney avait changé, mais pas trop. Les tramways à chevaux qui ébranlaient toute la rue sur leur passage avaient disparu. On parlait de la venue prochaine de tramways à vapeur et à deux étages. Pour le moment, les rues étaient encore encombrées de fiacres et d'omnibus tirés par des chevaux. De vieilles maisons s'étaient effondrées, quand on ne les avait pas fait abattre, et d'autres étaient en construction. Dès midi, l'atmosphère puait la bière, la fumée et l'odeur des tanneries.

La ville pullulait de visages familiers : commerçants, marchands des quatre saisons, portiers en livrée rutilante qui sautillaient comme des pinsons devant la porte des hôtels chic de George Street. À l'affiche des théâtres, Miles retrouvait les noms des mêmes vieux acteurs qui avaient joué avec sa mère. Monsieur Delillo, réincarné en grand tragédien, jouait au Prince of Wales. Wentworth, l'imprésario, préparait une tournée à Newcastle avec ses *Contes de ma Mère l'Oye*. Miles se retrouva un beau matin planté

devant le Prince of Wales, s'imaginant qu'il parvenait à entendre le sifflement des becs de gaz à l'intérieur du théâtre.

— C'est plus comme dans le temps, Miles, fit une voix derrière lui. C'est bien toi, Miles ? Il se trouva nez à nez avec une vieille dame. Tu ne m'as pas oubliée, toujours ?

C'était madame Gwilym, celle-là même qui, dans la peau d'Ophélie, avait donné la réplique au Hamlet incarné par Eliza. Elle était pratiquement pliée en deux, mais marchait sans l'aide d'une canne et portait un filet contenant une miche de pain et quelques oignons.

— Bien sûr que non, répliqua Miles. Il envisagea de lui serrer la main, se ravisa et se pencha pour l'embrasser sur la joue, mais l'atteignit sur la bouche, comme elle en avait l'intention.

— T'as toujours été brillant, Miles. Qu'est-ce que tu fais ici ? Elle était toujours aussi brusque. Ton monsieur Balthazar, il fait toujours de la scène, dis ?

— Il s'appelle Wolunsky.

Madame Gwilym sembla vexée de ne pas l'avoir su.

— Drôle d'énergumène, à ce que j'ai entendu dire.

Miles resta muet. Peine perdue : elle avait déjà deviné ce qui s'était passé.

— Tu t'es fait la belle, hein ? Moi, mes petits, ils sont tous partis avant d'avoir quinze ans. Ils viennent quand même me voir, des fois...

Elle s'arrêta pour gratter quelque chose sur la semelle de sa chaussure.

— Alors, tu fais quoi en ce moment ?

Miles haussa les épaules.

— Toutes sortes de choses.

— T'habites où ?

Elle n'attendit pas sa réponse.

— Tu veux bien me porter ça ? On se les fera pour souper.

Et c'est ainsi que Miles en vint à dormir au grenier d'une minuscule maison avec terrasse dans l'Est de Sydney. La porte d'entrée s'ouvrait sur le trottoir, mais à l'étage, il y avait une fenêtre avec vue sur les cimes des figuiers de Hyde Park. Il partageait sa chambre avec des douzaines de costumes suspendus aux poutres comme autant de harengs dans un fumoir. Les actrices à la retraite ne recevaient pas de pension, mais madame Gwilym s'en sortait très bien en faisant ce qu'elle appelait des « commandes spéciales » dans les cafés et les salons de thé du centre-ville.

Elle parvint à lui tirer les vers du nez au sujet de la façon dont il avait quitté Wolunsky et sa mère. Elle écouta Miles sans faire de commentaire. Quand il eut terminé, elle murmura :

— Tu devrais leur écrire.

Miles fronça les sourcils.

— Elle a besoin de savoir que tu n'es pas mort quelque part dans un fossé, insista madame Gwilym.

Au bout d'un jour ou deux, il devint évident que Miles ne savait que faire de sa peau. La vieille dame fit acte d'autorité :

— Ils cherchent un cintrier au Vic, déclara-t-elle, plantée au milieu du grenier en chemise de nuit à six heures et quelques minutes du matin.

Elle tenait à la main une barre de savon et une serviette usée jusqu'à la corde.

— Vic qui ? grogna Miles encore à moitié endormi.

Il avait rêvé aux deux sœurs de Mudgee.

— Le Royal Victoria. Tu l'as pas oublié, j'espère. Leur cintrier s'est fait la malle la semaine dernière et personne ne l'a revu depuis. Tu connais le métier. Empêcher le ciel de leur tomber sur la tête. Un peu de peinture et de construction de décors au besoin. Tu pourrais faire ça les yeux fermés.

D'autant plus qu'il les avait à peine ouverts.

— Le directeur, c'est Briggs, dit-elle en lui tendant le savon et la serviette.

— Briggs, répéta Miles.

— Sa femme est morte l'an dernier. Neuf enfants. Il boit.

Miles fut sur place trois heures plus tard. On l'engagea immédiatement. Les cintriers d'expérience ne sont pas faciles à trouver, et Miles grimpait là-haut depuis l'âge de quatre ans. Il savait aussi se débrouiller avec une scie ou un pinceau. Briggs, un homme affable et empestant la bière, augmenta d'une demi-couronne le salaire hebdoma-

daire de Miles en l'honneur d'Eliza, dont il avait été un fervent admirateur.

Les yeux levés vers la haute voûte du plafond, avec sa lune et ses étoiles peintes, Miles se souvint de la nuit où Wolunsky l'avait fait léviter pour la première fois. Il revit Eliza vociférer et verser des larmes à l'intention des loges. Une partie de tout ça était restée ici.

Il s'assit un soir dans l'intention d'écrire à sa mère et à Wolunsky. Il ignorait où elle se trouvait, mais il savait qu'elle ne passait jamais par Blackheath sans s'arrêter au salon de thé de Mrs. Sullivan. En envoyant une carte postale à cette adresse, il était sûr qu'elle lui parviendrait un jour ou l'autre. Mais que dire ? Comment leur expliquer ce qu'il ne parvenait pas à s'expliquer lui-même : qu'il avait toujours rêvé de voler et que les visions éthyliques de Smith allaient lui indiquer la façon d'y parvenir ? « Bien arrivé, finit-il par gribouiller. Visages connus partout. Ne vous inquiétez pas. »

Windsor paraissait bien décidé à passer l'hiver à Stanmore, dans la maison des Dowling. Il s'enferma trois dimanches de suite dans la salle de billard afin de rédiger à l'intention de ses employeurs une longue lettre expliquant qu'il était « indisposé, mais en voie de guérison » ou plutôt « affaibli, mais convalescent » et qu'il espérait repartir « plaise à Dieu, dans les plus brefs délais ».

Il ne reçut aucune réponse, pas un mot d'inquiétude ou d'anxiété, ce qui ne sembla pas le contrarier le moins du monde. Au contraire, cela confirmait le caractère problématique de sa correspondance. Le trimestre était presque terminé à Katoomba et Windsor avait fait dire à sa femme de ménage de « lui dépêcher quelques chemises et pantalons supplémentaires » afin d'épargner à ses hôtes l'obligation quotidienne de laver ceux qu'il portait.

Il était vite devenu évident pour madame Dowling que le frère de l'épouse de son cousin était, comme elle disait, « peu soigneux de ses biens ». Tous les après-midi, sur le coup de trois heures, il sortait faire sa petite promenade en compagnie de l'un ou l'autre des épagneuls de la maison (Louisa s'était dégoûtée des terriers), qui passaient la matinée à dormir sur le divan. Dès qu'elle entendait grincer le portail, elle se précipitait dans sa chambre afin de récupérer les divers articles – cuillers à thé, livres de la bibliothèque, la clé en cuivre servant à remonter l'horloge ancienne de l'entrée – qui avaient trouvé le moyen d'aboutir dans le fourre-tout noir de Windsor depuis la veille.

Elle en retira un jour une paire de gants en chevreau hors de prix (il lui semblait inconcevable qu'ils

appartiennent à Windsor) en présumant que son mari les avait achetés sans la prévenir. Lorsqu'elle s'aperçut de son erreur, elle se hâta de les remettre à leur place. Mais Windsor rentra de bonne heure et la surprit dans l'escalier.

Il remarqua les gants qu'elle tenait à la main.

— C'est une bien belle paire de gants que vous avez là, madame Dowling, s'exclama-t-il. Je vais demander à votre mari où il les a achetés.

C'est alors qu'elle comprit ce que son habitude pouvait avoir d'involontaire. Il volait sans se souvenir de ce qu'il avait pris. Si on lui avait fait voir la preuve de son larcin, il aurait tout nié sans qu'on puisse le blâmer vraiment. Cette prise de conscience dissuada Louisa de le forcer à admettre sa kleptomanie. Elle se contenta désormais de remettre à leur place les objets disparus.

Windsor continua donc à glisser dans sa poche tout ce qui brillait, Louisa à se le réapproprier et Isabel à éviter de son mieux ses prêches quotidiens au sujet des transports en commun ou du temps qu'il faisait. Il citait tant et si bien l'Évangile que ni madame Dowling ni son mari n'avaient le cœur de le jeter dehors. (Mathilda, par contre, l'aurait fait avec plaisir si seulement on le lui avait demandé.) Ils s'habituaient à sa présence et cessèrent même de s'en apercevoir pendant quelque temps.

La routine quotidienne de Windsor était strictement invariable. À neuf heures et demie, il tirait ses rideaux et estimait le déroulement probable des événements météorologiques de la journée. Puis il émergeait de sa chambre, regardait à gauche et à droite sur le palier et filait s'enfermer dans la salle de bains. La baignoire n'étant pas très grande, Windsor était fort contrarié de ne pas pouvoir s'y allonger de tout son long. Il y passait néanmoins exacte-

ment une heure et quart, produisant quelques éclaboussures à l'occasion, mais absorbé la majeure partie du temps par la contemplation de ses rotules. Comme il oubliait souvent de verrouiller la porte, le bruit de l'eau servait au moins à annoncer sa présence.

Il prenait seul son petit déjeuner, après quoi il se retirait une heure ou deux dans la bibliothèque. Puis il intimidait Mathilda pour qu'elle lui prépare un sandwich. Il passait le plus clair de l'après-midi claquemuré dans la salle de billard. Il s'offrait ensuite une petite promenade, puis venait le moment de la journée où il parcourait la maison en quête de quelqu'un à qui faire un discours. Si on envoyait les souliers de monsieur Dowling chez le cordonnier de King Street, il s'arrangeait pour que les siens soient du voyage. Si c'était les chemises de son hôte que l'on empilait pour les laver, les siennes venaient s'ajouter à la pile. Tout de même, il veillait religieusement sur ses sous-vêtements, qu'il faisait tremper dans la baignoire et étendait sur le rebord de sa fenêtre, de sorte qu'Isabel et ses sœurs avaient tout le loisir de les admirer lorsqu'elles disputaient une partie de criquet dans le jardin.

Un mois s'était écoulé depuis son arrivée quand Isabel fit accidentellement irruption dans la salle de bains alors qu'il se prélassait dans la baignoire. Elle en resta clouée sur place un long moment. Son corps glabre et chétif, de la même couleur qu'un raton nouveau-né, était parcouru de replis de peau qui ne semblaient pas contenir de chair du tout. À l'évidence aussi surpris qu'elle, il se mit debout, ce qui eut pour effet d'exposer à sa vue la totalité de sa pâleur malingre. Avec la fenêtre dans son dos, elle voyait presque à travers, comme une sorte de larve dont elle aurait vu palpiter les organes internes.

Isabel pensa à hurler, mais ne le fit pas. Elle recula et claqua la porte. Après un moment de silence, Windsor demanda d'une voix étrange :

— Isabel, ma chérie...

Isabel était trop abasourdie pour répondre quoi que ce soit.

— Sommes-nous seuls ? s'enquit Windsor.

L'idée de se retrouver « seule » avec lui de la façon à laquelle il semblait faire allusion lui parut si absurde qu'elle rit tout haut. Elle aurait aussi bien pu s'imaginer dans les bras de monsieur Cyrus, le jardinier, qui comptait soixante-douze printemps.

— Je crois me souvenir, chérie, que c'est le jour où votre mère va se faire coiffer ?

Isabel retint son souffle. Sa mère s'absentait pendant trois heures tous les mercredis matin pour se rendre dans un salon de coiffure de Salisbury Road où l'on sculptait sa chevelure en forme de meringue.

Il y avait dans sa voix elle ne savait quoi de menaçant. Ses petits pieds de fille adhéraient avec un bruit de suction sur la mosaïque du sol.

— Tu es très jolie, Isabel, tu sais, susurra-t-il. J'aime beaucoup les jolies filles.

Elle se retourna et se dirigea vers l'escalier. La porte de la salle de bains s'entrouvrit. Elle l'entendait haleter. Elle descendit d'un coup la moitié des marches, se retourna et l'aperçut sur le palier, enveloppé dans une robe de chambre.

— Dieu du ciel, mon enfant, s'écria Mathilda qui était en train de balayer un tas de poussière sous le tapis persan de l'entrée. Pourquoi tu cours comme ça ?

Windsor les transperça toutes les deux du regard.

— Est-ce que c'est vraiment trop demander, dit-il en s'agrippant à la rampe, d'espérer trouver un morceau de savon dans la salle de bains ?

Le temps que madame Dowling rentre à la maison, Windsor avait bouclé ses bagages et déguerpi, laissant sur le manteau de la cheminée un mot bref expliquant son brusque départ. « Mes élèves, y lisait-on, ne peuvent m'attendre plus longtemps. »

— Il est parti bien vite, dit madame Dowling. J'espère que tu n'as rien fait qui ait pu l'offenser.

Isabel leva le nez de sa valise.

— Je croyais pourtant que rien ne pouvait l'offenser.

Elle était en colère contre Windsor de lui avoir fait cette dégoûtante proposition, et encore plus contre elle-même de ne pas lui avoir flanqué une bonne gifle. En apercevant l'étroit rectangle de son manteau de laine descendre précipitamment l'allée de gravier, elle avait soudain pris conscience de la veulerie du personnage. C'était Mathilda, sans avoir la moindre idée de la cause de tout cet émoi, qui l'avait empêchée de lui courir après.

— Vraiment, ma chérie ? Il m'a semblé plutôt fragile.

Elle s'assit sur le bord du lit. La moitié des vêtements qu'Isabel sortait de sa penderie lui étaient complètement inconnus. Elle ne les trouva pas tous convenables. Il y en avait d'assez ordinaires, à l'allure pratique.

— C'est un être ignoble, cracha Isabel. J'espère bien ne jamais le revoir.

Louisa ne souffla mot, mais elle était bien contente d'en être débarrassée elle aussi. Son principal souci, comme

toujours, demeurait le manque d'empressement d'Isabel à se trouver un mari. Elle avait maintenant dix-huit ans, âge où toutes ses sœurs avaient déjà fait leur choix, ou du moins approuvé celui de leur mère. Du point de vue de madame Dowling, pas un de ces mariages ne battait de l'aile. De nombreux enfants en étaient issus et d'autres étaient en route. Seule Isabel résistait à tous ses efforts pour repérer un mâle acceptable. Et voilà qu'elle les abandonnait de nouveau pour rendre visite à son oncle d'Emu Plains, sans Mathilda cette fois.

— Tu sais, Isabel, dit-elle, il me semble vraiment que tu devrais écrire pour t'annoncer. Si tu trouvais la maison vide ?

— Oncle John est toujours à la maison. Même s'il n'y était pas, il ne verrouille jamais la porte d'entrée.

Sa mère porta la main à sa bouche.

— Isabel ! Tu ne t'introduirais tout de même pas dans une maison vide !

— Mais il n'y aurait pas d'effraction. Et je suis sûre que ça ne l'ennuierait pas.

— Alors tu connais mieux mon frère que moi.

— Ce ne serait pas surprenant, Maman. Tu ne vas jamais chez lui.

Il sembla soudain à Louisa que sa fille emportait beaucoup de vêtements pour un bref séjour.

— Mais il vient nous voir, lui, ma chérie. Pourquoi irions-nous abuser de son hospitalité ? Et puis, tu sais très bien que ton père a le mal des voyages.

Oui, Isabel savait. Elle savait aussi que les malaises de son père étaient d'un ordre bien plus psychologique que physiologique. Il donnait des signes d'anxiété dès qu'il s'agissait de s'éloigner de plus de dix milles dans n'importe quelle direction, ce qui le réduisait à un périmètre allant de Coogee Beach aux faubourgs de Parramatta.

— J'ai bien l'impression que si ton père était au courant, il n'approuverait pas...

— Alors tu n'as qu'à ne rien lui dire. S'il te plaît.

Isabel se pencha pour serrer sa mère dans ses bras.

— Crois-moi, Maman, oncle John adore les surprises. Il se vexerait si je me sentais obligée de lui écrire avant d'aller le voir.

— Si tu en es sûre, Isabel. Seulement...

— Bien sûr ; j'en suis certaine.

Madame Dowling aimait beaucoup sa benjamine, mais elle avait renoncé à faire semblant de la comprendre. Elle ignorait la raison pour laquelle, parmi un assortiment de jeunes gens parfaitement présentables et dont, à son avis, n'importe lequel aurait fait un gendre tout à fait satisfaisant, aucun n'avait fait l'affaire. Elle avait vu des douzaines de prétendants arriver pleins d'espoir, offrir leurs fleurs, boire leur tasse de thé et repartir pour ne plus jamais revenir. Son principal souci était qu'Isabel visait peut-être trop haut.

— J'avais pensé, fit-elle d'un air mélancolique, donner une petite fête.

Isabel fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Je peux prendre quelques roses ? demanda-t-elle.

— Tu crois qu'elles survivront au voyage ?

— C'est déjà arrivé.

— Dans ce cas, prends-en tant que tu voudras. John a toujours aimé les roses. Elle sourit. Tu as raison, chérie. Je devrais bien aller le voir un de ces jours... si seulement j'arrivais à persuader ton père de m'accompagner.

— Mais non, Maman. Tu n'as qu'à y aller seule. Mathilda veillera à ce que papa ne meure pas de faim.

Louisa Dowling éclata de rire. Isabel était pour elle un vivant mystère, mais parfois, elle l'admirait presque.

— Désolée de manquer la fête, s'excusa Isabel.

Rien n'aurait pu être plus faux. Elle porta sa valise vers la porte. Elle avait des préparatifs à faire, des chaussures à trouver, une diligence à réserver.

— Je dirai à oncle John que tu l'embrasses.

Miles était aussi agile et téméraire qu'à l'âge de sept ans. Il s'accrochait la tête en bas pour ajuster les projecteurs et secouer les faux plis des toiles de fond, grimpait aux câbles en se tenant d'une seule main, ne portait jamais de sangle de sécurité et peignait des ciels si réalistes qu'on aurait juré y voir passer des nuages.

Le carnet de Tobias Smith le rendait fou. Il comprenait les mots, mais pas la pensée sous-jacente. Chaque phrase semblait avoir un sens caché. Miles fouillait les étagères de la bibliothèque publique et dévorait tout ce qui, de près ou de loin, traitait du vol. Il écumait les bouquineries et les marchés aux puces et étudiait longuement chaque catalogue de succession. On le vit copier des dessins dans la salle de lecture de l'Institut de mécanique : ceux du planeur monoplan de George Barclay qui, en 1849, suspendit sous une énorme aile de chauve-souris une voiture aérienne ressemblant à un melon. L'avion-oiseau fabriqué par Henri Canteloupe en 1853 : un fuselage rigide pris en sandwich entre deux ailes de faucon rejetées vers l'arrière. Et tous les soirs, il replongeait dans le carnet de Smith.

Par une journée pluvieuse du mois de juillet, il tomba sur une gravure du *planophore* d'Alphonse Pénaud, qui parcourut le 18 août 1871 une distance de quarante mètres aux Tuileries, devant les membres de la Société de navigation aérienne de Paris. Le modèle créé par Pénaud mesurait une trentaine de centimètres et possédait un fuselage rigide, des ailes en losange et un stabilisateur arrière. Il était propulsé par une hélice à élastique de vingt centimètres de diamètre et ressemblait de façon frappante à l'un des croquis de Tobias Smith.

Miles avait peine à croire qu'un événement d'une telle importance ait eu lieu seulement trois ans auparavant. Ce fut l'étincelle qui raviva son enthousiasme. Il décida d'en fabriquer un.

L'atelier du théâtre allait lui fournir tous les outils, le bois et le tissu dont il aurait besoin. Il lui fallut deux mois. Le savoir-faire approximatif qui lui suffisait largement pour bricoler une table ou une rangée de créneaux ne lui permettait pas de construire une machine volante. Malgré cela, l'avion prenait lentement forme. Le *planophore* de Miles, fait de soie brute étirée sur une armature de tiges de bois, mesurait vingt-trois centimètres de la tête à la queue. Le 3 septembre 1874, il survola une pelouse de Dulwich Hill sur une distance de huit mètres cinquante avec un léger vent arrière. Miles était aux anges. Il rentra chez lui en sautillant dans la poussière de Canterbury Road.

La machine suivante, fabriquée dans les mêmes matériaux, mesurait une fois et demie la longueur de la précédente. Mais en allongeant le fuselage, Miles avait déplacé son centre de gravité. Le 23 novembre, l'avion ne franchit que quatre mètres avant de s'écraser au sol. Difficile d'appeler cela un vol. Miles le piétina de rage.

L'établi disparaissait sous les diagrammes qu'il avait copiés dans la salle de lecture de l'Institut de mécanique : coupes transversales d'ailes, plans et élévations de fuselages, détails de mécanismes de propulsion complexes. Ils lui parurent tout à coup étrangers, stériles, comme des pères d'acteurs sur une scène déserte.

Il entreprit la construction d'un troisième planophore en y incorporant cette fois quelques idées glanées dans le carnet de Tobias Smith. C'était un projet plus ambitieux

que le modèle original. Celui-ci allait mesurer près d'un mètre et ses ailes seraient de lin et non de soie. Miles remplaça également les élastiques de caoutchouc par des ligatures faites de tendons de kangourous. Il lui donna des ailes rectangulaires plutôt qu'en losange et ajouta au stabilisateur arrière un aileron de requin. Il arrivait chaque matin au théâtre à sept heures ou sept heures et demie, allumait la vieille chaudière de fonte et aiguisait ses outils avant de commencer à travailler sur sa machine. Il restait souvent jusqu'à minuit, lorsqu'il n'y passait pas la nuit pour s'éveiller à l'aube, nez à nez avec les lunettes cerclées de métal du concierge. Il travaillait comme un forcené, fourrageant dans ses tas de bois pour y trouver le morceau qui conviendrait à son dessein. Madame Gwilym ne le voyait pratiquement pas pendant des jours. Ils ne mangeaient ensemble que le week-end. Le reste de la semaine, quand il rentrait à la maison, il trouvait sur la table une assiette de viande froide laissée à son intention, une jatte retournée en guise de couvercle.

Les premiers temps, madame Gwilym s'était montrée intéressée : elle posait des questions, faisait des remarques encourageantes, racontait des anecdotes concernant des hommes qu'elle avait connus et qui brûlaient d'une passion pour les coquillages ou les vieilles terres cuites. Mais la passion de Miles était dévorante entre toutes. Son intensité avait sur elle un effet perturbateur. Il croyait dur comme fer que son *planophore australien* était la machine à laquelle avait rêvé Tobias Smith, et qu'il était destiné à la réaliser.

L'automne arriva. L'avion n'était pas terminé. Miles parcourut toute la ville pour repérer l'emplacement idéal pour le décollage et finit par se décider pour une petite colline près de la plage de Maroubra. Le vent était beaucoup plus fort qu'il ne se l'était figuré. Une averse

soudaine trempa le lin, qui rétrécit en séchant. Mais Miles n'avait pas la patience d'attendre. La machine quitta sa main, vira sur l'aile, tomba comme une pierre et se désagrégea en touchant le sol.

Il ne sut jamais comment il était rentré à la maison. Si madame Gwilym ne le lui avait pas arraché des mains à la dernière minute, il aurait brûlé le carnet de Smith. Quand Briggs suggéra qu'il avait peint un nuage un peu trop sombre, Miles jeta son pinceau par terre, arracha son tablier et lui donna sa démission.

Quelques jours après le départ d'Isabel pour la maison de son oncle à Emu Plains, madame Dowling découvre une lettre que celle-ci avait laissée à son intention, appuyée contre la statuette de l'aéronaute et de son chien, mais que le vent avait fait tomber. « Chère petite Maman », commençait-elle :

Je t'ai dit que j'allais rendre visite à oncle John. Ce que j'ai oublié de te dire, c'est que je ne prévois pas m'y rendre directement. J'ai décidé de voir du pays. Je ne parle pas de la rivière Parramatta, mais de ce qu'il y a plus loin. Je pensais me rendre à Melbourne, mais je n'en suis plus si sûre. J'aimerais bien voir Adélaïde aussi, et la rivière Murray.

Je m'attends à ce que tu sois horrifiée, c'est sûr, et à ce que papa mette sur pied une expédition pour partir à ma recherche. Mais je ne souhaite pas qu'on me recherche et surtout pas qu'on me retrouve. Je ne vous dirai donc pas où je vais, mais soyez assurés que je vous écrirai chaque fois que j'en aurai l'occasion. Ne vous faites pas de souci, car j'ai plein d'argent et aussi un atlas, il n'y a donc aucun danger que je m'égare. Vous ne devez pas non plus me croire folle, ni que je me suis sauvée avec le garçon d'écurie, ni que j'ai été attirée par autre chose que la curiosité et le besoin de bouger, qui sont très acceptables chez un garçon, que rien n'empêche d'acheter un cheval et de partir en exploration, mais très frustrantes chez une fille, dont on s'attend à ce qu'elle s'étende sur la causeuse jusqu'à ce que ça lui passe.

Maman, tu vas peut-être soupçonner un complot et rejeter la faute sur oncle John, mais il n'a rien fait d'autre que de me prêter vingt livres quand je les lui ai demandées (je ne lui ai pas dit pour quoi faire) et il va être aussi surpris que toi quand il apprendra la nouvelle. Je pourrais écrire encore une page et y dire des méchancetés au sujet de Windsor, mais comme je me doute bien que tu n'en croirais pas un mot, je vais m'arrêter ici et te dire que je t'aime et que je vais revenir à la maison quand je m'y sentirai prête et je te promets de ne pas me marier sans te le dire.

Isabel xx

— C'est la faute de mon frère, s'écria Louisa.

— Ne t'en fais pas, répondit son mari d'un ton rassurant. Je vais organiser une expédition. Elle ne peut pas être bien loin. Nous l'aurons retrouvée d'ici un jour ou deux.

Les sœurs d'Isabel, indignées comme il se devait, appuyaient l'idée d'envoyer des traqueurs sur sa piste. Mais leurs parents, passé le premier jour de rage, prirent la nouvelle avec un calme étonnant. Ils admirèrent leur impuissance. De toutes leurs filles – en fait, de toutes les personnes de moins de trente ans qu'ils aient jamais connues – ils savaient qu'Isabel offrait l'espoir le plus réduit qu'elle ne ferait pas exactement ce qu'elle avait en tête. Ils fermèrent la porte de sa chambre et attendirent donc son retour.

Le voyage d'Isabel lui fit parcourir dans le sens des aiguilles d'une montre un vaste arc de cercle allant des Snowy Mountains aux monts Warrumbungle. Cela faisait à peine une semaine qu'elle était partie lorsqu'un enfant lui déroba sa brosse et son miroir. Quand elle apercevait son reflet dans une salle de bains ou dans la vitrine d'une boutique, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer à quel point elle était en train de changer. Ses bras brunis par le soleil avaient la couleur des arbres écorchés qui veillaient sur la plaine du Murrumbidgee et son visage était couvert de taches de rousseur. C'était à se demander si ses parents la reconnaîtraient.

Le sol devenait toujours plus rouge, le vent plus sec, les villages plus délabrés. L'horizon se cambrait devant elle, imitant la courbe de l'océan. Il lui arrivait souvent de scruter le ciel en se remémorant les monologues de Windsor au sujet des machines volantes. Elle se mettait toujours en colère dès qu'elle pensait à lui ; la prétention avec laquelle il avançait la moindre opinion suffisait à lui faire adopter avec ferveur le point de vue opposé. Voler, cela semblait si incongru dans ce pays de poussière et de moutons. Et pourtant, se disait-elle, où trouverait-on sur la Terre un coin possédant tant de ciel sans rien obtenir en retour ? N'était-ce pas l'endroit idéal pour ce genre d'entreprise ?

Il y eut des accidents, des mésaventures, une morsure de serpent à Grenfell, un nuage de taons à Yass, des fièvres, des empoisonnements alimentaires, des tempêtes de sable, des ponts emportés ; des indigènes réduits à la mendicité dans des bidonvilles ; plus qu'Isabel avait jamais imaginé voir, le jour où elle avait quitté le manoir

de brique rouge familial et sa vue sur la voie du chemin de fer.

Tout le monde partait du principe qu'une jeune fille qui voyage seule a grand besoin de compagnie. Elle passait donc son temps à répondre à des questions et à s'inventer des alibis. Les interrogatoires devenaient de jour en jour plus fastidieux. Elle allait rendre visite à son oncle, expliquait-elle, puis à son fiancé, puis à son mari. À Young, un prospecteur qui se vantait de ce que les coutures de ses souliers étaient incrustées de poussière d'or la suivit jusqu'à son hôtel et prit la chambre voisine de la sienne. Elle ne dormit pas de la nuit et fila à l'anglaise par l'escalier de service avant le point du jour.

Elle ne gardait sur elle que les souvenirs les plus discrets : fragments de roches colorées, deux noix d'eucalyptus, une plume d'un rouge lustré qui avait appartenu à un grand cacatoès. Rien que ce qu'elle pouvait transporter facilement au fond de sa valise. Elle devait parfois se débarrasser d'un objet pour faire de la place à un autre. C'était pareil dans sa mémoire : elle gardait d'un endroit le souvenir le plus vif et d'un autre, presque rien. Le pays était trop grand pour qu'elle s'en fasse une image cohérente. Mais ce qu'elle n'oubliait jamais, c'était le ciel.

Elle quitta la plaine pour aller vers le sud et traversa Coolah, Gulgong, Lithgow. En se réveillant un beau matin, elle reconnut le tapis d'eucalyptus qui donne leur nom aux montagnes Bleues. Elle avait passé la nuit dans une ville dont le futur s'était évaporé le jour où la route à péage était partie vers le nord. Il ne restait plus qu'un hôtel, un tribunal et une rangée de terrasses toutes de guingois. Le bâtiment tombait pratiquement en ruines autour d'elle. Elle entendait des mulots courir au grenier. Personne n'avait passé le balai depuis dix ans.

Isabel n'avait jamais eu le sommeil tranquille ; elle passait ses nuits à arpenter son lit comme pour y chercher quelque chose. Le bas de sa chemise de nuit formait un boudin autour de sa taille. Elle avait les cheveux noués et emmêlés comme un nid de jabiru. Elle rejeta le drap qui la couvrait. La fenêtre était grande ouverte ; elle avait déjà eu des barreaux mais on les lui avait enlevés.

Elle crut un instant que quelqu'un d'autre qu'elle était passé dans sa chambre. Sa valise usée et cabossée était ouverte et ses affaires s'épalaient sur le parquet, au pied du lit. Mais la clé était toujours sur la porte.

Le lendemain était un dimanche. Un vent chaud occupait sa matinée à jouer avec la poussière de la grand-rue. Une douzaine d'hommes au moins jacassaient juste sous sa fenêtre ; il était question de courses. Isabel s'habilla et descendit en toute hâte.

— Quelles courses ? leur demanda-t-elle.

— Celles d'Emu Plains, répondit l'un d'entre eux dans sa moustache rousse.

Une carriole s'arrêta devant l'hôtel.

— Avez-vous de la place pour moi ? s'enquit Isabel.

L'homme la toisa de la tête aux pieds.

— Pour toi, mignonne, on va en faire, répliqua-t-il.

Le brandy Horatio's Boomerang, offert en bouteilles, en fioles et en demi-fioles, hâtait la guérison de l'influenza. C'est du moins ce que l'on pouvait lire sur l'étiquette, dans les annonces publicitaires du journal et en lettres noires hautes d'un mètre qui recouvraient une centaine des murs de Sydney. Miles les avaient toutes lues ; maintenant qu'il avait abandonné son rêve de voler, il n'avait rien de mieux à faire.

Des professeurs d'anatomie s'en portaient garants, tout comme plusieurs académiciens et hommes de loi, sans compter un essaim d'hommes d'affaires assoiffés, leurs femmes, leurs serviteurs et leurs jardiniers, le fabricant lui-même et la vingtaine d'employés qu'il payait pour distiller l'élixir et le mettre en bouteilles dans une usine froide et humide dont les murs aveugles se dressaient le long de la voie ferrée, à Newton.

Plusieurs politiciens respectés qui n'avaient même pas l'influenza trouvaient dans leur demi-fiole de brandy Horatio's Boomerang un soutien inestimable pendant les longues sessions parlementaires. L'éditeur du *Sydney Morning Herald* ainsi que la majeure partie de son personnel ne tarissaient pas d'éloges à ce sujet. Le produit avait un succès fou parmi les marchands de rue, les colporteurs, les maçons, les forgerons et autres tâcherons.

On disait que le gouverneur en gardait plusieurs bouteilles en réserve dans une malle. Les caves de Victoria Barracks en renfermaient des tonneaux et des tonneaux. Le juge en chef ne buvait pas, mais son épouse, oui, et rien d'autre. Si jamais l'eau venait à manquer en période

de sécheresse, Sydney survivrait sans doute grâce au brandy Horatio's Boomerang.

Miles était justement en train de boire au goulot d'une demi-fiole lorsqu'une charrette tirée par deux chevaux gris le dépassa ; elle transportait un rouleau de toile qui proclamait :

Le BRANDY HORATIO'S BOOMERANG est
Recommandé sans Réserve
par la Faculté de Médecine
comme un STIMULANT NUTRITIF Souverain contre
les Effets de l'INFLUENZA, des ÉCOULEMENTS,
de la GOUTTE, de la FATIGUE,
de la MÉLANCOLIE et autres ÉTATS MALADIFS du
CORPS et de l'ESPRIT

On était le premier avril ; cela faisait un mois qu'il avait donné sa démission et un an jour pour jour depuis que le *Central Plains Herald* avait annoncé la renaissance fatidique de Tobias Smith. Des flocons de nuages blancs dérivait dans le bleu limpide du ciel. Il revenait des quais où il avait observé six pélicans se disputer des tripes de poissons. Une fois leur repas terminé, les oiseaux se laissaient tomber du quai et s'envolaient au-dessus du port en battant des ailes. Il les voyait maintenant survoler la ville, déployant leurs ailes noires et blanches pour s'élever sur la lente spirale d'un courant ascendant. Miles s'émerveillait sans fin de ce contraste : au sol, c'étaient de stupides bestioles obèses qui passaient leur temps à engloutir les carcasses puantes qu'elles s'arrachaient violemment ; là-haut, elles devenaient des êtres de grâce et de légèreté, portées en silence par un fil invisible.

Il avala en faisant la grimace. Le brandy Horatio's Boomerang était vraiment le pire que l'on puisse trouver, mais il était vendu à prix extrêmement compétitif et Miles n'était pas un buveur difficile. Il n'avait aucun mal à comprendre la déchéance de Smith. Quand la charrette parvint à sa hauteur, il enfouit la fiole dans sa poche.

Les deux chevaux gris montaient la pente douce en soufflant, la tête pendante, et en traînant leurs talons velus, comme s'il s'était agi des contreforts d'une montagne. Le cocher, un petit homme semillant, semblait ne rien voir sous son chapeau de feutre noir. Recroquevillé sur ses rênes, il paraissait profondément endormi.

Les chevaux grimpaient toujours ; il s'éveilla d'un bond et donna au rouleau plusieurs brusques coups de manivelle. La première publicité disparut au profit de la suivante :

PRENEZ SOIN DE VOS ORGANES INTERNES

POURQUOI ?

Parce qu'aucun Secteur d'activité ne se prête moins
à l'abus du Public par des Personnes sans Scrupules
que le NÉGOCE DES SPIRITUEUX

PROTÉGEZ VOTRE SANTÉ

Ne buvez que le BRANDY HORATIO'S BOOMERANG

La pente s'accroissait. Les chevaux ralentirent à un point tel que la charrette avançait à peine. Le cocher leur gueula sans trop de conviction des injures qui restèrent sans effet. Il se pencha par-dessus le rebord de la voiture.

— Tu veux pousser un peu, mon gars ?

Miles n'écoutait pas.

— Hé, fiston, tu me donnes un coup de main, oui ?

Miles finit par le rattraper.

— Et les chevaux ?

— Sont plus capables, mon vieux. Regarde-les. Seulement jusqu'en haut de la côte. Après ça ira tout seul.

— Vous voulez rire.

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? Bon Dieu, je pousserais bien moi-même, si seulement...

Il se reprit.

— Allez, mon gars. Complètement crevés, ces deux-là. Pas arrêté de la journée.

Miles ne s'y connaissait pas énormément en chevaux, mais il ne fallait pas être jockey pour deviner que ces deux-là jouaient la comédie. Il tendit la main vers leur harnais.

— Ben, qu'est-ce que tu fais ? Ôte tes mains de là !

Bien malgré eux, les chevaux se mirent à trotter.

— Holà ! s'écria le cocher en sautant sur son siège.

Pour un homme qui venait de se réveiller, il était plutôt dégourdi.

Miles trottait lui aussi. Il eut un instant l'impression que le cocher allait sauter de la charrette.

— À gauche au prochain coin, mon gars, cria-t-il. Ne les laisse pas entrevoir une goutte d'eau, sinon tu ne les reprendras jamais en main !

Le risque encouru semblait négligeable. Ils tournèrent le coin, la rue redevint plate et en quelques minutes, les chevaux reprirent leur train de sénateur en direction de Darlinghurst.

— Bon, tu pourrais aussi bien monter, dit le cocher.

Miles s'accrocha à un coin de la charrette et se hissa par-dessus bord. De près, l'homme assis à ses côtés lui parut moins élégant qu'au premier abord. À bien y regarder, le complet qu'il portait était formé des morceaux de trois costumes différents : un pantalon noir à fines rayures, un veston croisé à chevrons et un gilet noir de croque-mort, le tout unifié sous une patine de crasse bien sydneyenne.

— O'Hare, fit-il en tendant la main à l'horizontale, comme s'il espérait y recevoir un billet de banque.

— McGinty, répliqua Miles.

O'Hare réfléchit une minute ou deux.

— Seriez pas parent avec l'actrice, par hasard... comment qu'elle s'appelle...

— Eliza.

— C'est ça.

— Non, répondit Miles. Il n'avait pas envie de parler.

O'Hare haussa les épaules.

— Grande actrice, à ce qu'on disait.

Lorsqu'ils arrivèrent à William Street, O'Hare tourna à droite vers la ville. S'apercevant que Miles guignait vers le rouleau de toile, il eut un grand geste de la main :

— Vas-y, p'tit gars, offrit-il, donne-y un bon coup. Ça tourne pas tout seul, cette affaire-là.

Miles se pencha vers l'arrière de la charrette et fit tourner une demi-douzaine de fois la manivelle de bois jusqu'à ce qu'un nouveau slogan s'affiche :

Le BRANDY HORATIO'S BOOMERANG
ne Contient que les Meilleurs Ingrédients
Les AUTORITÉS MÉDICALES vantent ses mérites
SANS IMPURETÉS
Ne souillez pas vos Lèvres avec
des Marques Inférieures

Miles ne put s'empêcher de lui demander :

— Vous les trouvez tout seul ?

— Moi ? Oh non, mon gars. Viennent tout droit du bureau chef, ceux-là. De la pu-bli-ci-té, que ça s'appelle. Endormir l'esprit d'un homme pour lui faire faire des choses qu'il ferait jamais en temps ordinaire, c'est à ça que ça sert.

Miles vit émerger d'une ruelle deux hommes qui cessèrent leur conversation et les regardèrent passer, les yeux fixés sur le slogan en marche.

O'Hare poussa un grognement sardonique. Que les gens le remarquent ou non, c'était le cadet de ses soucis. Son rendement était évalué en milles parcourus, qui à leur tour ne dépendaient pas de lui, mais de ses chevaux. Cet arrangement le satisfaisait pleinement. Il se serait parfaitement contenté de mener sa charrette publicitaire en cercles concentriques de plus en plus petits jusqu'à ce qu'un

jour, quelques mois ou quelques années plus tard, les chevaux refusent de mettre le nez hors de Hyde Park.

Mais Sydney buvait déjà tout ce qu'elle pouvait absorber. L'avenir du brandy Horatio's Boomerang reposait entre les mains des populations occidentales assoiffées. Un vaste marché vierge attendait, les bras ouverts, et O'Hare avait reçu l'ordre de partir à sa recherche. Il avait dans sa poche une carte indiquant les régions peuplées de Parramatta à la rivière Nepean. Il allait devoir partir d'ici deux jours. Et il n'avait pas la moindre envie de voyager seul.

Les murs de grès de l'école primaire rougeoyaient dans le soleil couchant.

— Tu sais, mon gars, dit O'Hare. T'as l'air de savoir te débrouiller. Et moi, de mon côté, je vais avoir besoin d'un assistant.

— Pour quoi faire ? demanda Miles.

De son point de vue, O'Hare n'avait rien d'autre à faire que se réveiller de temps en temps pour tourner la manivelle.

— Oh, des petites choses, répondit O'Hare. On part vers l'ouest dans un jour ou deux : Richmond, Parramatta, Emu Plains si on a de la chance. Ça me dérangerait pas d'avoir de la compagnie.

Il envoya un petit coup de fouet au plus petit des deux chevaux.

— Tu sais t'y prendre avec les chevaux ?

— Emu Plains ? répéta Miles.

Ça aurait aussi bien pu être Goondiwindi ou Tombouctou.

— Par là.

— J'y vais, décida Miles.

— Tu veux bien me passer la fiole ?

Miles tira de sa poche la fiole verte qu'il passa à O'Hare. Celui-ci la tint dans la lumière un instant, puis la laissa tout bonnement tomber.

— De la pisse de cheval, grommela-t-il. Je laverais même pas mes bottes avec.

Madame Gwilym mit Miles au travail pendant un jour ou deux. Elle lui fit laver tous les murs de la maison et arroser la cour à grande eau. Le soir, elle l'engraissait avec du bacon et des oignons marinés. Comme il avait mis quelques livres de côté, il dépensa vingt-quatre shillings pour un pantalon en tweed de Geelong et trente-cinq autres pour un manteau en poil de castor. Il cousit un billet de cinq livres dans une de ses poches et glissa le reste dans un tiroir pour que madame Gwilym le trouve quand il serait parti.

— N'oublie pas ça, cria-t-elle en lui jetant le carnet de Tobias Smith par la fenêtre alors qu'il tournait déjà le coin de la rue Stanley.

Miles hésita un instant avant de le ramasser.

Le champ de courses d'Emu Plains était un lieu proprement scandaleux, où l'on gagnait de façon éhontée à des cotes indécentes. Quelques mois auparavant, *Bold as Brass*¹, avec douze longueurs d'avance à la sortie de la dernière courbe, s'était arrêté net à soixante-dix mètres du poteau, puis l'avait franchi bon dernier au ralenti. L'année d'avant, *A King for a Day*², un coursier extrêmement rapide sorti des élevages de Tamworth, s'était mis à boiter dès qu'avait retenti le signal de départ, et même, une fois, un mulet venu de Muswellbrook avait franchi le premier la ligne d'arrivée au petit trot, à cent cinquante contre un, avec en selle un garçon boucher, manchot de surcroît.

Partis d'Oberon, de Lithgow, de Portland et même de Wallerawang, les turfistes déboulaient les montagnes au galop, soulevant sur les routes des nuages de poussière rouge, quand ils ne les descendaient pas en brinquebalant, accrochés à l'arrière d'un char à bœufs, leur manteau sur les genoux. Les paris étaient pris par des zigotos basanés reconnaissables à leur gilet de laine, au mouchoir qu'ils portaient noué autour du cou et au regard aiguisé qu'ils promenaient sur la foule, tels des aigles survolant un champ.

Quand Isabel arriva à Emu Plains, il était déjà presque trois heures moins le quart. Une roue cassée leur avait coûté deux heures. Les hommes avaient fait circuler une bouteille de rhum en attendant la fin de la réparation. Elle

1. « Monsieur Sans-gêne » (*brass* signifie « culot » ou « sans-gêne » en anglais populaire).

2 « Roi d'un jour ».

fut bien contente d'apercevoir l'énorme laurier-rose qui faisait tout pour démanteler la barrière du jardin de son oncle.

La maison était vide. Aucune fumée ne sortait de la cheminée ; les fenêtres étaient fermées. Mais le boghei de son oncle était dans la remise et les chevaux à l'écurie. Devinant qu'elle le trouverait au champ de courses, elle laissa sa valise sur la véranda et repartit dans cette direction.

Lorsqu'elle y parvint, la plupart des courses étaient déjà terminées. On venait d'annoncer le dernier programme. Isabel courut le long de la section assise, où plusieurs hommes en complet noir tenaient leur canne sur les genoux, comme prêts à se lever sur le passage des chevaux pour leur fouetter la croupe. Elle se serait étonnée d'y trouver son oncle, mais elle y jeta tout de même un regard au passage et repéra deux de ses collègues, Sproule et L'Estrange, assis côte à côte sous leurs huit-reflets identiques, mais pas l'ombre de son oncle, qui préférerait se tenir debout près de la clôture pour mieux sentir vibrer le sol sous ses pieds et regarder son cheval dans les yeux.

Puis elle le vit. Le D^r Galbraith était un petit monsieur trapu et rougeaud qui aimait porter des complets de serge bleue au veston croisé, fermé par des petits boutons de nacre. Il était vêtu ce jour-là d'une veste gris argent assortie à des pantalons à chevrons, le tout rehaussé par un chapeau melon vert bouteille.

Isabel essaya de lui crier quelque chose, mais il n'entendait rien. Elle dut se frayer un chemin à coups de coudes parmi la foule compacte des parieurs collant fiévreusement des billets et des pièces de monnaie dans les mains des zigotos à mouchoirs, qui aboyaient à tue-tête

les cotes de la dernière course à travers un nuage de fumée. Elle était presque collée sur lui lorsqu'il se retourna enfin.

— Isabel ! s'exclama-t-il. Je commençais à me demander si tu arriverais un jour.

Elle se jeta à son cou sans se soucier des regards curieux suscités par la présence d'une femme dans ce domaine exclusivement masculin. Elle s'était attendue à ce qu'il manifeste plus de surprise car elle lui avait écrit, mais sans donner aucun renseignement précis au sujet de la date de son arrivée. Le D^r Galbraith avait beau adorer sa nièce, il semblait avoir du mal à comprendre qu'après plusieurs mois d'escapade, elle n'ait pas pu l'attendre quelques minutes.

— Tu ne serais pas mieux si...

— Non, pas du tout ! répondit-elle.

Il ne lui restait que très peu de temps pour placer son pari.

— Tu as misé sur qui ?

— Isabel, tu ne vas tout de même pas...

— Rien qu'une livre, assura-t-elle.

— Une livre !

— Viens, oncle John (elle l'agrippa par le poignet), avant qu'il ne soit trop tard !

— *Vélocipède*, commença-t-il (il aurait continué ainsi : « est donné perdant ; mise sur n'importe qui sauf lui »).

Mais Isabel avait déjà bondi à travers la foule qui s'était refermée sur elle.

Il n'y avait presque plus personne dans l'enclos des parieurs, à part un ou deux zigotos qui criaient toujours des cotes pendant que les autres fourrageaient dans leurs sacoches. Isabel se jeta sur un homme au gilet moutarde et lui plaqua son billet de banque dans la main.

Un teckel bas sur pattes trottinait ici et là sur la piste. Son propriétaire, qui l'avait fait entrer en douce, partit à sa poursuite. Il ne tarda pas à être imité par un membre du service d'ordre brandissant son gourdin. À cinquante mètres de là, on plaçait les chevaux sur la ligne de départ. Galbraith se dévissait le cou pour tenter de retrouver sa nièce. La foule eut un sursaut qui l'écrasa contre la clôture. Il entendit la détonation du signal de départ.

*Pharaoh's Daughter*¹ attaqua la première ligne droite avec une longueur d'avance, suivie de *Tar Barrel*², *Jack of Hearts*³ et *Iron Duke*⁴ ; *Vélocipède*, donné à 40 contre un contre *Dubbo*, était déjà bon dernier en raison d'une confusion qui s'était produite dans les stalles au moment du départ. Vers la fin de la ligne droite, *Iron Duke* talonnait de près le cheval de tête, *Tar Barrel* et *Jack of Hearts* commençaient à s'essouffler et *Vélocipède*, sur qui Isabel était pratiquement la seule à avoir misé, prenait de plus en plus de retard.

Isabel était si loin en arrière qu'elle ne voyait presque rien elle non plus. Elle regarda par-dessus son épaule : l'enclos des parieurs était désert. Apercevant une caisse à savon, elle sauta dessus.

1. La fille du pharaon.

2. Tonneau de goudron.

3. Valet de cœur.

4. Main de fer (terme de poker).

Vélocipède se trouvait maintenant à une douzaine de longueurs du dernier cheval, lui-même distancé d'une demi-douzaine de longueurs supplémentaires par le peloton qui se bousculait en soufflant pour prendre la tête. Le docteur chiffonna son papier et entreprit de s'éloigner de la clôture. Soudain, une rafale de vent chaud surgie de nulle part secoua les eucalyptus qui poussaient en grappe à une extrémité de la piste. Les branches se mirent à trembler, les troncs à vibrer et un nuage de poussière écarlate envahit la ligne droite d'arrivée, aveuglant les jockeys et faisant dévier les chevaux, dont la plupart s'arrêtèrent carrément jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un : *Vélocipède*, qui sortait à peine du dernier virage. Il avançait si lentement que la tempête s'était déjà calmée lorsqu'il parvint dans la ligne droite ; la voie était libre : il ne restait plus un cheval entre lui et le fil d'arrivée.

— Isabel ! s'époumonait Galbraith.

La foule finit par se disperser. Isabel naviguait à contre-courant, serrant dans son poing une liasse de billets crasseux. Quarante livres, cela représentait plus d'argent qu'elle n'en avait jamais vu de sa vie. Il était là, chaud et gras entre ses doigts, un rouleau de billets froissés qui étaient passés par des milliers de mains avant la sienne, qui avait servi à acheter des briques, des chevaux, des pilules pour le foie, à régler une dette ou à perdre au poker.

— Non ? s'écria Galbraith.

— Eh oui !

Ils se joignirent à la vague qui s'écoulait vers la sortie. Galbraith persuada Isabel de le laisser au moins porter l'argent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez lui, bien qu'il constitue pour les tire-laine une cible plus évidente que la jeune fille.

— Tu ne vas pas me demander où je suis allée ?
s'étonna-t-elle. Cela ne t'intrigue pas ?

— Bien sûr que cela m'intrigue.

— Ça ne se voit pas.

— J'attendais que tu te décides à m'en parler.

— Comment va Maman ? Je lui ai écrit souvent.

Galbraith tenait fermement son chapeau melon, qui se trouvait en grand danger d'être emporté par le courant.

— La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, elle se portait comme un charme.

— Pas besoin de te demander des nouvelles de papa, reprit Isabel. Il va toujours bien. Et mes sœurs ?

— Tout le monde va très bien. Même les chiens, me dit-on, ne se sont jamais aussi bien portés. Ils attendent tous ton retour avec impatience. Il sourit. Surtout les chiens.

Il était presque cinq heures du soir. De gros nuages noirs s'accumulaient au-dessus des montagnes. Il allait bientôt pleuvoir.

— Est-ce que j'ai changé ? voulut-elle savoir.

Galbraith observa sa nièce du coin de l'œil. Elle s'était allongée et amincie. Il n'avait jamais remarqué ses taches de rousseur auparavant. Ses cheveux blonds tombaient en cascade de son chapeau de paille élimé. Elle portait une longue robe lavande et une veste grise boutonnée sur le devant ; toutes deux avaient subi plus de lessives qu'elles n'en pouvaient supporter. Il ne l'avait jamais vue vêtue

sans élégance, mais ce débraillement nouveau lui parut attendrissant.

— Tu as l'air d'avoir pris du plomb dans la tête, répondit-il.

— Maintenant que je suis revenue, annonça-t-elle, je veux faire des choses surprenantes.

— Alors, dit-il pour la taquiner, pourquoi ne pas épouser un de ces jeunes hommes qui te sont tellement dévoués ?

— C'est à ma mère qu'ils sont si dévoués. Moi, ils m'aiment bien, c'est tout.

Ils s'arrêtèrent le temps que le D^r Galbraith puisse admirer les rosiers grimpants que son jardinier avait réussi à persuader de grimper le long d'une arche de métal plantée dans le jardin avant. L'idée lui vint de lui demander d'en installer une autre de façon à former une paire symétrique : une seule arche, cela avait quelque chose d'arbitraire.

— Tes roses ont la maladie des taches noires, remarqua Isabel. Tu devrais mettre ton jardinier à la porte.

— Il est bien trop vieux pour que je le renvoie. Je me sentirais obligé de lui verser une pension.

Isabel fronça les sourcils. La petite blague de son oncle au sujet du mariage lui avait rappelé ce qui l'attendait quand elle rentrait chez elle.

— As-tu déjà été amoureux ? lui demanda-t-elle.

— Tu m'as déjà posé cette question.

— Mais tu ne m’as jamais répondu clairement.

— Voici une réponse claire : oui. Tu es contente ?

— Je ne veux pas de réponse claire. Tu as toujours mes quarante livres ?

Galbraith palpa la poche de son veston.

— Toujours.

Bien qu’elle soit toujours contente d’avoir l’argent, cela lui paraissait moins excitant qu’au départ. Elle regretta de ne pas l’avoir demandé en pièces d’or.

— Et toi, Isabel, reprit son oncle, as-tu déjà été amoureuse ?

— Jamais pendant plus d’une semaine.

Malgré le froid, Galbraith ne semblait pas pressé de rentrer. Bien qu’il fasse presque noir, il se mit à déambuler lentement parmi les roses.

— J’ai été amoureux, il y a très longtemps, d’une jeune fille qui s’appelait Ada. Plus jeune que moi, et aux dires de certains, plutôt quelconque...

— Mais pas pour toi ?

— Non. À mes yeux, elle était d’une beauté indicible. Cela se passait à Sofala. J’étais parti travailler parmi les chercheurs d’or. J’avais le tour de main pour réduire les fractures, et on avait beaucoup besoin de ce genre de talent dans les régions aurifères.

— Et Ada ?

— Ada était fille de pharmacien, comme je l'avais deviné. Il s'occupait d'un dispensaire. Elle avait les yeux bleus et les plus longs cheveux que j'aie jamais vus de ma vie. Elle pouvait s'asseoir dessus. Un jour, elle m'a aidé à opérer un jeune homme. Il s'agissait de lui enlever une tumeur, mais malheureusement, elle était déjà trop avancée et il est mort peu de temps après. Ce jour-là, nous avons mangé ensemble, Ada et moi. Du hareng, si je me souviens bien. Il y en avait toujours en abondance dans ces coins-là. Elle lisait énormément et à l'époque, je connaissais plusieurs poèmes par cœur. Elle avait insisté pour m'aider dans les opérations que je ne pouvais pas pratiquer seul.

— Vous vous êtes embrassés ?

— Souvent. Trop souvent, je crois. Elle était si douce, une vraie soie. Elle portait autour du cou un petit crucifix en or qui se balançait sur sa poitrine de façon complètement affolante. J'étais sûr qu'elle partageait mes sentiments. Heureusement, je n'ai rien entrepris.

— Elle t'a laissé tomber ?

— Dans un sens, j'aurais mieux aimé qu'elle le fasse. J'étais sur le point de prier le pharmacien, avec lequel j'avais passé plusieurs soirées mémorables, de m'autoriser à faire ma demande à sa fille... je n'en ai rien fait, Dieu merci.

— C'était sa femme, devina Isabel.

Il faisait si noir qu'elle ne distinguait pas son visage. Mais elle le vit sortir un mouchoir de sa poche, et trouva qu'il se mouchait avec affectation.

Le D^r Galbraith possédait l'une des maisons les plus étranges d'Emu Plains. En plus de ses murs roses, de ses créneaux et du colombier qui faisait saillie au milieu de son toit, elle était garnie d'une guirlande de fenêtres ovales enfoncées dans ses murs comme des yeux dans leurs orbites. Une véranda à pignons s'avancait vers la rue en s'appuyant sur deux colonnes de grès larges comme des roues de tramway. C'était là qu'Isabel avait laissé sa valise.

Une lampe-tempête était fixée à l'une des colonnes par un anneau de fer qui pleurait des larmes de rouille. Son état suggérait qu'elle ne servait plus depuis longtemps. Les visiteurs du soir devaient se débrouiller avec la lumière de l'entrée que laissaient filtrer les vitraux de la fenêtre surplombant la porte. Sur l'autre colonne se trouvait un maneton relié à une sangle de cuir usé qui disparaissait à l'intérieur du fût pour ressortir juste en dessous du toit, où une série de rouages rouillés montés sur des axes perpendiculaires actionnaient une cloche et un marteau qui émettaient un bruit sourd lorsqu'ils entraient en contact. Il y avait plusieurs autres mécanismes dans divers états de délabrement. Le seul qui marchait encore était un marteau de cuivre en forme de tête de lion. De toute façon, la porte n'était jamais fermée à clé, ce qui rendait tout cela parfaitement inutile.

— Nous mangerons simplement, ce soir, j'en ai bien peur, s'excusa Galbraith en tenant la porte pour laisser entrer Isabel. Je ne t'attendais pas.

— Ne t'en fais pas, répondit-elle. Je n'ai pas faim.

Isabel retenait toujours son souffle chaque fois qu'elle rentrait chez son oncle à la suite d'une absence. C'était un professionnel cultivé dans la fin de la cinquantaine vivant seul, et sa maison reflétait fidèlement toute l'excentricité que cela suppose, c'est-à-dire qu'elle était en désordre, mal éclairée, qu'elle manquait d'aération et de rideaux convenables, qu'elle était encombrée de meubles, qu'elle avait été repeinte à grands frais (mais pas récemment) et que les couleurs n'allaient pas du tout. Dans l'ensemble, il avait des goûts aussi douteux que ceux de sa sœur étaient raffinés. Le D^r Galbraith ne s'occupait pas trop de savoir à quoi ressemblait sa maison, tant qu'il avait un jardin à regarder par la fenêtre et assez de place pour y caser ses dernières acquisitions.

Galbraith était un très bon docteur. Sa délicatesse et ses manières cordiales lui attiraient la clientèle des patients rebutés par la froideur experte de Sproule et de L'Estrange. Non sans humour, il avait diagnostiqué chez lui-même une manie pour les objets mécaniques, qui avaient envahi toutes les pièces de la maison : machines à coudre, à polir, à écraser l'ail, à percer des trous dans les ceintures de cuir, systèmes d'alarme électriques, pianos mécaniques, et même un mouvement d'horloge qui servait à tourner les pages des livres.

Isabel avait toujours hâte de les découvrir. Elle aimait beaucoup essayer de deviner à quoi ils servaient. Elle envoya valser ses chaussures et se dirigea tout droit vers le bureau de son oncle.

— C'est quoi, ça ? lui cria-t-elle, plantée devant une grande caisse de bois sur les quatre côtés de laquelle étaient peints les mots « GALBRAITH, EMU PLAINS ».

— Ça, répliqua son oncle, c'est une bicyclette, ou ce le sera dès que j'aurai trouvé quelqu'un qui soit capable de me l'assembler.

— Et c'est quoi, une bicyclette ?

— Une invention censée rendre la marche à pied complètement dépassée.

Isabel plissa les yeux pour voir à travers les interstices de la caisse. Cela sentait la graisse et le métal.

— Ça ne doit pas être bien difficile, dit-elle. Tu es sûr de ne pas pouvoir le faire toi-même ?

— Tu sais te servir d'une clé anglaise ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle.

De sa vie, elle n'en avait jamais tenu une dans ses mains.

— En ce cas, nous ne devrions pas avoir trop de difficultés.

— Demain c'est dimanche, annonça Isabel. Nous ferons cela demain.

Les chevaux gris de O'Hare s'arrangèrent pour tirer au flanc pendant presque un mois, depuis l'entrée de la route à péage de Glebe jusqu'aux vieilles baraques à soldats d'Emu Plains.

Le temps ne comptait pas pour O'Hare : à ses yeux, chaque jour était comme tous les autres. À peine se donnait-il le mal de se raser. Sa barbe et ses moustaches poussaient de façon inégale ; il avait la joue gauche nettement plus velue que la droite, la lèvre supérieure presque glabre et le menton hérissé comme une botte de foin. Il s'était habitué au rythme de ses chevaux et se moquait bien du temps qu'ils pouvaient mettre pour aller là où ils allaient, du nombre de fers qu'ils perdaient ou du nombre de sacs d'avoine qu'ils vidaient. Les fabricants du brandy Horatio's Boomerang le payaient quatre shillings par jour plus les frais, ce qui en faisait ses complices.

O'Hare suivait les instructions à la lettre et tournait la manivelle du rouleau de toile (ou chargeait Miles de le faire) toutes les demi-heures, tant qu'il faisait jour, sans se soucier le moins du monde qu'il y ait quelqu'un pour le lire ou non. Ils dormaient dans les hôtels bon marché qui poussaient sur le chemin et ne sautaient jamais un repas.

Le vieil homme n'était pas particulièrement bavard. Il pouvait passer des matinées entières à fumer sa pipe en silence. Il donnait l'impression que la vie lui avait donné ample matière à réflexion. Ils devinrent peu à peu familiers, mais à distance.

Il arrivait que Miles marche derrière, car il voulait avoir le ciel pour lui tout seul. Il s'arrêtait pour observer une volée de cacatoès rosabins ou le vol frémissant d'un aigle au-dessus des terres desséchées. Lorsqu'il se rappelait de l'existence d'O'Hare, ce dernier était déjà des centaines de mètres plus loin, réduit à une trace de boue fuyant vers l'horizon. Sans prétendre être expert dans ce domaine, O'Hare aimait bien regarder les oiseaux, lui aussi. Il avait déjà vu un albatros survoler les dunes de Portsea et ne l'avait jamais oublié.

Les jours où O'Hare n'avait pas envie de bouger, Miles tendait instinctivement la main vers le carnet de Tobias Smith. Ses pensées revenaient toujours tourner autour des pélicans et de la façon dont le vol transfigurait ces grosses bêtes aux pieds plats qui se dandinaient lourdement sur les quais. Il commençait à pressentir qu'une vérité toute simple se cachait derrière les pattes de mouches délirantes de Smith, un principe sous-jacent qu'il parviendrait à trouver s'il cherchait avec assez d'ardeur. Il savait qu'il était déjà allé trop loin pour abandonner.

— Toute cette sacrée lecture, s'exclama O'Hare un beau jour. Ça te mène où ?

Il faisait un temps radieux et ils s'étaient arrêtés pour pique-niquer au bord de la rivière Nepean. O'Hare avait mis la main sur un morceau de lard qu'ils se préparaient à enfourner entre deux galettes que Miles faisait cuire sur les braises de leur feu de camp.

— Je veux dire, poursuivit-il, c'est le succès que tu cherches, ou l'argent, ou quoi ?

Miles s'adossa aux racines d'un énorme eucalyptus.

— Il y a un secret dans tout ça, expliqua-t-il, et je veux le découvrir.

— Et tu crois que c'est quelque part dans ton bouquin ?

— Peut-être bien.

— Le secret, je vais te le dire, moi, mon gars. O'Hare tourna le dos à Miles et donna une claque sur son maigre postérieur. Les plumes, voilà le secret. Et nous, on n'en a pas.

— Et qu'est-ce que tu en sais ? rétorqua Miles.

— Je suis pas né de la dernière pluie, tu sais, répondit énigmatiquement O'Hare. J'en ai vu, des choses.

Miles se leva pour tasser les tisons du feu. Parmi les cendres se trouvaient des morceaux d'écorce d'eucalyptus tachetée dont quelques lambeaux noircis, soulevés par ses mouvements, s'envolèrent vers les branches.

Ils restèrent sans rien dire pendant quelques minutes. Miles fourrageait dans le feu. O'Hare descendit jusqu'à la rivière et s'arrosa le visage à grande eau. Quand il remonta, quelque chose avait changé. Il s'était essuyé le visage sur sa manche, mais quelques gouttes luisaient encore sur son front. Il avait l'air de quelqu'un qui vient de prendre une décision pénible.

— Jamais entendu parler d'un bonhomme du nom de Sheridan ? lui demanda-t-il.

— Il écrivait des pièces, répondit Miles.

O'Hare eut un mouvement de surprise.

— Première nouvelle. Thomas Sheridan, de Geelong. Dix mille acres. Élevait des moutons. Ami avec le gouverneur. Ils allaient souvent chasser tous les deux.

— C'est un autre Sheridan, concéda Miles.

— Eh bien mon garçon, celui-là (il hésita comme s'il était sur le point de se raviser), celui-là, il s'était mis dans la tête qu'il pouvait voler.

Miles s'était figuré qu'il savait tout ce qu'il y avait à savoir sur chaque candidat à l'élévation ayant jamais tenté sa chance dans les colonies. Il n'étaient pas si nombreux : un pasteur néo-zélandais au cerveau dérangé qui s'était jeté au pied d'une falaise, agrippé à des ailes d'albatros ; un ingénieur de l'armée des Indes qui avait perdu la vie quand son ballon avait été pris pour cible par des cipayes terrorisés.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? voulut-il savoir.

O'Hare alluma une cigarette et regarda l'allumette se consumer. Il n'allait pas se laisser bousculer, c'était clair.

— L'avez-vous vu voler ? insista Miles.

— Pas exactement, finit par répondre O'Hare.

— Alors ?

O'Hare mit la cigarette dans sa bouche et inspira si profondément que ses yeux injectés de sang semblèrent se voiler. Il garda la fumée dans ses poumons pendant ce qui parut à Miles une éternité, avant de la laisser ressortir.

— Ce taré de Sheridan s'est fabriqué un cerf-volant. Un truc énorme, en toile et en bois de bouleau. Le vent s'est levé avant qu'il soit prêt. S'est pris le pied dans la corde.

S'est fait traîner sur la moitié de son domaine. Écorché vif. Deux côtes cassées. L'a finalement laissé tomber dans un lac.

Une expression de regret passa sur son visage hagard.

— Ce pauvre imbécile se serait noyé, conclut-il, si je ne l'avais pas sorti de là. Il cracha sa cigarette et la frotta entre ses doigts jusqu'à ce que le papier cède et laisse s'échapper le tabac qu'elle contenait encore.

— Un cerf-volant ? répéta Miles.

O'Hare hocha la tête.

— Un cerf-volant cellulaire, c'est comme ça que Sheridan appelait son engin. Gros comme un fiacre, avec plus de filins qu'une goélette.

— Et vous l'avez vu voler ?

— Non, mon p'tit gars. Je l'ai vu s'écraser.

— Mais il doit bien avoir volé...

O'Hare jeta au loin ce qui restait de sa cigarette.

— Si tu le dis.

Miles fit lentement le tour de l'eucalyptus. C'était un très vieil arbre au tronc ocre, couvert de nœuds et de tumeurs. Deux loriquets bavardaient dans les branches hautes. Ils s'envolèrent d'un bond et partirent à tire-d'aile dans une éclatante confusion de rouge et de vert.

— C'est logique, insista Miles. Il faut bien qu'il se soit élevé pour que vous l'ayez vu redescendre.

— La logique, connais pas, rétorqua O'Hare d'un ton bourru. Tout ce que je te dis, mon gars, c'est ce que j'ai vu.

Si Miles avait entendu la même histoire de la bouche de n'importe qui d'autre (un exemple au hasard : Wolunsky), il n'en aurait pas cru un mot.

— En êtes-vous certain ?

— Est-ce que j'étais soûl, tu veux dire ? Non, mon garçon. Mais à la fin, j'étais trempé jusqu'aux os, ça oui.

L'histoire de Sheridan contenait plus d'informations qu'O'Hare n'en avait conscience. Elle rappelait à Miles un croquis du carnet de Tobias Smith représentant, attachés les uns aux autres, une enfilade de cerfs-volants en forme de boîtes de différentes dimensions. Smith avait la certitude qu'à condition que les cerfs-volants soient suffisamment robustes, un assemblage de ce genre serait capable de soulever le poids d'un être humain. Miles n'avait jamais pris cette idée au sérieux. Pour lui, un cerf-volant était d'abord un jouet, mais il était captivé par les avions-oiseaux de Barclay et Canteloupe et le *planophore* de Pénaud, sans parler de son propre planeur à hélices. Il avait dépensé toute son énergie à en fabriquer un, et cela n'avait rien donné. Alors que Sheridan, en misant plutôt sur le principe du cerf-volant, avait au moins réussi à s'élever, lui.

Soudain, il devint évident pour Miles que Pénaud, Barclay et Canteloupe faisaient fausse route en cherchant à coller des hélices sur des machines incapables de voler, alors que Sheridan avait fait la preuve qu'un cerf-volant cellulaire pouvait soulever un homme. Si Miles parvenait à en construire un encore meilleur, peut-être en l'équipant d'un gouvernail rudimentaire permettant de le diriger, il aurait le point de départ d'une machine volante.

O'Hare était accroupi près du feu.

— Tu vois ce que je veux dire, p'tit gars ? C'est un vrai jeu de cons. Autant se planter au milieu d'un champ et montrer son cul au taureau.

Il se mit à racler la galette qu'il venait d'extraire de sous les cendres.

— Bon, il est où, ce lard ?

Isabel et son oncle passèrent la matinée du lendemain à tenter de démêler l'enchevêtrement de tiges, de pignons, de boulons et d'écrous qui s'était déversé de la caisse lorsqu'ils l'avaient ouverte. Galbraith avait trouvé cette machine par hasard dans les pages publicitaires de l'*Australian Home Companion and Illustrated Weekly Magazine*¹, où l'on proposait pour vingt livres cette « authentique bicyclette de sécurité » fabriquée à Taunton, dans le Somerset, par Holsworthy & Sons. L'importateur n'avait pas songé à inclure une feuille d'instructions.

Vers midi, ils mangèrent, puis ils s'y mirent de nouveau. Mais ce qu'ils obtenaient ne ressemblait en rien à l'image de la bicyclette Holsworthy que Galbraith avait vue dans le journal.

— Regarde-moi ça, s'exclama le bon docteur en faisant signe à Isabel de s'approcher de la fenêtre du bureau.

Une charrette passait bruyamment devant le portail au pas de promenade ; elle transportait un rouleau de toile sur lequel on pouvait lire :

1. Le magazine hebdomadaire illustré et compagnon du foyer australien.

C'est un PHÉNOMÈNE BIEN CONNU
que des Milliers d'Âmes INNOCENTES
ont été Sacrifiées
à la Consommation de LIQUEURS DÉLÉTÈRES
buvez à votre SANTÉ
Buvez SANS Regrets
buvez le BRANDY HORATIO'S BOOMERANG
d'ÉMINENTS Membres du Clergé le RECOMMANDENT

— Quel message de circonstance en ce jour saint, commenta Galbraith. Je me demande si notre cher M^{gr} Ransom fait partie de ses partisans.

On aurait tout d'abord cru que la charrette se conduisait toute seule, mais au fur et à mesure qu'elle émergeait de derrière le laurier-rose du jardin, Isabel distingua deux personnes à bord, un petit vieux tout voûté qui tenait les rênes, et son acolyte, un solide gaillard debout derrière l'écran translucide du rouleau. Le slogan était de travers et le deuxième larron faisait ce qu'il pouvait pour le redresser. Le soleil de l'après-midi flottait derrière lui, le transformant en marionnette d'ombres chinoises.

Isabel avait remarqué deux carafons vides dans le bureau de son oncle.

— J'espère que tu ne sacrifies pas ton âme sur l'autel d'une liqueur délétère, le taquina-t-elle.

— Non, seulement mon portefeuille, répliqua Galbraith. Où en étions-nous donc ?

Lundi, après le déjeuner, Isabel descendit en ville pour chercher du renfort en la personne de William Jolly, le maréchal-ferrant. Mais ce dernier ne put lui promettre qu'il monterait avant le soir. À sept heures vingt-deux minutes,

juste comme Isabel et son oncle s'asseyaient devant un repas du soir bien mérité, la porte d'entrée fut ébranlée par un coup terrible.

— Monsieur Jolly, s'écria Galbraith, nous allions justement dîner. Je me demande si vous aimeriez...

— Me joindre à vous ? coupa le maréchal-ferrant. C'est pas de refus.

Jolly, c'était un torse large comme un baril suspendu à des épaules énormes. D'épaisses mèches de poils noirs lui jaillissaient du col et des manches. Il avait les jambes ridiculement courtes, mais personne n'avait sans doute pris le risque de le lui faire remarquer. Son expression amère disait clairement que le travail de la forge était bien au-dessous de lui, qu'il était secrètement un bâtisseur de ponts qui n'avait jamais eu sa chance.

— Pas de temps à perdre, fit-il en repoussant son assiette vide bien avant qu'Isabel et le docteur n'aient terminé la leur. Où elle est, cette machine ?

Sa confiance en ses capacités s'évanouit lorsqu'il apprit que Galbraith avait égaré la revue qui contenait l'illustration cardinale représentant l'objet assemblé.

— Je vais avoir besoin de mon apprenti Albert, annonça-t-il.

— Je peux vous aider, moi, intervint Isabel.

Le maréchal-ferrant jeta un coup d'œil à Galbraith, puis à Isabel.

— Vous pouvez m'aider, mademoiselle, en allant chercher mon apprenti Albert.

Il s'avéra qu'Albert n'habitait pas loin. Galbraith y alla lui-même, laissant à Isabel le soin de fournir à Jolly le sandwich au gigot, soudain devenu une condition nécessaire à l'accomplissement de sa tâche.

— Ah, Albert, mâchonna-t-il. Content de te voir ici.

Comme Albert avait vu la photographie, il comprenait bien mieux que son patron comment les pièces s'adaptaient les unes avec les autres. Lentement mais sûrement, la machine se mit à prendre forme. À onze heures moins le quart, au terme d'un combat féroce avec la chaîne, Galbraith proposa une trêve pour la nuit. Mais le maréchal-ferrant, fortifié par une demi-bouteille de brandy médicinal, avait pris le mors aux dents et refusa carrément de se séparer de sa clé à molette.

Les roues étaient maintenant assemblées. Quelques coups de marteau bien appliqués vinrent à bout des pédales. À minuit et demie, alors que John Bax, l'allumeur de réverbères, titubait jusque chez lui et que le pâtissier chinois de la rue Bathurst entamait sa première fournée, ils reculèrent tous les trois d'un pas pour admirer leur œuvre, pratiquement achevée, à l'exception de plusieurs vis, quelques boulons et un écrou qui n'allaient apparemment nulle part.

La bicyclette était noire, mesurait environ trois mètres cinquante de long et possédait une selle en cuir rigide montée sur deux ressorts d'acier ainsi qu'un guidon ressemblant à des cornes de bœuf. Elle avait des roues à rayons équipées de bandes de caoutchouc plein ; celle d'en avant était à peine un petit peu plus grande que celle d'en arrière. Quant aux freins, ils brillaient par leur absence. Le cadre à tube diagonal en acier estampé portait avec ostentation la signature de son inventeur, Joshua Holsworthy.

— Comment que ça s'appelle déjà, ce machin ? s'enquit Jolly.

— C'est une bicyclette, l'en informa Galbraith.

— Une bissique-lette ?

— Ça vient du grec.

— Sans aucun doute.

Le maréchal-ferrant passa sur son front un énorme avant-bras en poussant une sorte de grognement.

— Et ça sert à quoi ?

— On pourrait dire que c'est un genre de véhicule.

— Un veilly-cule ? Ça vient aussi du grec ?

— Du latin.

— Ah ben oui. T'as déjà vu quelque chose comme ça, toi, Albert ?

Albert, comprenant très bien quelle réponse il attendait de lui, secoua la tête.

— Alors, reprit le maréchal-ferrant, il sert à quoi au juste, ce veilly-cule ?

Le D^r Galbraith n'avait pas de réponse toute prête. D'après la publicité, cela permettait, en terrain ferme et plat, de parcourir plusieurs kilomètres à une allure s'approchant de la marche rapide. Son utilisation n'était pas recommandée sur le sable ni dans la boue. Cela ne transportait rien d'autre que son passager et, à en juger par son poids, cela prenait deux hommes pour le hisser à bord d'un omnibus.

— Vous savez, Jolly, je serais bien en peine de vous décrire rationnellement son usage. Mais vous admettez avec moi que c'est de la belle ouvrage.

Le maréchal-ferrant se tourna vers son apprenti.

— Qu'est-ce que t'en penses, Albert ? T'allongerais vingt livres, toi, pour une bissique-lette comme ça ?

L'idée d'avoir vingt livres à allonger pour quoi que ce soit parut à Albert si invraisemblable qu'il en perdit sa langue. Les mains dans les poches, il attendit que l'esprit sarcastique de Jolly vienne à son secours.

— Bien sûr que non, mon p'tit gars. Ça serait comme...

Albert retint son souffle.

— Ça serait comme jeter des pièces d'or aux cochons.

— Merci énormément de votre précieux concours, Jolly, fit soudain le docteur en cherchant son portefeuille.

Le maréchal-ferrant empocha le billet en un éclair.

— Ça fait de l'expérience pour le petit, répondit-il. J'sais pas si ça va lui servir un jour, mais...

Il jeta la clé à molette dans son sac.

— Au moins, cette sacrée bissique-lette, on n'aura pas besoin de lui ferrer les sabots, hein, Albert ?

— Cette sacrée bête a la colique, maugréait O'Hare dans l'étable de l'hôtel Macy's.

L'un des chevaux gris avait la tête enfouie dans son sac d'avoine. L'autre était allongé sur la paille et son ventre émettait des gargouillis retentissants.

— Je devrais lui couper la gorge tout de suite. Sans blague, on serait mieux à pied.

Cela faisait trois jours que Miles et lui trottaient en tout sens autour d'Emu Plains et il avait hâte de se remettre en route. Il ne fallait pas être sorcier pour deviner que tout ce qui savait lire dans la région était maintenant informé des vertus du brandy Horatio's Boomerang, sans compter qu'O'Hare s'était chargé de propager la bonne nouvelle au bar de l'hôtel Macy's. Il considérait sa tâche comme terminée. Un grand ciel bleu leur faisait signe de partir vers le sud, et il se réjouissait à l'idée de passer une semaine ou deux dans les terres fertiles de la vallée de la Nepean, puis de mettre le cap sur Liverpool et la rivière Georges avant de revenir à leur point de départ.

— Elle ira mieux dans un jour ou deux, assura Miles. Y a pas le feu, non ?

Cela lui plaisait bien de ne pas bouger pendant quelque temps. L'hôtel Macy's était plutôt miteux, mais le patron était sympathique, la table, pas mauvaise, et avec O'Hare, ils étaient plus ou moins maîtres des lieux. Pendant que ce dernier buvait au bar du rez-de-chaussée, Miles pouvait s'installer sur la véranda, les pieds sur la balustrade de bois, et méditer tout son soûl. Ce qu'il

voulait, c'était fabriquer un cerf-volant cellulaire. Il se faisait fort de prélever un ou deux pieds de toile sur le rouleau publicitaire sans qu'O'Hare s'en aperçoive.

— Depuis quand t'es vétérinaire, toi ? bougonna O'Hare. Comme ça, la prochaine fois qu'elle en aura besoin, tu voudras bien me faire l'honneur de lui fourrer ta main dans le derrière ?

— Je disais ça comme ça, se reprit Miles.

O'Hare était d'humeur querelleuse depuis la nuit précédente, ou plutôt depuis le coucher du soleil, quand il avait aperçu derrière l'hôtel quelque chose qui l'avait perturbé. Ce que c'était, pas moyen de le lui faire dire. Il saisit une poignée de paille, la frotta entre ses paumes et sortit de l'étable. Miles ne le suivit pas tout de suite. Le cheval malade semblait ragaillardir par le départ d'O'Hare. Quant à l'autre, il n'avait pas cessé de baver dans sa musette.

Soudain Miles entendit un cri :

— Saleté de nom de Dieu !

Il sortit précipitamment et aperçut O'Hare, le regard perdu au loin comme s'il avait vu un revenant. Sa main droite tremblait.

— Là, montra-t-il, voilà encore un de ces salauds.

Le soleil matinal se levait à peine, mais il était en pleine forme. Miles avait du mal à le regarder en face.

— Par là, gueulait O'Hare.

Soudain il le vit : un animal de la taille d'un chat, avec une petite queue blanche, comme un éclair le long du chemin ; puis il plongeait et il ne le vit plus.

— Des lapins.

— Et alors ? fit Miles.

Une tonne impériale de douleur sembla peser sur le vieux, qui dut s'appuyer contre un poteau de la barrière pour rester d'aplomb. Il resta sans bouger pendant plusieurs minutes. Puis il finit par dire :

— J'ai pas fourgué du brandy toute ma vie, fiston. Au commencement j'élevais des moutons ; j'en avais des centaines. Oh, c'était un beau coin de pays, dans les collines, près de Geelong. Ça aurait bien marché s'il n'y avait pas eu Sheridan.

— Thomas ? s'étonna Miles. Le type que vous avez sorti de l'eau ?

— Lui-même. C'est pas qu'il m'ait jamais dit merci. Jamais vu personne lécher les bottes aux uniformes comme il le faisait. Monsieur le gouverneur par-ci, monsieur le gouverneur par-là. Toujours en train de les emmener à la chasse. Les kangourous, c'était pas assez bon pour ces messieurs. Il leur fallait du vrai gibier. Le chevreuil, ça coûtait trop cher, et pas moyen de faire cracher les paysans, alors voilà que Sheridan met la main sur des lapins et les lâche dans les collines. Au bout de deux ans, il y en avait tellement qu'on ne pouvait pas faire cent pas derrière chez soi sans se prendre le pied dans un putain de trou. Un jour un *squatter* me dit : « Le gars qui nous débarrassera de cette plaie sera riche ! »

Un long silence s'ensuivit alors qu'O'Hare se remémorait sa décision fatale.

— C'est comme ça, conclut-il, que je me suis lancé dans la chasse au lapin.

Son bras droit se fatiguait de soutenir son poids sur le poteau. Il changea de bras.

— Pendant deux ans j'ai creusé, j'ai brûlé, j'ai fait sauter toute la putain de garenne, mais ces putains de lapins, pas moyen d'en venir à bout, alors j'ai tout vendu et je suis parti. J'arrive à Racler, j'apprends que les lapins y sont déjà. À peine je mets le pied dans les broussailles près de Mallee que je tombe sur une entrée de terrier large comme une bouche d'égout de Sydney. Le temps que je grimpe sur les collines de Wimmera, elles grouillent de lapins. Ils me battent à Swan Hill, et à Hay, ils campent des deux côtés de la rivière Murrumbidgee. Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je rêve du jour où j'éclaterai la cervelle de Thomas Sheridan avec ma pelle, mais un type me dit que Sheridan est mort de la goutte et enterré au fond d'un terrier. « Va vers le nord, qu'il me dit. J'ai jamais vu de lapins au nord de la rivière Lachlan. » Alors je pars vers le nord, je traverse la rivière Lachlan, et de l'autre côté, cinquante lapins me regardent en rigolant de toutes leurs dents. Plus jamais, que je me dis, ces salauds ont gagné la partie. Je jette mon fusil dans la rivière et je saute dans la diligence pour Sydney...

— Mais il y a plein de lapins à Sydney, coupa Miles.

— Ils se reproduisaient là depuis quarante ans, opina O'Hare. Il me restait quelques livres. Je les ai bues. J'ai réussi à dégouter un lit à la Maison des marins, et c'est là que j'ai entendu un vieux bourlingueur raconter qu'il n'avait jamais entendu parler d'un seul lapin en Nouvelle-Zélande, alors je me suis dit que si c'était vrai, j'allais enfin avoir la paix. Et j'ai décidé d'y aller.

O'Hare fouilla dans ses poches, sortit sa blague à tabac et se roula une cigarette famélique. Cela semblait l'avoir calmé de raconter son histoire.

— Je sais ce que tu penses, reprit-il. Tu es en train de te demander comment on peut devenir obsédé à ce point d'une petite bête insignifiante comme le lapin, comment on finit en sac de nœuds à force d'essayer d'en venir à bout. Eh bien, on ne décide pas toujours de ce qui se met dans notre peau ou dans notre crâne, et je me dis que tu dois savoir ça mieux que personne.

Miles ne mordit pas à l'hameçon.

— Et c'est à ce moment-là que vous avez sauvé la vie de Sheridan...

— Pour qu'il fasse de la mienne un putain d'enfer.

Miles attendit qu'il allume sa cigarette.

— Comment ça s'est terminé ? demanda-t-il.

O'Hare aspira profondément avant de poursuivre son récit.

Il avait débarqué à Dunedin, précisa-t-il, et peu après, il était parti pour les régions aurifères de l'Otago dans le but de fournir des provisions aux prospecteurs. Il avait acquis en écorchant les lapins un savoir-faire de barbier qui pourrait aussi lui être utile. Il avait hâte de commencer. Il faisait un temps épouvantable ; on n'avait pas vu le soleil depuis des semaines. Mais il remarqua des visages connus parmi les tentes et les cabanes aux toits d'écorce : de vieux chercheurs d'or endurcis que la fortune avait dédaignés, à Racler comme à Castlemaine. O'Hare avait planté sa tente près des leurs en espérant que tout irait pour le mieux.

« On partageait nos rations, moi et deux types que j'avais connus des années auparavant au bord de la Murrumbidgee. Ridley et Murchison, jamais je les oublierai

même si je dois vivre cent ans. C'était Murchison qui faisait la tambouille. "C'est du ragoût de mouton, qu'il dit en regardant son acolyte avec un drôle d'air. Ridley, il a trouvé du mouton premier choix qui se baladait, comme ça." Tout de suite, je me suis dit que la viande était volée, mais un repas, c'est un repas et je n'avais rien avalé de la journée, alors tu penses bien que je n'allais pas leur demander la facture du boucher. Mais ils n'arrêtaient pas de se regarder en coin, ces deux-là.

— Nous, on aime bien le mouton de la région, pas vrai Ridley ? qu'il dit, Murchison, et ce salaud de Ridley sourit d'une oreille à l'autre ; moi, j'attends de voir ce qu'il y a sous le couvercle.

— Quoi, pas de bordeaux ? qu'il fait, Ridley, le service se détériore, ici !

Alors Murchison sort une bouteille de tord-boyaux et me demande si j'en veux une gorgée.

— La bibine, ça peut attendre, les gars, que je réponde, file-moi donc une louchée de ragoût.

Ridley lui prend la bouteille des mains en disant :

— Tu vois bien qu'il meurt de faim, Murchison. Donne-lui à manger, pour l'amour du ciel !

Moi, je commence à me demander s'il y a vraiment quelque chose dans le chaudron ou si mes deux larrons ne sont pas en train de me mener en bateau. Mais non, voilà que j'en ai plein mon assiette et ma foi, ça a l'air de faire l'affaire.

— T'as jamais connu un meilleur cuistot que Murchison ici présent, m'assure Ridley. Il pourrait te mitonner un repas de roi avec des refus de crible.

Ils sont assis là tous les deux à me regarder.

— Vous avez pas faim, les gars ? que je leur demande. Je voulais pas être grossier.

— Vas-y, répond Ridley, pas de cérémonie entre nous. »

O'Hare avait laissé brûler sa cigarette toute seule. Elle en était déjà à la moitié. Il en contempla un instant l'extrémité rougeoyante.

— J'ai su dès la première bouchée. J'aurais reconnu cette viande même si elle était réduite en cendres. J'avais tellement faim que je n'ai pas pu m'empêcher de tout manger sous l'œil narquois de ces deux salauds.

— C'était du ragoût de lapin, devina Miles.

— Ça a failli m'achever, avoua O'Hare. J'ai pris la fuite en n'emportant que les vêtements que j'avais sur le dos. J'ai bien pensé à m'embarquer clandestinement pour l'Amérique du Sud, mais je ne parle pas un traître mot d'espagnol et j'étais trop vieux pour apprendre. Alors je suis revenu à Sydney et c'est comme ça que tu m'as rencontré, p'tit gars, à tirer une charrette pour gagner ma vie, avec un cheval même pas foutu de chier quand il faudrait.

Ils restèrent longtemps assis en silence. La colère d'O'Hare était complètement épuisée. Il termina sa cigarette et s'en roula une autre. Miles se demandait s'il ne lui avait pas raconté son histoire afin de l'édifier. Le vieil homme finit par se lever. Il avait encore les yeux tournés au loin, mais cette fois son regard semblait porter jusqu'aux collines de Geelong.

— Je t'ai parlé, reprit-il, de ce salaud de Sheridan et de ses singeries avec son cerf-volant, et je le regrette bien, crois-moi. Tu as le nez plongé dans ce carnet comme un

cheval dans un seau d'avoine. Nom de Dieu, mon garçon, un fieffé ivrogne qui s'est tué bêtement en s'accrochant à un cerf-volant n'est pas un exemple pour quelqu'un comme toi. Je sais bien que comme philosophe, on a déjà vu mieux, surtout avec ces lapins qui me parasitent la tête, mais quand on est piégés comme nous sur le cul du monde et que le sol menace de s'écrouler sous nos pieds, c'est pas d'une machine à voler qu'on a besoin, c'est d'une putain de clôture.

L'énorme bicyclette anglaise trônait sur le tapis de Turquie du bureau du Dr Galbraith. Ses poignées d'acier luisaient, tout comme sa selle de cuir astiquée à la cire d'abeille. On était mardi matin. Galbraith avait déjà déjeuné et cela faisait une demi-heure qu'il s'exerçait à monter et à descendre de la machine à l'aide d'un tabouret. Avec la pratique, il commençait à pouvoir rester noblement assis sur la selle, une jambe de chaque côté de son cadre oblique. Mais peu importe comment il se plaçait, il n'arrivait pas à atteindre les pédales avec ses pieds. Lorsqu'il avait vu la bicyclette pour la première fois, il avait éprouvé certains doutes qui se trouvaient maintenant confirmés : à supposer que quelqu'un parvienne un jour à faire marcher son nouveau jouet, ce ne serait pas lui.

C'est dans cette posture, et dans son complet de serge bleue, qu'Isabel le trouva lorsqu'elle entra dans la pièce. Elle mesura immédiatement la situation ; ses premières paroles furent :

— Il faudrait être un géant pour la faire rouler.

— Ou un orang-outang, renchérit son oncle. Aide-moi à descendre, veux-tu ?

Galbraith se pencha pour admirer l'assemblage graisseux d'engrenages et de roues dentées au moyen desquels la machine transformait en rotation le mouvement de ciseaux des pieds du cycliste. Il avait l'impression de contempler les rouages d'une montre de gousset.

— Dis-moi, Isabel, crois-tu que la bicyclette de monsieur Holsworthy va devenir populaire ?

— Sûrement pas s'il persiste à la peindre en noir, répliqua Isabel.

Le docteur se gratta le menton. La façon de penser de sa nièce ne cessait de l'intriguer : à ses yeux, la couleur n'avait pas la moindre importance.

— Les gens l'adopteraient beaucoup plus facilement, poursuivit-elle, s'il utilisait de la peinture dorée.

Elle lui plaqua les deux mains sur les épaules et l'écarta de son chemin.

— Maintenant, laisse-moi essayer.

Mais Isabel n'atteignait les pédales qu'en se tenant debout dessus, loin de la selle.

Galbraith regarda par la fenêtre. L'apprenti du maréchal-ferrant passait justement devant la maison, un sac de charbon sur l'épaule.

— J'ai bien peur que notre bicyclette ne serve absolument à rien, soupira-t-il, à moins que...

— À moins que quoi ?

— Le jeune Albert est vraiment bien bâti. Je me demande si on ne pourrait pas le persuader d'essayer. Il ouvrit la porte-fenêtre et lui cria de venir les rejoindre.

— Albert, tu m'as l'air de bénéficier d'une constitution athlétique, lui dit-il. Je suis sûr que tu n'aurais aucun mal à faire fonctionner cette machine.

L'apprenti commença par se faire prier. Jolly l'avait envoyé chercher du charbon et attendait sans doute son retour. Il refusa de faire plus d'un pas à l'intérieur de la

pièce. La présence d'Isabel l'intimidait. Tout le sang de son corps affluait vers ses oreilles, qui s'empourprèrent comme des fleurs d'hibiscus.

— Ne t'en fais pas pour le charbon, Albert, prescrivit le docteur. J'ai ma brouette : nous le pousserons derrière toi.

Isabel éclata de rire.

— C'est ma nièce qui poussera la brouette, poursuivit-il.

— Non, ce n'est pas moi, rétorqua Isabel. Moi, je serai avec toi, Albert.

Albert croisa ses bras musclés sur sa poitrine, comme c'était son habitude quand on se moquait de lui. Le maréchal-ferrant le taquinait souvent en lui confiant des tâches qu'il n'avait nullement l'intention de le laisser accomplir.

— Viens ici, Albert, disait-il. Tu veux bien me bricoler une nouvelle jante pour la roue de cette calèche ? Moi je m'assieds là et je te regarde faire.

Ou alors :

— Laisse tomber ce fer à cheval, Albert. Fabrique-nous donc une jolie paire de chandeliers pendant que je bois mon thé.

Le garçon scruta le visage de Galbraith pour y déceler la moindre trace d'hilarité.

— P'têt' bien, finit-il par laisser tomber.

— Tu aimes ton métier, Albert ?

— La plupart du temps, oui. Pas toujours. J'aime me servir du marteau.

— Je vois, répondit le docteur en admirant son biceps gauche. Tu es gaucher, je parie ?

Albert pencha la tête de côté dans un mouvement de méfiance : pour lui, le maniement du marteau était quelque chose de sérieux qui ne devrait en aucun cas faire l'objet d'un pari, surtout de la part d'un monsieur en complet de serge bleue. Malgré le martèlement quotidien qu'il subissait sur l'enclume de l'esprit pétillant de Jolly, le garçon était loin d'être un imbécile. Mais il souffrait de timidité, particulièrement en la présence de n'importe quelle femme plus jeune que sa mère, et il avait de grandes oreilles.

Galbraith sentit qu'il avait commis un faux pas.

— Un petit quart d'heure, Albert, et monsieur Jolly aura son charbon.

— D'accord, consentit Albert.

— Brave garçon.

Il se doutait bien que sur le billet d'une livre qu'il avait remis à Jolly, rien ne s'était retrouvé dans la poche du jeune homme.

— Pour ton aide hier soir, glissa-t-il en faisant tinter dans sa main deux pièces d'une demi-couronne chacune.

Albert se tourna vers Isabel et rougit de nouveau.

Depuis vingt-quatre heures qu'O'Hare lui avait raconté l'histoire de sa vie, il s'était métamorphosé. Il était maintenant rasé de si près qu'il avait la peau lisse comme un galet de rivière. Son costume disparate était soigneusement brossé et son chapeau de feutre noir avait l'air presque neuf. Le fardeau qui l'accablait s'était envolé. Il fit chausser l'un des chevaux, puis passa son lundi après-midi en grande conversation avec la propriétaire de la beurrerie d'Emu Plains, qui était veuve, et ne rentra dans sa chambre qu'aux petites heures du mardi matin. Puis, dès l'aube, il était reparti balader ses slogans parmi les fermes disséminées à la périphérie de la ville.

À la lumière de cette transformation, Miles emprunta une paire de ciseaux et préleva un mètre et demi de toile sur le rouleau. Il fit l'emplette d'une douzaine de goujons d'assemblage, d'un rouleau de ficelle et d'une bobine de fil solide chez un marchand d'équipement ménager, puis s'attela à la construction d'un cerf-volant cellulaire.

Il l'emporta jusqu'au terrain vague qui s'étendait derrière l'hôtel Macy's. Le cerf-volant pesait lourd, bien plus lourd qu'il ne l'avait imaginé. Il paraissait incapable de voler. Mais le vent se mit à fraîchir ; en allongeant la ficelle et en courant face au vent plutôt qu'avec ce dernier dans le dos, il le vit s'élever de dix pieds. Miles maîtrisa rapidement l'art de le maintenir en l'air, et bientôt le mot BOOMERANG ondula en claquant à plus de huit mètres au-dessus de lui. Il tenait là, son intuition le lui disait, le point de départ de sa machine volante. À terre, on aurait dit un coffre lourd et compact, mais une fois lancé, il avait la grâce et la légèreté d'une hirondelle. En le sentant tirer sur

son bras, il réalisa la force qui l'habitait. En comparaison, les planeurs qu'il avait construits auparavant lui semblaient dérisoires.

Par contre, les coutures laissaient à désirer. Le cerf-volant atterrit lourdement, et lorsque Miles le ramassa, il constata que l'un des goujons ne tenait plus qu'à un brin. Le cadre avait également besoin d'être renforcé, et pour cela, il lui faudrait plus de fil.

Miles descendait à grands pas la rue principale quand il vit Albert lui foncer dessus, juché sur la bicyclette. Il en avait déjà vu une sur la jetée de Manly. Le garçon, qui contrôlait à grand-peine sa monture, zigzaguait d'un côté à l'autre de la rue. Ses roues soulevaient un nuage de poussière. Une demoiselle de dix-huit à vingt ans qui portait une robe jaune vif courait derrière, suivie d'une silhouette trapue vêtue d'un complet de serge bleue et poussant une brouette. À travers la poussière, la jeune fille semblait voler elle aussi. Une masse de cheveux enchevêtrés flottait sur ses épaules. Elle s'était débarrassée de son chapeau, qui descendait la côte derrière elle. La bicyclette était en train de la distancer. Hypnotisé par la fille, Miles resta cloué sur place tandis que la machine descendait droit vers lui ; tout le monde cria et une seconde plus tard, il se retrouva allongé dans la poussière, une courbure anormale entre le coude et le poignet.

Un petit attroupement se forma autour de lui, attiré moins par la chute de Miles que par l'objet qui en était la cause.

— Oh mon Dieu, s'écria Isabel en se penchant au-dessus de lui, êtes-vous blessé ?

Albert se relevait déjà, étourdi et contusionné, mais en un seul morceau. Il se mit à déambuler d'un pas mal

assuré. Le Dr Galbraith, abandonnant la brouette, vola à son secours.

— Tu n'as pas de mal, mon garçon ?

Au même instant, un mouvement de foule lui révéla Miles allongé sur le sol, surveillé par sa nièce.

— Poussez-vous, poussez-vous, clama-t-il en jouant des coudes. Êtes-vous blessé, jeune homme ?

Il s'agenouilla pour constater que Miles avait le bras cassé.

— Doucement, mon garçon, ne bouge pas.

Galbraith tâtonna pour trouver son sac et se rappela qu'il ne l'avait pas pris en sortant. Son regard descendit la rue vers la paire de lanternes rouges qui indiquaient les cabinets voisins des docteurs Sproule et L'Estrange.

— Que quelqu'un aille chercher L'Estrange, demanda-t-il. Dites-lui de prendre du chloroforme.

— Est-ce que ça fait très mal ? s'enquit Isabel.

Miles fit une tentative pour secouer sa tête pâlie par le choc.

Alors qu'ils attendaient L'Estrange, un homme trapu en manches de chemise et bretelles de cuir se fraya un chemin jusqu'à eux. Lorsqu'il aperçut l'expression bouleversée de son apprenti, il fit claquer sa langue et prononça d'un ton sentencieux :

— Tu vois, Albert, voilà ce qui arrive quand on monte sur une bissique-lette.

Albert avait trop honte pour ouvrir la bouche. Il cherchait désespérément du regard le sac de charbon qui avait disparu.

— Une bissique-lette, mesdames et messieurs, répéta Jolly. Ça vient du grec.

Le maréchal-ferrant se balançait d'avant en arrière, les pouces glissés dans ses bretelles de cuir. S'il avait eu dans ses poches un fer à cheval, ou tout autre exemple de l'étendue de ses talents, il l'aurait sans aucun doute fait passer à la ronde. Inutile de penser à le faire taire.

— Je l'ai dit dès que je l'ai vu, mesdames et messieurs, lança-t-il. J'ai dit, cette bissique-lette-là, c'est dangereux comme machine. Je l'avais averti, le jeune Albert ici présent, mais est-ce qu'il m'a écouté ? Grâce au Ciel qu'il ne soit pas mort, malgré qu'il l'aurait pas volé, avec tout le tapage qu'il a provoqué.

Même si les sarcasmes de Jolly s'adressaient publiquement à Albert, ils visaient secrètement le D^r Galbraith. Jolly n'avait même pas vu Miles allongé par terre, le bras cassé reposant sur sa poitrine et aux prises avec une envie de vomir.

Mais Jolly n'avait pas encore terminé. Regardant autour de lui, il aperçut un vieux Chinois qu'il avait déjà vu, planté devant l'entrée de son atelier, un râteau cassé à la main.

— Comme si ce n'était pas assez, ajouta-t-il, en plus des bissique-lettes qui se déchaînent dans nos rues, d'avoir des Chinetoques qui n'attendent que l'occasion de nous égorger dans not'sommeil pour envoyer tout notre or en Chine !

Galbraith lui lança par-dessus son épaule :

— Si nous pouvions tous jouir de votre sagacité, monsieur Jolly, je suis sûr que cette ville serait beaucoup mieux protégée.

Le maréchal-ferrant prit la remarque pour un compliment et se creusa la tête pour conclure sur quelque chose de bien senti, une finale appropriée. Mais il ne trouva que :

— Très bien, alors voilà.

Il chercha du regard Albert, qui traînassait un peu à l'écart.

— Alors Albert, lui cria-t-il, ce foutu charbon, où il est passé ?

— C'est ma faute, s'écria Isabel. C'est moi qui ai dit à Albert d'aller plus vite.

Miles se décrochait les orbites pour mieux la voir.

— C'était un accident, trancha Galbraith d'un ton sec.

Mais c'était à lui-même qu'il en voulait. Il leva les yeux juste au moment où le Dr L'Estrange arrivait en s'époussetant les revers du veston. Les deux praticiens se serrèrent sèchement la main.

— Soyez un ange, mon vieux, donnez un peu de chloroforme à ce garçon. Il souffre plus que ce qu'il veut bien laisser paraître.

Il se tourna vers Miles.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme ? Ne parlez pas, ça ne fait rien. Mon collègue que voici va vous administrer quelque chose qui vous soulagera un peu, puis je vais vous transporter jusque chez moi pour réparer votre bras.

L'Estrange lui tendit la bouteille. Il se rendait bien compte que la fracture n'était pas jolie et n'avait pas l'intention de s'en mêler.

Galbraith fit tomber sur son mouchoir une petite quantité de liquide incolore. Miles reconnut immédiatement l'odeur. Il eut une vision de la cape de Wolunsky. Isabel était penchée sur lui. Il sentait ses cheveux longs lui frôler le front. Il aspira l'écœurante odeur, ses paupières se firent lourdes et il se sentit partir à la dérive encore une fois.

— Je me demandais quand vous alliez vous réveiller, dit Isabel. Vous étiez à des milles de distance.

Cela faisait un bout de temps qu'elle le regardait dormir. Elle aimait sa grande taille, son long visage fin, ses pommettes osseuses. Il la faisait penser à ces majestueux chevaliers du Moyen Âge dont elle avait vu des images dans les livres, ou à leurs effigies mortuaires allongées pour toujours, un chien fidèle à leur pied.

— Où suis-je ? balbutia Miles.

Il se trouvait dans un lit qu'il n'avait jamais vu, dans un pyjama qui ne lui allait pas, dans une maison qu'il n'avait jamais visitée. Dehors, il faisait noir et un mince croissant de lune brillait à travers les rideaux. Son bras enserré dans un plâtre battait d'une douleur sourde, appuyé sur une tablette à côté de lui.

— Vous vous êtes cassé le bras, enfin c'est nous qui vous l'avons cassé ; Albert vous a fait tomber et mon oncle vous l'a réparé. Il sait très bien s'y prendre avec les os.

Miles parcourut la chambre du regard : le mobilier sinistre, la caisse à thé couverte de revues, la fille aux yeux verts assise dans un grand fauteuil rouge près de la fenêtre.

— Mais alors, où suis-je ?

— Chez mon oncle. Nous avons fini par retrouver votre ami, monsieur O'Hare. Il a dit que cela ne vous dérangerait pas.

Elle ferma le livre qu'elle était en train de lire.

— Ça ne vous dérange pas ?

— Non.

Elle portait une robe de chambre d'homme trop courte pour elle qui laissait nus ses mollets fins, ainsi qu'une paire de pantoufles de cuir qui appartenaient sans doute à la même personne.

— Est-ce que ça fait mal ? voulut-elle savoir.

— Oui, répondit-il.

— C'était une vilaine fracture, mais il est sûr qu'elle va bien se cicatriser... il sait très bien s'y prendre avec les os.

— C'est ce que vous n'arrêtez pas de répéter.

Isabel se renfroigna. Elle s'était attendue à ce qu'il soit plus courtois.

— Est-ce que je l'avais déjà dit ?

— Deux fois, répliqua Miles. Peut-être même trois.

— Ah. Elle haussa les épaules. Vous vous appelez Miles ?

Il devina que c'était O'Hare qui lui avait dit son nom.

— Et vous ?

— Isabel. Ici, c'est chez mon oncle. Je viens très souvent. Mais j'habite à Sydney.

Miles s'assit à grand-peine dans le lit. Il avait espéré qu'elle viendrait à son aide, mais elle resta où elle était.

— Cette machine... souffla-t-il.

— C'est une bicyclette de sécurité, elle vient d'Angleterre, expliqua Isabel. En fait, pour la sécurité, ce n'est pas encore très au point...

— Elle est à vous ?

Isabel s'aperçut qu'elle le regardait fixement. Pendant qu'il dormait, il lui avait paru mystérieusement familier. Elle n'avait pas l'intention de trahir l'intérêt qu'elle lui portait en le questionnant directement, du moins pas avant d'en savoir plus long.

— Non, à mon oncle, répondit-elle. Mais je l'ai aidé à l'assembler.

— Vraiment ?

— Oh, au moins un petit peu. En tout cas, j'étais là et j'ai tout vu.

Elle regarda par la fenêtre : le docteur avait payé cinq shillings pour faire ramener dans une charrette la bicyclette endommagée qui gisait maintenant dans la remise, à côté de son boghei.

— J'en avais déjà vu une, lui apprit Miles. Sur la jetée de Manly.

— Vous connaissez Sydney ?

— J'y suis allé plusieurs fois. Il remarqua qu'elle tenait sur ses genoux le carnet de Smith. Hé, mais c'est...

— Oh, désolée. Il est tombé de votre poche. Je n'avais pas l'intention... je veux dire, je m'en suis occupée, c'est tout.

Elle le referma avec une brusquerie telle qu'il tomba par terre. Elle se pencha pour le ramasser.

— Il est à vous ? C'est vous qui l'avez écrit ?

— Il est à moi, répondit Miles, et ce n'est pas moi qui l'ai écrit.

— Qui est-ce, alors ?

Il avait plusieurs raisons de ne pas le lui dire, du moins pas tout de suite. Il voulait en découvrir d'abord un peu plus long à son sujet. Cela l'énervait prodigieusement qu'elle se soit emparée de son carnet.

— Qui l'a écrit ? insista Isabel.

— Tobias Smith.

Elle se redressa d'un seul coup :

— L'aéronaute ?

Miles luttait contre l'impulsion d'ouvrir le carnet pour vérifier qu'il avait encore toutes ses pages. Il le posa sur la table de chevet.

— Vous avez entendu parler de lui ?

— Non seulement j'ai entendu parler de lui, mais je suis montée dans sa montgolfière !

Il n'en crut pas un mot et ne se gêna pas pour le lui dire.

— Il y a des années de cela, insista-t-elle. J'avais sept ans... je suis montée dans la nacelle, ne me demandez pas comment... et elle s'est envolée. C'était dans tous les jour-

naux. Je ne l'ai jamais revu, vous vous en doutez bien. Il est mort maintenant.

— Je sais, dit Miles.

— Quel rêveur, hein ? Monsieur Smith, je veux dire.

— Vous pensez ?

Elle trouvait les réponses de Miles extrêmement irritantes.

— Vous êtes bien placé pour le savoir. Votre ami, monsieur O'Hare, nous a prévenus. Il nous a dit : « Ne perdez pas ce damné bouquin, sinon vous allez en entendre parler. » Le peu que j'en ai lu, ça m'a eu l'air d'un sacré charabia. On croirait le délire d'un fou.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'avez pas le droit de fouiller dans mes affaires.

— Je n'ai pas fouillé, se défendit Isabel.

— Comment appelez-vous cela, alors ?

Isabel se leva et serra la ceinture de sa robe de chambre.

— Bonne nuit, Miles. Dormez bien. Je suis vraiment désolée pour votre accident.

Isabel n'avait pas l'habitude de se faire traiter de cette façon par les jeunes gens de son âge. Le plus souvent, ils avaient tendance à les flagorner bassement, sa mère et elle. Mais Miles s'était montré brusque et même impoli. Jamais elle ne pourrait l'imaginer en train de lui lécher les bottes. Elle trouvait cela terriblement séduisant.

Il n'était pas encore sept heures quand elle descendit l'escalier. Elle eut la surprise de trouver la porte d'entrée ouverte ; son oncle revenait de la remise. Une gelée blanche couvrait le sol et elle vit luire dans la lumière du soleil la trace de ses petits pas circonspects.

— Le patient a-t-il donné signe de vie ? s'enquit le docteur.

— Il dort à poings fermés, rapporta-t-elle. Il n'est pas un peu tôt pour jardiner ?

Isabel portait des culottes de golf en épais coton gris foncé remontées sur les genoux, une blouse simple d'une couleur que son oncle aurait décrite comme étant bleue, mais qui était en fait un lilas subtil, et des bottines noires lacées sur le devant. Galbraith observa sa tenue d'un œil à la fois curieux et amusé. Il pensa à lui demander comment s'appelait le vêtement qui lui couvrait le bas du corps, mais se dit que cela pouvait attendre.

— Je ne jardinais pas, répondit-il. Je suis allée voir la pauvre bicyclette de monsieur Holsworthy. Je pense que les dommages ne sont pas irréparables. En fait, ce n'est

pas grand-chose. C'est notre ami, là-haut, qui a le plus pâti dans cette affaire.

— Je le trouve plutôt grincheux, répliqua Isabel.

— Vraiment ? J'avais l'impression qu'il t'était tombé dans l'œil. Tu as passé un temps fou dans sa chambre.

Il se pencha pour enlever ses souliers, mais s'aperçut que ses pantoufles n'étaient pas à leur place.

— À moins que ce ne soit purement dans le cadre de tes fonctions d'infirmière ?

— Je n'ai pas dit qu'il me déplaisait. Juste qu'il est grognon.

— Il doit souffrir pas mal.

— Il ne voulait pas que je lise son carnet.

— Moi non plus, je ne pense pas que je voudrais que tu lises le mien, rétorqua Galbraith.

— Tu en as un ? Première nouvelle.

— Non mon chou, je n'en ai pas.

Isabel ferma la porte en fronçant les sourcils.

— J'aurais sans doute mieux fait de lui demander la permission.

— Peut-être bien.

Sentant l'odeur du hareng fumé, elle suivit son oncle dans la salle à manger où une pocheuse en argent mijotait au-dessus d'un petit réchaud à pétrole.

— Je me suis dit que tu aurais sans doute envie de lui monter son petit déjeuner, devina le docteur. Bien sûr, maintenant que tu l'as vexé, il n'en voudra peut-être pas.

— C'est un risque à prendre, sourit-elle.

— Bonjour, fit Isabel d'un ton neutre.

Miles s'assit maladroitement. Il se sentait ridicule dans le pyjama du docteur.

— Avez-vous mal ? lui demanda-t-elle.

— Moins qu'avant.

Isabel avait les jambes qu'il fallait pour porter des culottes courtes, particulièrement gris foncé, car cela faisait ressortir à la fois la minceur de ses hanches et la blancheur nacrée de sa peau. Lorsqu'elle les portait pour déambuler sur la plage de Coogee Beach, les promeneurs oubliaient ce qu'ils étaient en train de dire pour la suivre des yeux. Elle déposa le plateau sur la table de chevet et tira les rideaux.

— Comment ça s'appelle ? lui demanda-t-il en montrant son vêtement du doigt.

— Je pourrais vous demander la même chose, répondit-elle en indiquant son pyjama.

Il réfléchit un instant avant de poursuivre :

— Ça vous va bien.

— Merci. Dans votre cas, c'est moins réussi, j'en ai peur.

Elle s'assit en tailleur dans le fauteuil rouge.

— Vous n'allez pas manger le petit déjeuner que je vous ai apporté ?

Il n'avait rien pris depuis la veille au matin ; le chloroforme lui avait donné la nausée. Maintenant que son arrière-goût nauséabond s'était dissipé, il avait une faim de loup. Il mangea vite pendant qu'Isabel regardait par la fenêtre et lui posait des questions anodines auxquelles Miles se contentait de répondre en hochant ou en secouant la tête. Elle mentionna une ou deux fois Tobias Smith dans l'espoir de lui arracher l'histoire du mystérieux carnet à la reliure de cuir. Mais le pianola du D^r Galbraith jouait bruyamment au rez-de-chaussée et Miles faisait semblant de ne pas entendre, quand il ne changeait pas carrément de sujet. Isabel s'amusa de l'ingénuité de ces manœuvres dilatoires. Elle allait devoir user de patience.

Miles n'était pas à l'aise dans cette maison. Il aurait bien aimé s'en aller, mais Galbraith ne voulait pas en entendre parler.

— Où iriez-vous, mon jeune ami ? À l'hôtel Macy's ?

— J'ai dormi dans pire, rétorqua Miles.

Il savait pertinemment qu'O'Hare s'y trouvait toujours.

— Je n'en doute pas, répondit le docteur. Moi aussi j'ai vu pire, vous savez. En fait, j'ai passé de très belles soirées chez Macy's. Mais je vous parle en tant que médecin : les belles soirées attendront. L'os a besoin de temps pour se ressouder et, jusqu'à ce que je sois certain que tout se passe comme il faut, j'insiste pour que vous demeuriez ici.

— Alors il faudrait que je travaille. Je ne veux pas être nourri à rien faire.

— Ah, mais qui a dit que vous seriez nourri, Miles ? Mon jardinier est si vieux qu'il se trouve à l'article de la mort. Avec un seul bras, vous me seriez plus utile que lui avec les deux siens. Votre alimentation dépendra donc de l'énergie que vous déploierez à dompter la glycine.

— Ça devrait pouvoir se faire, dit Miles.

— Bien sûr, il faut également tenir compte de ma nièce Isabel. Avec mes habitudes de vieux garçon, elle me donne parfois du fil à retordre. Votre présence lui procurerait sans aucun doute un peu de diversion.

— Une diversion ? De quoi ? s'étonna Miles qui n'avait jamais vu Isabel faire autre chose que boire le sherry de son oncle, faire de longues promenades en solitaire et lire des livres qui n'étaient pas à elle.

— Ne serait-ce que d'avoir à me faire la conversation, sourit Galbraith.

— Oh, de toute façon, elle m'évite.

Miles avait voulu dire cela d'un air parfaitement détaché, mais sa contrariété transparaissait clairement.

— Ah oui, vraiment ? Cela m'étonne. Mais l'esprit d'une jeune femme est un mystère impénétrable pour vous et moi.

Miles détourna son regard.

— Il reste, reprit le docteur, que j'ai l'intention de vous garder ici encore au moins quinze jours, après quoi je serai heureux de vous rendre votre liberté.

Il avait l'air de chercher une lettre parmi les nombreux livres et périodiques qui encombraient la maison. Miles le suivit pendant qu'il ouvrait des tiroirs et farfouillait dans des piles de papiers.

— À propos, Isabel m'a dit que vous aviez le sens pratique, enfin, elle voulait dire plus que moi, ce qui n'est pas un compliment démesuré.

Galbraith finit par trouver ce qu'il cherchait : une grande enveloppe d'épais papier gris qui émit un bruit de crécelle lorsqu'il la souleva. Elle contenait un assortiment de vis, de boulons et d'écrous demeurés orphelins après l'assemblage de la bicyclette par Albert et Jolly.

— Personnellement, je suis plus enclin à blâmer les ouvriers que la machine, avoua-t-il.

— Laissez-les-moi, demanda Miles.

— Pour quoi faire ?

— Vous voulez faire réparer la bicyclette, oui ou non ?

— J'aurais cru que vous ne voudriez plus jamais la revoir.

Une image s'éclaira dans l'esprit de Miles : celle d'Isabel volant derrière Albert dans un nuage de poussière.

— La première fois, c'est à peine si je l'ai vue, assura-t-il.

— En effet, marmonna le docteur, vous n'en avez pas eu la chance.

Il y a plusieurs manières de raconter la même histoire, et plusieurs façons de regarder une bicyclette. Quand Joshua Holsworthy, depuis sa résidence de High Street à Taunton, avait contemplé la bicyclette de sécurité qu'il venait de mettre au point, il avait vu la classe moyenne enfiler des pinces sur ses pantalons, relever ses jupons et partir en balade dans la campagne anglaise tous les dimanches après-midi. Il avait vu les clubs de cyclisme se multiplier comme des amibes, des courses se disputer entre concurrents de toutes les nations, de vastes perspectives d'exportation aux États-Unis.

Parfois, au cours d'un luxueux déjeuner d'affaires avec ses bailleurs de fonds, il s'imaginait recevoir de grosses commandes lucratives de la part de généraux à la retraite qui auraient compris que cela coûtait moins cher de graisser un vélo que de nourrir et loger un cheval. Il rêvait d'un monde qui se laisserait un jour convaincre de renoncer à la marche à pied et d'adopter, pour ses déplacements, son exercice et ses loisirs, le confort encaustiqué de la selle à deux ressorts d'une bicyclette de sécurité bien britannique.

Lorsque Miles posa les yeux sur la bicyclette couchée dans la remise, il vit une machine qui lui rappela aussitôt les engrenages grinçants qui s'agitaient bruyamment sous la scène tournante du théâtre Prince Of Wales. Petit garçon, il ouvrait de grands yeux chaque fois que l'imposant mécanisme, fabriqué par Gould & Sons à Bolton, dans le Lancashire, s'animait en grondant. Rien ne le ravissait plus que de s'allonger à plat ventre dans les cintres et de regarder tourner la scène sous ses yeux. Quand Eliza le privait de sortie, il se glissait sous les planches où monsieur

Govett, un chiffon graisseux à la main, ajustait les valves et faisait entendre raison aux pistons récalcitrants à coups de maillet. À la vue des pédales de cuivre et des manivelles du pédalier, la similitude entre les deux machines lui sauta aux yeux. Il suffisait d'imaginer les jambes du cycliste comme des pistons et le pignon central devenait l'arbre d'entraînement. Dans les deux cas, il s'agissait de faire tourner un cylindre rotatif. En un mot comme en cent, la bicyclette de sécurité anglaise reposait sur le principe du moteur, tout comme les machines de Gould & Sons, excepté qu'elle ne pesait qu'une infime partie de leur poids.

— Ah, vous êtes là, fit Isabel en s'encadrant dans l'embrasement de la porte de l'étable.

Impossible de savoir combien de temps elle était restée appuyée contre le chambranle, les bras croisés, se découpant en ombre chinoise sur la luminosité du ciel d'hiver.

— Vous croyez que vous allez pouvoir la réparer ?

— Elle n'est pas cassée, répondit Miles. Juste tordue.

En effet, la roue avant était voilée et le guidon gauchi. Une des pédales était toute de travers.

— Bien sûr, poursuivit-il en secouant l'enveloppe de papier gris, je dois aussi trouver où vont ces pièces. Ce sera sans doute plus facile de démonter tout le machin et de repartir à zéro.

— Oui, mais vous n'avez qu'un seul bras, lui rappela-t-elle.

— Mais vous pourriez m'aider. À moins que vous n'ayez mieux à faire.

— Cela peut attendre, s'empressa-t-elle de répondre. Aurons-nous besoin d'outils ?

— Il faudrait une clé à molette et une paire de tenailles.

— Ne bougez pas, ordonna Isabel.

Elle revint dix minutes plus tard, toute rouge et chargée d'un assortiment d'outils qui, visiblement, n'avaient jamais servi. Galbraith était parti faire la tournée de ses patients. Ils étaient seuls tous les deux.

La bicyclette de Joshua Holsworthy était d'une ingénieuse simplicité. Sans freins ni plateau de vitesse, ils se firent un jeu de la démonter et de la rassembler de la façon prévue par son fabricant.

Isabel tenait les morceaux ensemble pendant que Miles forçait. Parfois ils changeaient de rôle. Il était droitier, elle gauchère. En deux heures, ils eurent terminé. Isabel était maintenant convaincue qu'elle l'avait déjà vu ailleurs.

— Je sais qui vous êtes, s'écria-t-elle brusquement. Le magicien. Il a demandé un volontaire. C'était vous !

Miles esquissa le sourire qu'il avait vu Wolunsky arborer pour signifier qu'il n'était pas ce que croyaient ses interlocuteurs.

— C'était vous, n'est-ce pas ?

— Peut-être bien.

Isabel n'avait rien contre les jeux, à condition d'avoir toutes les cartes dans la main.

— Oui ou non ? insista-t-elle.

— Oui.

Elle se croisa les mains derrière la tête.

— Je le savais. Maintenant, dites-moi son secret.

— Son secret ou le mien ? riposta Miles.

— Très drôle. Vous n'allez tout de même pas me dire que vous l'évitez de naissance ?

Elle détourna son regard et, quand elle le regarda de nouveau, le même sourire était revenu sur son visage.

— Tout de même pas ?

— Ça s'apprend, répondit-il. J'ai appris jeune, c'est tout.

— Miles, vous me faites marcher.

— Vous croyez ?

— Posez cette bicyclette, ordonna Isabel. Asseyez-vous exactement où vous êtes et dites-moi tout.

Miles ne lui dit pas tout. Il ne lui en conta même pas la moitié. Ajoutant, retranchant et brochant à sa fantaisie, il en révéla juste assez sur sa vie avec Eliza et Wolunsky pour retenir l'attention d'Isabel.

Pour une fois, elle ne fit aucune interruption, se contentant de hausser les sourcils une fois ou deux. Depuis le début, il y avait chez lui un je-ne-sais-quoi qui la captivait. Il ne ressemblait à aucun autre des jeunes hommes qu'elle avait rencontrés ou qu'elle pouvait s'attendre à rencontrer. Il était élué, plein de verve, en ébullition constante. Il avait besoin qu'on lui coupe les cheveux ; on aurait dit une sculpture en cours d'élaboration. Il s'habillait de façon épouvantable : la dernière fois qu'elle avait vu une seule

et même personne porter des pantalons de tweed et un manteau de castor, c'était dans une pantomime, quand elle avait douze ans.

— Et votre père ? finit-elle par lui demander. Vous n'avez rien dit à son sujet.

Miles hésita.

— Il est mort, dit-il.

Miles n'avait pas oublié O'Hare, et vice-versa. Le sentiment d'obligation se trouvait en majeure partie du côté de Miles, le sentiment de préjudice de l'autre.

— Voici l'affaire, dit O'Hare. Ils étaient assis devant des pintes de bière brune au bar de l'hôtel Macy's.

Mis à part le barman à moitié endormi sur son tabouret, l'endroit était désert.

— L'affaire, c'est que moi, cette perte ne me dérange pas vraiment, mais qu'est-ce qui va arriver si monsieur Horatio se met à compter ses biens et qu'il en manque un bout ? Ça, mon garçon, c'est ce qu'on appelle une situation gênante, le genre de situation dans laquelle il vaut mieux ne pas se retrouver si on peut faire autrement.

Miles sirotait sa bière en hochant la tête. Cela faisait une heure qu'O'Hare s'employait à éveiller en lui un sentiment de culpabilité au sujet de la toile qu'il avait prise pour fabriquer son dernier cerf-volant. O'Hare ne se sentait pas lésé personnellement : un slogan de plus ou de moins, qu'est-ce que cela changeait pour lui ? Mais comme il se doutait bien que Miles avait l'intention de le quitter, il faisait ce qu'il pouvait pour l'en empêcher. Miles lui agita son bras plâtré sous le nez, mais le vieux l'écarta du revers de la main. Il pouvait très bien tourner la manivelle avec l'autre main, et de toute façon, se hâta d'ajouter O'Hare, c'était la compagnie de Miles qu'il désirait d'abord et avant tout.

— Ce que je veux dire, c'est : comment savoir si ce n'est pas un inconnu qui nous l'a fauché pendant qu'on avait le dos tourné, hein ? Ça pourrait passer pour de la

négligence, tu vois ? De quoi me retrouver devant le tribunal avec une accusation grosse comme ça sur les épaules. C'est sûr que j'aurais besoin de quelqu'un pour m'ap-puyer, et ce quelqu'un, c'est toi, p'tit gars.

Sur le comptoir, entre leurs deux bocks, reposait l'objet du litige, c'est-à-dire le bout de tissu d'un mètre et demi, roulé bien serrée autour des douze goujons d'assemblage, dont Miles s'était servi pour assembler son cerf-volant cel-lulaire. On voyait très bien qu'O'Hare s'était donné du mal pour défaire les coutures et effacer tout indice trahissant la vocation aérienne qu'avait déjà eue l'objet.

— Voilà ce qu'on va faire. On va suivre la rivière pen-dant quelques jours, voir où ça nous mène. Si on n'aime pas ça, droit sur Liverpool. Dans quinze jours, on est à Pitt Street. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

C'était exactement le plan qu'il avait déjà proposé à Miles avant que le cheval ne tombe malade.

— C'est cette fille, hein ? s'écria O'Hare en levant son verre avant de s'enfiler son contenu. Je le savais.

Le barman vint leur porter deux bocks pleins.

— Et si c'est pas elle, renchérit-il, c'est ce putain de docteur avec ses machines.

— Il cherche un jardinier, expliqua Miles.

O'Hare posa brutalement sa bière sur le bar.

— Un jardinier ? répéta-t-il en essayant de ne pas rire.

— Pourquoi pas ? riposta le jeune homme.

— Un putain de jardinier avec un seul bras ?

Miles aspira le faux col de sa bière toute fraîche.

— Je ne toucherai qu'un demi-salaire, fit-il sans rien ajouter de plus.

De toute façon, O'Hare ne voulait pas en entendre parler. En vérité, si Miles voulait rester, c'est parce qu'il n'avait plus envie de s'en aller. Ce n'était ni la fille, ni la bicyclette, ni le cerf-volant qui le retenaient, c'était l'ensemble des trois. Le destin avait lancé sur son chemin une poignée de possibilités que Miles n'avait pas l'intention de laisser en plan.

— Garde les pieds sur terre, petit, énonça O'Hare, voilà mon avis.

— Je m'en souviendrai, répliqua Miles.

O'Hare alluma une cigarette et vida son verre en silence. Il s'attarda encore un jour ou deux, s'affairant à retoucher ses slogans avec de la peinture noire, puis il attela les chevaux à sa carriole et informa l'hôtelier de son départ. Miles ne le revit plus jamais, pas plus que son rouleau de toile.

Le 24 septembre 1852, Henri Giffard parcourut vingt-huit kilomètres dans le ciel de Paris à bord de son ballon dirigeable, aidé d'un moteur à vapeur de trois chevaux actionnant une hélice de bois. L'appareil, dont l'enveloppe de coton mesurant quarante-quatre mètres de long était remplie de gaz de houille, se déplaçait à une vitesse moyenne de six kilomètres à l'heure. Dans le hall de l'Institut de mécanique de Sydney, on pouvait voir une petite gravure commémorant l'exploit de Giffard. Miles l'avait souvent contemplée lors de ses visites à la salle de lecture, essayant de deviner le poids d'une telle charge et l'envergure qui serait nécessaire pour la soulever. Il y pensait souvent ces jours-ci, sans doute à cause de l'incessante rumeur de la minoterie voisine, dont le moulin à vent venait d'être remplacé par un moteur à vapeur d'occasion.

Il avait plu toute la matinée et Isabel venait de partir en douce pour une de ses promenades solitaires. Miles sauta sur cette occasion de se retrouver seul pour passer outre aux ordres du docteur et grimper sur la bicyclette. Même en écrasant maladroitement les plates-bandes avec son unique bras valide, il put se faire une idée de son rendement. Bien que la machine soit plutôt encombrante, les dimensions relatives de ses engrenages permettaient à son cavalier de la propulser en ne déployant qu'un minimum d'efforts. Il se souvint d'une page du carnet où Smith avait dessiné un planeur en forme de crucifix dont les ailes étaient en fait deux cerfs-volants cellulaires. Une idée lui vint soudain à l'esprit : et s'il utilisait le principe du pédalier pour propulser le planeur de Smith ?

Il s'arrêta sous l'arche métallique qui se dressait devant la maison. Sa fatigue s'ajoutant à l'instabilité de la bicyclette, il dut lutter pour en descendre sans la faire tomber. Avec la fin du jour, un petit crachin s'était remis à tomber.

— On dirait bien que vous avez tourné en rond, lança Isabel de sous son parapluie.

Miles se retourna : la trace en forme de huit de ses roues était nettement visible sur la pelouse humide.

— Pas tout à fait, se défendit-il.

Elle l'aida à ramener la bicyclette jusqu'à l'étable.

— J'ai réfléchi, Miles.

— Vraiment ?

Isabel secoua l'eau de son parapluie et le laissa tomber dans un récipient près de la porte.

— Je veux léviter. Je veux que vous me fassiez léviter.

— C'est ridicule, protesta Miles, qui dégoulinait sur le tapis du bon docteur.

Il était persuadé qu'elle se moquait de lui. Il y avait une lettre sur le manteau de la cheminée, mais il vit qu'elle ne lui était pas adressée.

— On m'a peut-être déjà fait léviter, mais moi je ne l'ai jamais fait à personne.

— Mais vous savez ce qu'il faut faire.

— Non.

— Non quoi ? Non, vous ne voulez pas, ou non, vous ne savez pas comment ?

— Non, je ne veux pas.

— Rabat-joie, maugréa la jeune fille.

Miles lui lança un regard un regard furieux. Comme elle était sortie sans chapeau, elle avait reçu une partie de la pluie oblique qu'avait laissé passer son parapluie ; ses cheveux humides scintillaient. Sa bouche esquissa une petite moue tentatrice.

— Vous y pensez, hein ? devina-t-elle.

— Non.

À mi-hauteur de l'escalier, le soleil d'hiver donnait une luminescence métallique à la fenêtre qui surplombait un petit palier, là où l'escalier faisait demi-tour. Elle le vit regarder dans cette direction.

— Faites-le là, sous la fenêtre. Je veux être entourée d'un halo.

Elle le prit par sa main valide.

— Venez donc, Miles.

— Ça ne marchera pas.

— Alors prouvez-le-moi et je ne vous le demanderai plus jamais. Je ne dirai rien à personne.

Miles se sentait singulièrement vibrer. Il avait l'impression qu'une charge courait au bout de ses doigts, comme dans ceux de Wolunsky lorsque ce dernier se préparait à le faire léviter. Isabel le tenait toujours par la main. Elle était consciente de son agitation.

— Très bien, dit-elle.

Ils montèrent l'escalier. Isabel le précédait. Il portait toujours son plâtre et son autre bras lui faisait mal depuis qu'il était monté sur la bicyclette. Il s'empara d'une canne à poignée d'ivoire en passant devant la porte. Bien sûr, il lui manquait la médaille de cuivre de Wolunsky, mais Isabel portait autour du cou, sur une chaîne en or, un pendentif chinois fait de jade rose. Il tendit la main :

— Je vais avoir besoin de ça.

Elle le lui confia sans demander pourquoi. En haut des marches se trouvait une petite chaise en osier que son oncle utilisait comme escabeau pour ouvrir la fenêtre. Elle courut la chercher.

— Et vous ? lui demanda-t-elle. Vous n'avez pas besoin de chaise ?

Il fit non de la tête.

— Et maintenant ? souffla-t-elle.

Miles la fit asseoir de biais par rapport à la fenêtre et posa la canne en équilibre sous son coude gauche. Les rayons du soleil rendaient le jade rose presque écarlate.

— Regardez le pendentif, lui enjoignit-il.

— Je regarde.

— Et ne parlez pas.

Miles immobilisa la chaînette, puis donna une chiquenaude au pendentif avec l'ongle de son majeur. Le morceau de jade se mit à tourner sur lui-même, projetant des éclats lumineux sur les murs, sous le regard fixe d'Isabel

qui essayait de ne pas cligner des yeux. Miles entama alors un lent discours monocorde. Automatiquement, il se mit à réciter de mémoire les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit :

— Sachons que notre imprudence nous sert quelquefois bien, quand nos calculs les plus profonds avortent.

Isabel ne prêta aucune attention aux mots qu'il prononçait. Sans doute ne les entendait-elle même pas. Toute son attention était accaparée par le pendentif qui tournoyait dans la lumière. Miles parvint à la fin de son monologue et recommença du début. Enfin, les paupières de la jeune fille se firent lourdes, son souffle lent. Sa poitrine se soulevait à peine.

Brusquement, la canne que Miles avait placée sous son coude perdit l'équilibre. Isabel n'en remarqua rien ou, si elle s'en aperçut, n'en laissa rien paraître. Miles regarda la canne dégringoler l'escalier pour s'immobiliser sur le tapis de l'entrée. Il aurait pu jurer avoir vu son coude se soulever à peine, juste assez pour la déloger. Privé du soutien de la canne, son bras retomba mollement sur le côté. Isabel avait les yeux fermés, la bouche entrouverte. Miles sentait son souffle sur le dos de sa main.

Il passa derrière elle et se saisit de la chaise, qui sembla glisser sous elle de quelques centimètres tout au plus. Il n'en était pas certain. Il aurait très bien pu se l'imaginer. Il chuchota doucement son nom, mais elle ne réagit pas. Est-ce que ses pieds ne flottaient pas un petit peu, juste au-dessus du sol ? Il crut quelques instants que c'était le cas, puis remarqua soudain qu'ils étaient solidement posés sur le tapis. Elle était assise légèrement en avant sur le siège, mais c'était peut-être sa position depuis le commencement. La suggestion avait semblé agir sur elle pendant un moment pour se dissiper l'instant d'après.

Il fit le tour de la chaise et revint se placer devant elle.

— Rien, annonça-t-il. Désolé.

— Mais je l'ai senti, se récria-t-elle.

— Vous n'avez rien senti du tout.

— Je l'ai très bien senti. Je me suis sentie flotter.

— J'ai tout vu. Vous n'avez pas bougé. Ou plutôt si, vous avez bougé, mais vous n'avez pas lévité.

Miles lui rendit son pendentif. Elle le lui arracha des mains et se le rattacha derrière la nuque.

— Je l'ai senti, Miles. Vous pouvez dire ce que vous voulez, je me suis très bien sentie flotter. Ce pouvoir, vous l'avez, après tout. Pourquoi le nier ?

— Vous avez dû tout imaginer, rétorqua Miles.

— Ah oui ? Alors dites-moi comment on se sent.

— Quoi ? Il était en train de remettre la chaise à sa place au sommet de l'escalier. Isabel était toujours debout près de la fenêtre.

— Allez-y, Miles, dites-moi comment on se sent quand on lévite.

— Cela fait longtemps, vous savez.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on oublie.

Miles la regarda du haut des marches.

— C'est un peu comme si on sortait de sa peau. Vos jambes, vos bras appartiennent à quelqu'un d'autre.

— C'est tout ? s'écria Isabel. Cela lui semblait somme toute assez banal, un peu comme s'enivrer.

Miles se remémora comment, ce fameux premier soir au théâtre Royal Victoria, il avait senti ses pensées s'effilocher sur les tribulations de l'apothicaire sicilien. Les histoires de Wolunsky, même les plus éculées, possédaient le pouvoir des sortilèges.

— Si cela vous arrive un jour, vous le saurez, conclut-il.

Isabel avait beau être convaincue d'avoir flotté, elle n'ignorait pas qu'elle ne parviendrait jamais à en convaincre Miles. Il la suivit jusqu'au petit salon de son oncle où elle se versa un grand verre de sherry avant de s'installer sur un canapé vert bouteille en prenant toute la place. Miles se rabattit sur le fauteuil de cuir du docteur.

Les murs étaient tapissés de photographies montées dans de gros cadres noirs, héritage d'une fascination passée de Galbraith. L'appareil photographique avait été relégué quelque part avec son trépied, sa chambre noire portative et divers flacons renfermant ce qu'il restait des produits chimiques servant à la sensibilisation des plaques humides. L'odeur âcre du collodion traînait toujours dans la buanderie. Les plaques avaient séché depuis longtemps, mais les clichés eux-mêmes survivaient sous forme d'épreuves à l'albumine plus ou moins floues. On y voyait principalement le jardin et les montagnes, bien que le docteur ait également tâté du portrait. Une fois, il avait même entrepris, sans grand succès, de photographier un cheval. Ces images fascinaient Isabel, qui aurait bien aimé en prendre elle aussi, mais elle n'avait pas la patience de préparer les plaques.

— Dites-moi, Miles, en quoi tout ceci a-t-il quelque chose à voir avec votre ami Tobias Smith ?

— Je l'ai connu, c'est vrai, mais je n'ai jamais dit qu'il était mon ami.

— Mais c'est vous qui détenez son carnet. Vous deviez bien avoir l'un pour l'autre de la sympathie, ou quelque chose de ce genre.

— Quelque chose de ce genre, dit Miles.

Isabel resta silencieuse quelques instants, le regard perdu dans son sherry.

— Bon, très bien, finit-elle par soupirer, ne me dites rien. De toute façon, je n'y comprendrais rien, c'est sûr. Je crois que je vais prendre encore un verre de sherry. Et vous ?

— Je bois de la bière.

— Oui, cela ne m'étonne pas. Mais pas mon oncle. Si vous voulez vous joindre à moi, vous allez devoir prendre goût à autre chose.

Elle se dirigea vers l'armoire à liqueurs de son oncle.

— Un verre de scotch, peut-être ?

Miles haussa les épaules. Il s'était à moitié attendu à ce qu'elle lui propose du brandy Horatio's Boomerang. Un petit verre de whisky, ce n'était pas si mal, après tout. Après le premier, il dit oui à un second. On était vendredi soir, moment de la semaine où le Dr Galbraith trouvait le plus souvent une excuse lui permettant de faire halte à l'hôtel Commercial, au Macy's ou encore au Horse and Jockey pour s'en jeter un ou deux derrière la cravate. Il était rarement de retour avant huit heures.

Le whisky monta droit à la tête du jeune homme. Il entendait presque la voix de Wolunsky répéter une histoire qu'il avait racontée au mess des officiers de Newcastle.

— Il était une fois, commença Miles, un érudit portugais du nom d'Hector Jesus Salamanca. Un jour, il vit une tortue soulevée du sol par un aigle et se dit que des deux, c'était la tortue qui volait le mieux.

— Peut-être qu'il était soûl, fit Isabel.

Miles l'ignora.

— Salamanca, poursuivit-il, acheta une tortue au marché pour une poignée d'*escudos*. Il passa plusieurs semaines à quatre pattes, suivant partout la bête, ne sachant quoi inventer pour la persuader de s'envoler ou, à tout le moins, de sauter par-dessus le ruisseau qui coulait au fond de son jardin. Il finit par se rendre compte que ses petites pattes étaient totalement inaptées au vol. Il regrettait sa stupidité quand il lui vint à l'idée d'examiner sa carapace. Ce soir-là, il posa la tortue à l'envers sur la surface d'un étang. Elle flotta pendant une minute, puis, désorientée, coula à pic. Il conclut de cette expérience que dans de bonnes conditions, une carapace pouvait aussi bien flotter sur l'air que sur l'eau. Il courut donc à la bibliothèque publique...

— Où vivait-il ? s'enquit Isabel.

— À Lisbonne, répondit Miles. Une ville qui regorge de bibliothèques. Il se dirigea vers la plus importante.

— Et alors ?

— Alors, il y trouva un livre de croquis de Léonard de Vinci où l'on voyait une machine volante qui ressemblait à une carapace de tortue posée sur une tige. Salamanca se persuada qu'il tenait un filon. Il se confia un jour à un de

ses voisins qui gagnait sa vie en rédigeant des oraisons funèbres et des poèmes...

— Quel type de poèmes ?

— Des poèmes romantiques.

Isabel prit une expression incrédule.

— Pourquoi pas des poèmes grivois ? On ne peut pas gagner sa vie en vendant des poèmes romantiques.

— Si vous le dites. En tout cas, cet homme ne connaissait rien à l'aéronautique. Mais il avait entendu dire qu'il existe dans le Pacifique des îles où des tortues grosses comme des roues de chariot venaient régulièrement pondre leurs œufs sur le rivage.

« Il n'en fallut pas plus à Salamanca. Il vendit toutes ses possessions et s'embarqua sur un navire de commerce en partance pour Malacca, un port situé sur la côte Ouest de la Malaisie. De là, il monta dans un bateau qui appareillait pour les îles Fidji, l'endroit même où (à en croire son voisin) les indigènes chassaient les tortues géantes pour les manger.

« À son arrivée, il apprit que la saison des tortues était déjà terminée. Les coolies qui travaillaient sur les quais lui expliquèrent qu'il allait devoir attendre l'année suivante. Il s'installa donc de l'autre côté de l'île, dans un village de pêcheurs où la seule distraction consistait à observer des bancs de poissons volants ricocher sur les vagues.

« Un zoologue vous dirait que Salamanca avait misé sur la mauvaise espèce de tortue. En effet, la tortue caouane, ou *Caretta caretta*, qui est très répandue partout dans le Pacifique, avait la carapace trop dure pour lui être d'une quelconque utilité. Il aurait mieux fait de s'intéresser à la

tortue de Tornier (*Malacochersus tornieri*) dont la carapace est molle et plate. »

— Et sa femme ?

— Pourquoi faut-il qu'il soit marié ?

— Je ne vois pas très bien madame Salamanca accompagner son mari dans ses folles poursuites.

— Justement, répliqua-t-il avec humeur. Il était parti sans elle. Elle était beaucoup plus âgée que lui. Elle croyait encore que la Terre était plate !

— Encore un couple fait pour s'entendre. Elle posa une de ses jambes sur un bras du divan. Poursuivez.

— Tout en attendant le retour des tortues, reprit Miles, Salamanca se débattait avec le problème de la propulsion de la carapace dans les airs. Au début, il avait pensé à la rame, mais une expédition en mer sur un canot indigène lui avait fait prendre conscience de son manque de force. Il pensa ensuite à y attacher un soufflet, mais c'était difficilement applicable, comme il ne tarda pas à le constater. La même chose se produisit pour la toile à voile. Il songea un moment à utiliser des poulies pour tirer son embarcation le long d'un câble fixe, jusqu'à ce qu'il se rende compte que ses déplacements s'en trouveraient limités. Pour finir, il décida qu'il n'aurait pas d'autre choix que d'engager deux indigènes pour ramer à sa place.

« Douze mois passèrent. Pas l'ombre d'une tortue. Il avait eu tellement de temps pour se persuader de son propre génie qu'un an de plus ou de moins ne signifiait plus rien à ses yeux. Il passa donc une autre année à jouer et à boire ses maigres économies, convaincu qu'il allait bientôt faire fortune et manger à la table des empereurs et des rois.

« Mais les tortues ne revinrent ni l'année suivante, ni celle d'après. Salamanca se mit à soupçonner son voisin de l'avoir envoyé à l'autre bout du monde pour l'écarter du chemin pendant qu'il brevetait de son côté sa machine à voler. Lorsqu'il dut s'avouer, lui le grand érudit, battu à plates coutures par un écrivain de rimes cochonnes, il se frappa la tête contre les murs en poussant des hurlements stridents. »

— Est-ce qu'il a rejeté le tort sur sa femme ? interrogea Isabel.

— Ce n'était pas sa faute.

— Mais il ne l'a pas blâmée ?

— Elle était morte de la peste, affirma Miles. Salamanca n'avait personne d'autre à accuser que lui-même. Tout son argent avait filé. Prêt à tout pour rentrer chez lui, il se mit à demander la charité à chaque capitaine qu'il rencontrait, mais ne parvint jamais à se rendre plus loin que Singapour. Jour après jour, on pouvait le voir assis sur les quais, le regard perdu au large. Puis, un jour, il tomba à l'eau et on ne le revit jamais plus.

« Pendant ce temps, le voisin, plutôt que de faire breveter l'idée, avait fait fortune en écrivant une comédie tournant autour d'un grand érudit persuadé de pouvoir faire voler une tortue, et qui avait passé sa vie à tenter d'en faire la démonstration. Longtemps après, lorsque la nouvelle de la triste fin de l'homme qui lui avait inspiré son personnage finit par lui parvenir, il décida d'écrire la suite. Cela donna une sombre histoire d'ambitions anéanties, sans le moindre passage érotique. Elle marcha encore mieux que le premier tome. Les lecteurs voulurent savoir si cet homme avait jamais existé. Ils trouvaient une certaine dignité à cette poursuite de l'impossible, quelque

chose d'admirable à tant de ténacité. Personne ne voulut croire que c'était le même homme, Hector Jesus Salamanca, qui avait inspiré les deux histoires. »

— C'était pourtant la même histoire, commenta la jeune femme, utilisant ses mains entrelacées comme appuie-tête. La seule différence est dans la manière de la raconter.

Miles resta longtemps silencieux. Son verre était vide. Il n'était pas encore sûr de pouvoir faire confiance à Isabel.

— Dites-moi... chuchota celle-ci.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Ce que vous êtes en train de penser à me dire.

— Je vais voler, annonça Miles.

— Ce n'est pas déjà ce que vous faites ?

— Je veux dire voler vraiment. Sans médaille, ni tours de passe-passe.

— En ballon ?

— Un ballon va où le vent le pousse. Ce que j'ai en tête, c'est une machine.

Isabel se redressa, renversant au passage un peu de sherry sur le divan.

— Vous voulez parler de ces machines que personne n'a jamais réussi à fabriquer ?

Miles s'abstint de la contredire.

— Que me racontez-vous, Miles ? Alors, pendant que les Français et les Américains s'escriment dans leurs ateliers,

les réponses se trouveraient ici, dans le carnet de Tobias Smith ? Ne serait-ce pas un peu tiré par les cheveux ?

— Comme si ce n'était pas tiré par les cheveux de vivre ici, parmi les kangourous.

— Les kangourous volent aussi, maintenant ?

Miles se leva.

— Ne partez pas, plaïda Isabel. Convainquez-moi.

— Vous ne voulez pas m'écouter.

— Mais si. Dites-moi tout ce que je veux savoir.

Miles hésita un instant avant de se rasseoir. Il regrettait à moitié sa confession. Mais l'autre moitié de lui, sa part plus profonde, avait reconnu le moment qu'il attendait. S'il ne se confiait pas maintenant à Isabel, il n'y arriverait jamais et il passerait le reste de sa vie à le regretter. Il lui parla du dirigeable d'Henri Giffard, du cerf-volant cellulaire de Thomas Sheridan et d'une douzaine d'autres inventions dont chacune s'approchait un peu plus du mystère de l'envol. Il lui décrivit le génie capricieux de Tobias Smith, l'efficiënce mécanique de la bicyclette de sécurité venue d'Angleterre et les pélicans qu'il avait vus s'élever sur les courants ascendants en parcourant les rues de Woolloomooloo. Il en était à son troisième whisky. Isabel venait de se verser un autre verre de sherry et voulait savoir quelle était sa position sur la question des femmes. Aucun des deux ne faisait attention à ce que disait l'autre, mais ils prenaient à leur présence mutuelle un plaisir confus qui n'échappa pas à l'oncle lorsqu'à huit heures dix du soir, il franchit le seuil de la porte d'entrée, s'étonnant de ce qu'ils n'aient pas pris la peine d'ouvrir la lettre qu'il avait laissée sur le manteau de la cheminée,

annonçant que la grand-mère d'Isabel était mourante et qu'elle devait rentrer immédiatement.

Le lendemain matin, avant le petit déjeuner, Isabel était déjà partie.

Il y avait dans le carnet de Tobias Smith une page dont la signification avait toujours échappé à Miles, et où l'on voyait des serpents. Après le départ d'Isabel, il entreprit d'en éclaircir le sens. La feuille était couverte de diagrammes anarchiques, avec des flèches pointant dans toutes les directions ; le texte errait tortueusement d'une marge à l'autre. Miles passa des heures à l'étudier de près, à copier les diagrammes en les agrandissant et à se coller avec les pattes de mouche sans queue ni tête de Smith. Il avait hâte de revoir Isabel, mais pas avant d'avoir complètement résolu le mystère du carnet.

Le plus dur de l'hiver était déjà passé. Les jours rallongeaient. Un soir qu'il se promenait seul dans les champs qui s'étendaient derrière le jardin du docteur, Miles vit un python diamant traverser à la nage un étang boueux. En l'étudiant depuis la rive, il observa les dessins que laissaient sur la surface de l'eau les ondulations rythmiques de la bête. Ils formaient le même motif que celui qui figurait sur la page du carnet de Tobias Smith.

Smith s'était aperçu que pendant la nage, le corps d'un serpent ondule d'un côté et de l'autre afin de se propulser vers l'avant. Il avait noté la façon dont ce mouvement latéral caractéristique s'observait également chez les têtards et les vers de terre.

En observant un galah¹ se laisser tomber du sommet d'un poteau télégraphique en battant nonchalamment des

1. Nom familial du cacatoès rosablin, une espèce largement répandue en Australie.

ailes, Smith avait eu l'intuition que le mouvement horizontal du corps du serpent représentait une variation de celui, vertical, des ailes d'un oiseau, transposé de quatre-vingt-dix degrés. Il en avait déduit que la forme de propulsion aérienne la plus « naturelle » n'était pas l'hélice en bois prônée par les aviateurs européens, mais une forme de réflexe latéral imitant ces contractions musculaires. Si l'homme parvenait un jour à fabriquer une machine volante, il était convaincu qu'elle serait équipée d'ailes battantes.

Ce n'est qu'en observant la nage du serpent que Miles comprit ce que Smith avait voulu dire. En relisant la page, il s'aperçut qu'il comprenait soudain le sens de ses mystérieux diagrammes. L'un d'entre eux évoquait les castagnettes que Mayfair lui avait remises. Il fouilla dans les poches de son manteau. Maintenant, il savait de quoi il s'agissait. Chacune portait sur son envers un crochet minuscule et une petite roue dentée qui l'avaient souvent intrigué. La seule explication qu'il avait trouvée jusque-là, c'est que la petite roue était un ornement ingénieux mais frivole servant à actionner les castagnettes. Il comprit brusquement à quoi servait le crochet : si l'on y attachait un élastique enroulé serré, tout l'ensemble se mettrait à battre. Ce n'était pas une paire de castagnettes, mais une paire d'ailes !

Miles s'approcha de la fenêtre et leva les yeux vers le ciel délavé par l'hiver. Il se mit à imaginer une machine basée sur une série de cerfs-volants cellulaires et propulsée par des ailes battantes reliées à un dérailleur, comme celui de la bicyclette de sécurité anglaise.

La porte d'entrée claqua. Galbraith prenait toujours le temps de bien essuyer ses souliers sur le paillason et d'enfiler ses pantoufles de cuir bourgogne. Miles l'entendit

traverser le couloir pour se rendre à son bureau, puis revenir sur ses pas quelques minutes plus tard. Il appela du bas de l'escalier :

— Une lettre pour vous, jeune homme !

Miles attrapa le carnet avant de descendre. La lettre provenait d'Isabel en réponse tardive aux deux missives qu'il lui avait envoyées :

Très cher Miles,

Je suis très étonnée que vous ne m'ayez écrit que deux fois. Je m'étais attendue à recevoir de vos nouvelles au moins une fois par semaine. Je devrais me montrer généreuse, j'imagine, mais j'ai trouvé votre première lettre pour le moins obscure et la seconde encore plus énigmatique. J'espère que mon oncle vous fait bien travailler dans son jardin et qu'il vous a pardonné les dégâts que vous avez infligés à ses plates-bandes. Ma grand-mère s'est relevée de son lit de mort et jure qu'elle nous enterrera tous.

Affectueusement,
Isabel

Miles lut la lettre à plusieurs reprises pendant que le docteur furetait à gauche et à droite, cherchant quelque chose qu'il avait égaré.

— Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ? s'enquit-il.

Miles enfonça la lettre dans la poche de son pantalon.

— La grand-mère d'Isabel se porte mieux.

— Cela ne m'étonne pas. À ma connaissance, c'est la deuxième fois qu'elle se trouve à l'article de la mort cette année. Je soupçonne le Créateur de perdre son sang-froid chaque fois qu'il la rappelle à Lui. Je ne serais pas surpris qu'Isabel tienne d'elle par certains côtés.

Miles répondit :

Chère Isabel,

Je vous expliquerai tout quand nous nous reverrons.

Bien à vous,
M

On était dans la première semaine du mois d'août 1875. Miles s'était enfin fait enlever son plâtre ; sa peau était pâle et mouchetée comme celle d'une truite. Une légère bosse indiquait l'emplacement de la fracture. Comme il n'y avait pas grand-chose à faire dans le jardin, il se mit au travail sur ses cerfs-volants cellulaires. Une petite butte située à un mille de chez le docteur lui permit de se prouver que plusieurs cerfs-volants pouvaient voler comme un seul homme. En augmentant les dimensions du cerf-volant principal, il parvint à soulever des charges de plus en plus lourdes. Par un matin venteux, il réussit à faire voler un sac d'avoine de vingt livres et à le maintenir dans les airs pendant une demi-heure.

Le docteur venait parfois assister à ses expériences. Il se tenait à bonne distance de l'appareil, les mains profondément enfoncées dans les poches et une expression interrogatrice sur le visage. Il se voyait comme un homme moderne. Après tout, sa maison était pleine de gadgets conçus pour rendre la vie plus facile, plus heureuse ou moins pénible. Il se disait bien qu'un jour ou l'autre, l'humanité ouvrirait son journal pour apprendre que l'un des

siens était parvenu à voler. Mais ce ne serait pas de son vivant, et il s'agirait sans aucun doute d'un homme exerçant une profession prosaïque et pragmatique : un ingénieur peut-être, ou un fabricant de bicyclettes. Le carnet de Tobias Smith lui faisait penser à ces mystiques du Moyen Âge qui avaient passé leur vie dans leur cellule de moine à converser avec le Saint-Esprit. Il avait bien essayé de ramener Miles à des espérances plus raisonnables, mais n'avait réussi qu'à les gonfler encore plus.

Vers la fin août, Miles construisit son premier appareil capable de soulever un homme, formé de quatre cerfs-volants assemblés les uns aux autres. Derrière l'hôtel Macy's, devant un public composé du docteur et d'une poignée de buveurs éméchés, il s'éleva de vingt pieds dans les airs et passa plusieurs minutes à se balancer dans son harnais, puis le vent tomba et il flotta doucement jusqu'au sol. Rendu euphorique par ce succès, il décida de monter ses deux cerfs-volants les plus importants sur un châssis de bois. Il choisit le double crucifix parmi les innombrables configurations imaginées par Smith et accrocha son harnais au plus gros des deux. Après plusieurs essais manqués pour faire décoller cet assemblage, il découpa les faces verticales des deux cerfs-volants, créant ainsi deux ensembles d'ailes parallèles, et échappa de peu à la catastrophe quand son planeur s'envola sans crier gare et le tira sur cinquante mètres avant de s'immobiliser dans un fourré d'acacias. La deuxième fois, il tint bon et eut même l'occasion d'essayer certaines manœuvres simples pendant les quelques secondes qu'il passa en l'air. Les habitués de chez Macy's s'accoutumèrent à voir le jeune homme flotter parmi les eucalyptus.

Une autre lettre arriva de Sydney :

Cher Miles,

Venez me voir. Je m'ennuie.

Isabel

Miles mit une semaine à démonter ses cerfs-volants. Le docteur était tout désolé de le voir partir. Ces deux-là s'aimaient bien, sans en avoir l'air.

— La bicyclette est à toi, lui dit-il.

Miles hésita. Galbraith avait déjà insisté pour lui remettre dix livres en guise de salaire pour le « jardinage ».

— Prends-la, mon garçon. Holsworthy ne l'a pas fabriqué pour mon anatomie.

Ils se rendirent ensemble en diligence à la gare de Penrith ; la bicyclette bringuebalait sur le toit. Ils se serrèrent la main sur le quai en exhalant des volutes de buée dans le petit matin frisquet.

— Embrasse Isabel de ma part, souffla Galbraith.

Le train soufflait en passant sous les villas qui surplombaient la voie du chemin de fer : demeures de docteurs, de banquiers et de professeurs. Miles ouvrit l'œil pour tenter d'apercevoir le figuier dont les racines envahissaient lentement le salon d'Isabel. Mais il y avait des dizaines de figuiers, des douzaines de manoirs. Pour Miles McGinty, la tête dans les nuages, toutes les maisons se ressemblaient.

Miles ne remarqua pas tout de suite, sur un mur de briques de la rue Bathurst, l'affiche encadrée par deux tuyaux de gouttière rouillés. Il était concentré sur les numéros qui surmontaient les portes des magasins. Galbraith lui avait recommandé une pension bon marché dirigée par une certaine madame Gursky dont il avait connu le mari pendant la ruée vers l'or.

Tout en cherchant l'adresse, Miles laissa errer son regard vers une boutique de parapluies au mur couvert d'affiches publicitaires qui, imprimées sur du mauvais papier, s'étaient fondues les unes dans les autres pour former un enchevêtrement confus de caractères typographiques. L'une d'elles, plus noircie que ses voisines, attira tout de même son attention. On y voyait une silhouette ventrue flotter, jambes croisées, à quelques pieds du sol. Sous l'image, on lisait :

Après ses nombreux Triomphes à l'étranger,
MELCHIOR L'ÉLECTRICIEN fera la Démonstration
de ses POUVOIRS SUPRATERRESTRES
au Temple Maçonnique.
Ouverture des portes à six heures et Demie.
Les RETARDATAIRES ne seront pas admis.

Miles en reconnut immédiatement le style. Wolunsky s'était contenté de remplacer le nom d'un mage par un autre. C'était la réincarnation de Balthazar le magicien.

L'endroit qu'il cherchait était situé un peu plus haut sur la côte : « pension de famille Gursky, chambres à la nuit, à la semaine ou au mois, payables d'avance ». Il choisit une chambre meublée avec parcimonie qui donnait sur l'arrière, paya dix shillings pour une semaine, gara sa bicyclette dans la ruelle et partit à la recherche de Wolunsky.

Le temple maçonnique était logé dans un bâtiment de brique trapu qui donnait l'impression d'avoir eu des velléités de grandeur avant de se rendre compte du coût de la vie. Il ne restait de ces aspirations qu'une frise surmontant le perron avant, aujourd'hui recouverte, comme tout le reste de l'immeuble, d'un revêtement de suie, de fientes de pigeon et autres salissures.

Il était cinq heures et demie et des poussières. Un petit groupe s'agitait bruyamment devant l'entrée latérale. Le sujet du débat était de savoir si l'homme qu'ils venaient d'apercevoir était le concierge ou Melchior l'électricien. Miles s'approcha assez pour entendre ce qui se disait et en déduire qu'il s'agissait bel et bien de Wolunsky, ou alors de quelqu'un se faisant passer pour lui.

Il fit le tour jusqu'à la grande porte qu'il trouva ouverte, à sa grande surprise. Posée dans une soucoupe sur une table du vestibule, une tasse contenant un fond de thé semblait indiquer qu'un gardien y avait passé un certain temps au cours de la journée et qu'il avait l'intention de revenir. Une chose ne faisait aucun doute : pour l'instant, il n'était pas là. Au fond du hall d'entrée, Miles n'eut aucun mal à repérer un semblant de couloir de chaque côté duquel deux paires de portes se dévisageaient. Les deux premières portaient d'étranges symboles, la troisième donnait sur un placard à balais et sur la dernière, on avait punaisé une affiche aux bords déchiquetés. Miles y colla une

oreille et capta une toux qu'il connaissait bien. Il frappa. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'une voix lui crie :

— Entrez.

Miles ouvrit la porte.

— Ah, te voilà, toi, fit Wolunsky. Je me demandais bien quand tu referais surface.

Miles eut du mal à le reconnaître au premier abord. Il trônait au milieu d'un vieux divan de cuir bourré de crin et fumait, en lieu et place de son habituel cigarillo, un Havane gros comme un barreau de chaise dont la moindre bouffée s'étalait en nappe de fumée assez épaisse pour obscurcir non seulement l'homme assis, mais la majeure partie du mur du fond.

— Nous avons reçu ta lettre, poursuivit-il. C'est-à-dire que ta mère l'a reçue et qu'elle a eu la gentillesse de me la lire.

Miles s'était attendu à un certain froid, mais Wolunsky faisait exactement comme s'ils s'étaient quittés en excellents termes.

— Eliza...

Wolunsky se reprit aussitôt :

— Ta mère et moi, nous espérions bien que tu viendrais nous voir.

Il se leva. Il portait un pantalon pied-de-poule fait sur mesure qui, contrairement à tous ceux qu'il avait portés jusque-là, lui allait comme un gant, des souliers de cuir verni et une chemise en toile de lin fin importée de France. Une chaîne en or pendait à la poche de son gilet.

Sa panse se gonflait derrière ses boutons dorés. Il avait les cheveux coupés de frais, les ongles bien limés, même ses sourcils donnaient l'impression d'avoir été taillés. Ses jointures étaient toujours noueuses et enflées, mais un grenat obèse brillait à son petit doigt. Wolunsky avait dû gagner de l'argent, beaucoup d'argent.

— Belle coupe, fit-il remarquer en pointant vers son pantalon le bout allumé du Havane, tu ne trouves pas ? Un tailleur juif dans le quartier chinois. Drôle de combinaison, il faut bien le dire, mais le bonhomme connaît son affaire.

Miles se demandait presque s'il ne s'agissait pas encore d'une des tours de Wolunsky. Mais l'or avait l'air vrai ; il voyait le poids de la chaîne tirer sur le tissu de la poche.

— Tu n'as pas l'air de trop mal te porter, constata-t-il.

— Pas trop mal, mon p'tit gars, c'est le moins qu'on puisse dire. Pas mal du tout, en vérité.

— Ma mère va bien ? s'informa Miles.

— Ça, on ne peut pas dire le contraire. Je crois qu'elle ne me contredira pas.

— Où est-elle ?

— Eh bien, mon garçon, mais là où elle a toujours été. Enfin, c'est là qu'elle sera dès qu'elle y sera. Dernier ou avant-dernier rang, histoire de garder un œil sur tout ça.

Il prit un air pompeux pour tirer une fois de plus sur son cigare.

— Une femme fiable, ta mère, on ne peut plus fiable, tu seras d'accord avec moi.

Miles aurait voulu lui parler de tant de choses, à commencer par la bicyclette. Le Wolunsky du bon vieux temps aurait sûrement posé plein de questions. Son art était si peu compliqué qu'il s'intéressait toujours beaucoup aux accessoires qu'utilisaient les autres. S'il n'y avait pas encore de foire cycliste en Australie, Miles se disait que cela ne saurait tarder. Mais avec tout cela, il n'osait plus aborder le sujet.

— Alors, tu ne vas pas me demander comment j'ai fait ?

— Fait quoi ?

— Pour transformer la cagnotte de notre modeste entreprise ?

À la faveur d'un nuage de fumée, Wolunsky battit en retraite derrière un paravent japonais. Depuis le départ de Miles, son numéro était devenu plus complexe. Le cigare continua de se consumer tout seul sur le guéridon posé en face du divan. Miles entendit le vieux sorcier jurer derrière la mince cloison. Il ne savait pas trop ce qu'il fabriquait, mais ça n'allait pas tout seul.

— Tu veux un coup de main ? lança-t-il d'un ton moqueur.

Wolunsky ne répondit pas, mais émergea un instant plus tard, portant autour de la taille un harnachement plutôt menaçant et un gros coussin dans son fond de culotte. Il agita les mains pour dissiper la fumée.

— Le corset électromagnétique, annonça-t-il. Par ma foi du bon Dieu, mon p'tit gars, tu n'as jamais rien vu de pareil.

Il n'y avait aucun doute là-dessus.

— Qu'est-ce que c'est ? s'étonna Miles.

— Ce que c'est ? Je vais te dire ce que c'est. C'est le meilleur outil sur lequel un magicien puisse mettre la main, voilà. C'est le fin du fin, l'alpha et l'oméga de la lévitation, voilà ce que c'est. Tu demanderas à ta mère. Elle en avait les yeux sortis de la tête, sans blague.

L'une autour de la taille, l'autre sur la poitrine, il resserra les bretelles de toile jusqu'à ce qu'il semble sur le point d'éclater, puis les fixa au moyen de grosses boucles en laiton.

— Tu veux bien m'aider à me brancher, Miles ? demanda-t-il en lui tendant une paire de pinces crocodile.

— Sur quoi ?

Wolunsky lui montra une boîte qui lui avait servi de repose-pied au début de leur entretien. Cela ressemblait à une petite valise de métal grisâtre.

— Sur la pile sèche, indiqua-t-il.

Miles fit ce qu'il lui demandait. Presque immédiatement, Wolunsky se mit à se balancer en tremblant. Il sembla perdre un instant l'équilibre, mais le retrouva vite, se croisa les bras sur la poitrine, ferma les yeux et se mit à s'élever de quelques pouces tout d'abord, puis de quelques pieds, le corps raide comme un bouddha de pierre. Enfin, de toute évidence, le plus dur fut fait. Il se détendit et alla jusqu'à se gratter le nez.

— Alors ? souffla-t-il en clignant de l'œil gauche. Avoue que tu es impressionné, tout de même ?

Époustouflé, oui. Mais Miles se serait fait couper en petits morceaux plutôt que de l'admettre. Balayée la bicy-

clette, enfoncé, le cerf-volant de Sheridan. Il se demanda même si Wolunsky ne s'était pas moqué de lui durant toutes ces années. Submergé par une vague de jalousie, il se pencha et défit l'une des pinces crocodile. Wolunsky retomba brutalement sur le sol.

— Très drôle, renifla-t-il en se remettant sur ses pieds.

Il ne s'était pas fait mal, ayant déjà appris à ne pas faire confiance au courant électrique, d'où le coussin.

— Tu vas me dire comment tu fais ? s'enquit Miles.

— Ça t'intéresse ? Je croyais que tu avais laissé toutes ces illusions derrière toi.

Miles plongeait ses yeux dans les siens comme il se l'était fait faire cette nuit-là sur la scène du Royal Victoria.

— Pure curiosité, affirma-t-il.

— Très bien, concéda Wolunsky. C'est l'électricité emmagasinée dans les bobines qui énergise la matière éthérique qui enveloppe le corps. Il suffit de se concentrer suffisamment pour que le corps s'élève de lui-même.

— C'est tout ? s'exclama Miles. Tu enfiles le corset et tu t'envoles ?

— En deux mots, oui, confirma Wolunsky. Bien sûr...

— Mais pourquoi ici ?

— Tu trouves ça trop petit ? Moi, ça me convient parfaitement. J'ai toujours préféré remplir deux fois une petite salle qu'une grande une seule fois. Mais je dois avouer qu'Eliza s'est mis dans la tête que nous serions mieux au théâtre Royal.

Il jeta un regard à sa montre.

— Est-ce que c'est la bonne heure, tu crois ? Il va falloir que je me grouille. J'ai encore tout mon maquillage à mettre.

Il entreprit de détacher ses bretelles.

Miles n'en croyait pas ses oreilles.

— Ton maquillage ?

Wolunsky se trémoussait comme un serpent en train de se débarrasser de sa vieille peau.

— Une idée de ta mère, soupira-t-il. Histoire d'ajouter un peu de mystère.

— Et le nom ?

— L'électricien ? C'est d'elle aussi. Pas mal, hein ? On a trouvé ça pendant notre lune de miel.

Il se mordit la lèvre alors que le corset tombait bruyamment à ses pieds. La mâchoire de Miles venait de se décrocher.

Wolunsky reprit son bout de cigare dans le cendrier et le tэта piteusement.

— On s'est mariés, mon p'tit gars.

Eliza était exactement là où Wolunsky avait dit qu'elle serait, à l'avant-dernier rang et à quelques sièges du bord de l'allée, assez près en tout cas pour prêter main-forte au besoin.

— Miles ! s'écria-t-elle. Mais comment... ça ne fait rien, peu importe, viens ici.

Elle se leva et se jeta à son cou.

— Tu as vu...

Elle lut que c'était fait sur son visage.

— Est-ce qu'il t'a... je lui avais dit de ne pas... Oh, Miles.

Les spectateurs commençaient à défiler vers leurs places comme des crabes.

— Tu restes, dis ?

— Je ne manquerais pas ça pour tout l'or du monde, répondit Miles.

— Tu ne m'en veux pas ?

— De t'être mariée ? Non.

Soudain embarrassé de sa personne, il s'assit brusquement.

— Est-ce que ça changerait quelque chose si je t'en voulais ?

Eliza s'était mise à tripoter les plis de sa robe bleu paon.

— Pas vraiment, mon chéri. Ce qui est fait est fait, pas vrai ? Pour le meilleur ou pour le pire, Zbigniew a fait de moi une femme respectable. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

Miles aurait bien voulu lui parler d'Isabel, mais son histoire semblait banale tout à coup. Il avait du mal à se représenter Wolunsky comme son beau-père.

— Tu es arrivé depuis longtemps ? voulut savoir Eliza.

Dans la pénombre, il ressemblait tellement à son père qu'elle dut détourner le regard.

— Miles chéri, si seulement tu nous avais écrit.

— Mais je vous ai écrit.

— Une seule fois. Je n'appelle pas cela écrire. Où es-tu descendu ? Pas à l'Orient ?

— Rue Bathurst. À la pension Gursky.

— Il ne faut pas. Il faut que tu viennes chez nous. Je t'en prie, Miles. Tu n'es pas marié, dis-moi ? Dis-moi que tu n'es pas marié.

— Je ne suis pas marié.

Elle se leva, comme mue par un ressort.

— Oh mon Dieu, Miles, sortons d'ici. Il se débrouillera sans moi, pour une fois. On ne peut pas parler ici.

— Mais la démonstration...

Elle se pencha pour lui parler à l'oreille. Cette fois, c'était strictement entre eux deux.

— C'est toujours la même histoire, mais en plus grandiose.

Ils n'allèrent ni dans l'un des grands restaurants où Eliza et Wolunsky étaient maintenant reçus comme des rois, ni à l'Orient Hotel, où ils auraient mangé pour rien et où Eliza se serait sûrement fait demander un petit numéro, mais dans une brasserie de la rue Kent où on ne fit pas plus attention à eux qu'aux ivrognes qui mijotaient près du feu. Pendant que Wolunsky flottait à cœur joie dans son corset électromagnétique, Miles raconta à sa mère tout ce qu'il voulut bien lui dire.

— Est-ce qu'elle est intelligente, Miles ?

— Qui ça ?

— Ton amie Isabel. Elle a l'air intelligente.

— Oui, je crois qu'on pourrait dire ça.

— Mais plutôt... plutôt anticonformiste.

— Sans doute.

— Elle n'est pas végétarienne, au moins ?

— Végéquoi ?

— C'était dans le journal l'autre jour. Ils ne mangent que des pommes de terre.

Miles boutonna son manteau en poil de castor.

— Il faut que je rentre, Maman.

— Tu vas rester, cette fois ?

Il y avait dans sa voix quelque chose de presque désespéré.

— Pauvre monsieur Wolunsky, il était très déprimé quand tu es parti.

— Il a l'air de s'en être bien remis.

— Il a bon cœur, tu sais, Miles, insista-t-elle. Je trouve que j'ai beaucoup de chance.

— Ne t'en fais pas, assura Miles. Je ne bouge pas.

L'ampleur du manoir des Dowling prit Miles par surprise. Il était bien plus grand que ne l'avait laissé entendre Isabel. Avec ses murs de briques rouges et son toit à tourelles, il ne laissait pas présager un accueil enthousiaste. Miles avait parcouru le chemin à bicyclette depuis la rue Bathurst. Le crissement de ses pneus de caoutchouc sur le gravier de l'allée fit courir Isabel à la fenêtre du salon :

— Miles, appela-t-elle, c'est vous ?

— Attendez-vous quelqu'un d'autre ? riposta-t-il.

Il remarqua qu'à l'étage, un vieux serviteur penché à une fenêtre le dévisageait fixement. Isabel lui parut étrangement mal à l'aise. Elle avait laissé échapper une remarque pourtant anodine au sujet de Miles et sa mère avait pris une telle expression de gêne qu'elle avait résolu de ne plus jamais parler de lui. Elle aurait voulu serrer Miles dans ses bras dès qu'il franchit la porte, mais elle se retint. Cela lui semblait ridicule de lui serrer la main ; elle finit par crier à Mathilda qu'elle sortait se promener. Quand cette dernière lui répondit, la porte s'était déjà refermée.

— Vous écrivez très mal, lui dit-elle. Je suis à peine arrivée à lire vos lettres.

Ils n'avaient pas quitté le perron.

— Je ne suis pas très bon en écriture, répondit Miles. Où allons-nous ?

Isabel prit l'allée qui menait à la route.

— Qu'est-ce que je fais avec la bicyclette, je la laisse là ? lui demanda Miles.

— Non, apportez-la. Ça descend tout le long.

— Alors ça monte en revenant ?

— C'est logique.

Ils marchèrent un instant sans rien dire. Miles tenait la bicyclette entre eux deux.

— Bien sûr, reprit-elle en évaluant du regard la selle à ressorts, nous pourrions toujours monter dessus. Vous, vous pourriez vous asseoir ici, et moi... moi je pourrais m'asseoir là. Ou vice versa.

— Je trouve plutôt minces nos chances de garder l'équilibre, fit Miles.

— Vous risquez d'être surpris, rétorqua-t-elle.

Miles tint fermement la bicyclette pendant qu'elle grimpa dessus.

— Vous aviez dit que ça descendait tout le temps.

— J'ai dit ça, moi ?

En dépit de son indignation, Isabel dut admettre qu'elle n'arrivait pas à actionner les pédales.

— Allez-y, faites-le, vous, lui enjoignit-elle.

Miles monta en selle. Isabel se jucha sur la barre. Miles l'entoura de ses bras pour attraper le guidon et se mit à pédaler. Il remarqua que les taches de rousseur avaient pâli sur son nez, et que l'odeur de ses cheveux n'était plus la même.

— Est-ce que je suis lourde ?

— Légère comme une plume, mentit-il.

Les cheminées de l'usine d'acide prussique déversaient leur fumée sur Iron Cove. La marée était basse et la vase, hérissée de racines de palétuviers. Miles appuya la bicyclette contre un arbre et ils partirent au hasard sur la plage.

— Pas besoin de vous demander si je vous ai manqué, déclara Isabel.

— Je voulais revenir de toute façon, prétendit Miles.

— menteur, s'esclaffa-t-elle. Vous êtes venu me voir.

Un pélican qui venait de se poser sur un banc de sable enfouit sa tête sous son aile.

— Vous ne parlez pas beaucoup, hein ? remarqua Isabel.

Miles ne répondit rien. Il réfléchissait.

— Moi, je parle tout le temps, avoua-t-elle. Je ne peux pas m'en empêcher. Ça ne vous dérange pas ?

— Pourquoi est-ce que ça me dérangerait ?

— Je tiens ça de ma mère. C'est la seule chose qui me vient d'elle. Papa, il est fermé comme une huître.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous réfléchissez, je le vois bien. Vous allez dire quelque chose d'un instant à l'autre.

Miles ne dit rien. Ils continuèrent leur promenade.

— Dépêchez-vous, Miles, finit-elle par implorer. Je n'en peux plus d'attendre.

— Il était une fois un journaliste, dit-il.

Isabel en resta figée de surprise.

— Il vivait à Chicago, poursuivit Miles, près des abattoirs. Il passait ses journées à rendre compte des allées et venues des navires sur le lac Michigan. Mais toute sa vie, il avait rêvé de voler.

Isabel le suivait à quelques pas. Si une histoire se préparait, elle voulait sa part.

— Il s'appelait, intervint-elle, Joseph Bridges.

— Il vivait seul, dit Miles.

— Non, le reprit-elle. Il avait une femme qui s'appelait Maria.

Miles la foudroya du regard par-dessus son épaule. Il n'allait pas se laisser éjecter de sa propre histoire.

— Il avait survécu à la polio étant enfant, mais il en avait gardé une jambe plus courte que l'autre.

Isabel était disposée à faire des compromis.

— Mais Maria mourut subitement, dit-elle. Joseph s'éveilla un matin et la trouva parfaitement immobile à côté de lui. Les médecins diagnostiquèrent une hémorragie cérébrale qui couvait sans doute depuis des années. Maria avait eu de la chance de vivre aussi longtemps. Elle n'avait pas souffert, mais Joseph, oui. Il lui en voulait de l'avoir abandonné comme cela.

Miles s'arrêta et attendit qu'elle le rattrape.

— Pourquoi ? lui demanda-t-il.

— Joseph avait une peur panique de la mer, expliqua Isabel, qui n'avait jamais eu l'intention de lui enlever le contrôle de l'histoire, mais juste de bien montrer qu'elle était là, elle aussi. Elle avait toujours pratiqué une écoute très active, interrompant sans cesse son père quand il lui racontait une histoire avant de la border dans son lit.

— Ne dites pas n'importe quoi, coupa Miles d'un ton sec. Il avait passé toute sa vie au bord de l'eau.

— La mer le terrifiait littéralement, insista Isabel. Chaque fois qu'il voyait un bateau lever l'ancre vers Londres, ou Hambourg, ou Rio de Janeiro, il crevait d'envie de partir lui aussi, mais il savait qu'il mourrait sans avoir vu aucun de ces lieux. Maria, qui comprenait sa phobie, lui lisait des livres écrits par de grands explorateurs afin qu'il puisse s'imaginer toutes les régions qu'il ne visiterait jamais. Il reprochait peut-être à sa femme de l'avoir quitté, mais en vérité, c'est à lui-même qu'il en voulait.

Miles commençait à perdre le fil.

— Bridges, reprit-il avec humeur, regardait les goélands tourner au-dessus des grands schooners ; il s'imaginait être l'un d'eux et contempler du haut du ciel les grands lacs, les îles et les continents qui s'étiraient derrière l'horizon.

« Une nuit, poursuivit-il, un incendie se déclara dans l'un des entrepôts de la douane, celui qui était rempli à craquer de marchandises perdues, oubliées ou confisquées au cours des années. Le matin suivant, Bridges remarqua un vieux vélo-pède français parmi les décombres. Comme personne ne le réclama, il décida de le ramener chez lui au bout de quelques jours. »

Miles s'attendait à ce qu'Isabel se montre perplexe. Mais elle n'avait pas gagné quarante livres en misant sur un vélocipède pour se laisser impressionner par celui-ci.

— La machine avait été tordue par la chaleur, dit-elle.

— Mais les pièces mobiles, para Miles, étaient miraculeusement restées intactes. Joseph se familiarisa rapidement avec leur fonctionnement. Les pieds du cycliste venaient reposer sur des pédales formant une manivelle qui entraînait deux pistons métalliques fixés à des leviers de chaque côté de la roue arrière. Lorsque le cycliste pédalait, les pistons actionnaient les leviers et la roue tournait. Bridges découvrit que son créateur, un homme du nom de Martineau, avait inventé le vélocipède lorsque sa femme avait exigé qu'il mette fin à ses expériences sur des machines volantes. Il se demanda si les roues n'étaient pas un déguisement et paya un constructeur naval de la région pour qu'il lui fabrique une hélice en fer-blanc. Puis il se confectionna une paire d'ailes.

— Tu oublies ses sœurs, intervint Isabel.

— Il n'en avait pas.

— Lui non, mais elle si.

Miles prit un air sceptique. Il finit par céder :

— Maria avait deux sœurs.

— Cinq, coupa Isabel, et elles aimaient toutes leur beau-frère. N'en pouvant plus de le voir dépérir tout seul, elles se disputaient pour savoir laquelle allait l'épouser. Elles ignoraient tout de ses projets de construire une machine volante.

— Si elles l'avaient su, elles n'auraient rien voulu savoir de lui, soupira Miles.

— Qui sait ? répliqua Isabel. Elles l'auraient peut-être aimé encore plus.

— Ce fut Rachel, la plus jeune, qui l'épousa.

— Non, assura Isabel. Ce fut Lydia, l'aînée.

Le pélican leva la tête pour les regarder passer. Il sembla penser un instant à s'envoler, puis se dandina jusqu'au bout du banc de sable et se trempa le bec dans l'eau.

— Bridges, poursuivit-il, avait toujours tenu son journal personnel à côté de ses cahiers professionnels. Mais après la mort de Maria, les deux se mêlèrent de sorte qu'il écrivait parfois dans le mauvais livre. Par exemple, au milieu des colonnes d'inventaire, son carnet de 1870 contenait plusieurs pages de poèmes érotiques inspirés par Maria.

Isabel pris le relais.

— Un jour, il fit l'erreur de le laisser ouvert à la portée de Lydia, qui était d'un naturel jaloux. Ne pouvant se contenter de détruire un seul cahier, elle les jeta tous à l'incinérateur.

— La perte de ses poèmes, poursuivit Miles, fut pour lui un coup terrible, mais ce n'était pas tout. Quarante ans de sa vie étaient partis en fumée avec ses cahiers. Avec la mort de Maria, il eut le sentiment d'avoir tout perdu. Il s'enferma avec sa machine volante...

— Mais il n'arrivait pas à la terminer tout seul, interrompit Isabel. Jour après jour, Lydia l'observait par la fenêtre, honteuse de ce qu'elle avait fait. Parfois, au milieu de

la nuit, elle se faufilait jusqu'à son atelier et actionnait doucement le pédalier pour sentir tourner la roue. Comme elle était de loin la plus forte des deux, il devint évident, même aux yeux de Joseph, que ce serait à elle de faire voler la machine.

— Mais elle était enceinte, coupa Miles.

— Enceinte de trois mois, corrigea Isabel, et débordante de vigueur.

— Un matin, dit-il, ils tirèrent le *vélociplane* jusqu'à un endroit où le bord du lac plongeait dans l'eau à la verticale. Le vent fraîchissait et les ailes se mirent à tirer sur leurs amarres. Il n'y avait qu'un seul harnais et aucun des deux ne voulait lâcher prise...

— Parce qu'ils avaient tous les deux peur de perdre l'autre, expliqua Isabel.

— Pendant qu'ils se disputaient pour décider qui allait monter sur la machine, celle-ci se mit à descendre la côte, prenant de la vitesse en s'approchant du bord. Son élan faisait tourner les pédales toutes seules. L'hélice se mit à tourner elle aussi...

— Et le *vélociplane*, conclut Isabel, s'envola sans eux.

— Faut-il vraiment que vous ayez toujours le dernier mot ? se récria Miles.

— Toujours, dit Isabel.

Miles s'acheta des bottes neuves et se présenta à la porte du théâtre Royal Victoria, où Briggs lui offrit immédiatement son ancienne place de cintrier, peintre-décorateur, manutentionnaire de décors et homme à tout faire. Il récupéra ainsi son ancien atelier. Avec vingt-cinq shillings par semaine dans les poches, il prit une meilleure chambre et s'abonna aux petits déjeuners chauds offerts par madame Gursky : pain grillé, porridge et rognons frits, le tout servi sur un plateau chaque matin à six heures et demie.

Il avait déjà commencé à expérimenter les possibilités offertes par des ailes battantes actionnées par des bandes élastiques. Fait de tiges de bois sur lesquelles il avait étiré des bandes de toile, son biplan à ailes battantes n° 1, qui comptait huit élastiques, mesurait plus d'un mètre de long. Trop délicat pour voler, il servit de point de départ au biplan à ailes battantes n° 2, avec ses seize élastiques reliés à une paire d'ailes battantes en toile de lin au moyen de poulies d'ivoire et de chevilles de cuivre. Il lui fallut deux mois pour construire ce modèle, qui parcourut presque cinquante mètres le long de la plage de Maroubra avant de virer vers le large pour finir fracassé par les vagues déferlantes.

Il passa les premières semaines de l'été à construire le biplan à ailes battantes n° 3, à vingt-quatre élastiques. Actionnées par des manivelles d'acier, les ailes étaient pour la première fois incurvées, ce qui améliorait leur portance de façon spectaculaire. Le numéro 3 parcourut soixante-cinq mètres avant de se poser tranquillement sur une paire de cales.

Le nouvel an approchait. Miles entreprit son biplan n° 4. Dans un immense entrepôt enfoui sous la scène du Royal Victoria, il dégagea un espace suffisant pour y faire tenir une machine de grande taille pour laquelle il avait cannibalisé le dérailleur et la chaîne de la Holsworthy afin d'actionner ses quatre ailes de toile. Miles prévoyait s'allonger à l'avant, pédaler avec les mains et contrôler avec ses pieds un gouvernail de bois.

Trois fois par semaine, sous prétexte de suivre des cours à l'Académie des Beaux-Arts Lebovic, rue King, Isabel sortait de la maison de Stanmore, emportant une sacoche de cuir qui contenait sa palette et du papier à dessin. Mais elle descendait de l'omnibus trois arrêts avant le bon et se dirigeait plutôt vers le théâtre Royal Victoria.

Miles ne manquait pas de toile pour ses ailes : perfectionniste, Briggs insistait pour qu'un ciel flambant neuf brille sur chaque nouveau spectacle. Chaque fond de scène pouvait être repeint quelques fois avant de devenir difficile à manier. Sous la scène s'amassaient des rouleaux et des rouleaux de tissu mis au rebut, ciels tremblants dans lesquels Miles avait déversé tout ce qu'il avait appris sur les nuages, les vents, les tempêtes. Miles et Isabel marquaient à la craie blanche les mètres de toile dont ils avaient besoin pour habiller les ailes et les stabilisateurs de leurs créations. Il coupait, elle cousait.

Ils y mirent tout l'été. Quand vint le mois de mars, la machine fut terminée. Miles pédala de toutes ses forces ; les ailes soulevèrent un nuage de poussière de craie avec un bruit évoquant celui d'un grand oiseau en cage battant furieusement des ailes. Une fois la poussière retombée, Miles eut l'air d'avoir été roulé dans la farine.

— Vous êtes blanc comme un revenant, remarqua Isabel en riant.

Le coin ouest de Circular Quay était occupé par l'hôtel Belmore, un édifice au toit de tôle dont la double corde à linge, tendue au-dessus d'une minuscule cour pavée, se voyait très bien de la rue. Plus haut, une énorme enseigne toute peinturlurée sous sa couche de crasse indiquait l'emplacement de l'hôtel Metropole, où, pour deux shillings six pence, on pouvait prendre un thé buvable et une assiette de muffins en savourant les accents nostalgiques d'un violoniste russe.

Miles et Isabel s'y rendaient de temps en temps, les jours de pluie, quand ils en avaient assez de se faire arroser par les omnibus, quand Isabel avait l'âme à écouter les tristes mélodies que tirait le Russe de son violon ou quand ils étaient de mauvaise humeur, ce qui leur permettait de se regarder en chiens de faïence par-dessus la vaisselle ébréchée.

Par un beau samedi après-midi, ils prenaient le thé à une table de coin située près de la vitrine. Isabel tripotait une cigarette anglaise. Les tables étaient si exigües que leurs genoux se touchaient. Isabel n'aimait pas le goût de sa cigarette, mais elle avait fait tant d'histoires pour l'allumer que plusieurs serveurs l'avaient à l'œil, de sorte qu'elle se sentait obligée de la fumer jusqu'au bout. Elle remarqua que Miles avait les mains pleines d'ampoules à cause de toutes les heures passées à se familiariser avec son harnais. Les ailes étaient terminées. Miles avait fabriqué un train d'atterrissage tout simple à trois roues. Il ne restait plus qu'à assembler les morceaux. Mais quelque chose l'en empêchait.

Isabel faisait surtout attention à sa cigarette. Elle prit une gorgée de thé. Ils n'avaient rien à se dire. C'est alors qu'une voix d'homme s'adressa à elle :

— Isabel !

Elle laissa tomber sa cigarette. C'était Windsor.

— Quelle agréable...

Le professeur s'arrêta au milieu de sa phrase dès qu'il se rendit compte de la situation sur laquelle le hasard l'avait fait tomber. Ne venait-il pas de trouver, en compagnie d'un jeune homme à qui elle n'était visiblement pas mariée, la fille de la cousine du mari de sa sœur, cette mijaurée qui avait fait tout son possible pour l'atteindre dans sa dignité alors qu'ils résidaient sous le même toit, ignorant pour ainsi dire ses sermons, faisant fi de ses conseils, ridiculisant ses principes les plus chers et allant même jusqu'à provoquer une scène humiliante qui l'avait empêché de rester un jour de plus ? Il mit plus de temps à reconnaître le garçon qui l'accompagnait, mais il finit par l'identifier comme le jeune insolent – l'aéronaute en herbe – avec qui il s'était disputé dans la diligence de Katoomba. Il se souvenait vaguement d'avoir fait à son sujet des remarques peu flatteuses à la table des Dowling. L'ironie de la situation valait la peine d'être savourée. Ces deux-là étaient sans aucun doute des amants qui se voyaient en cachette. Windsor se lécha les babines de plaisir anticipé.

Il avait du mal à ne pas considérer comme divine la chance qui les mettait ainsi ensemble sur son chemin. Cela le rendait presque aveugle à son propre talon d'Achille : le fait qu'il se trouvait lui aussi dans cet établissement, se préparant à conclure un marché avec l'une des filles de joie qui tenaient boutique dans le grand salon du Metropole.

— Vous vous portez bien, à ce que je vois, dit Windsor, bien décidé à prolonger son plaisir le plus possible.

Isabel ne répondit pas. Elle ne faisait pourtant rien de mal, mais sa vue lui était si exécrable qu'elle se sentait étrangement souillée.

— Et vous, jeune homme, il me semble que nous avons déjà eu le plaisir de nous rencontrer ?

Miles se souvenait de ce visage, mais ne parvenait pas à le situer.

— Windsor, déclara le pédagogue en lui tendant une main jaunâtre. Et vous êtes ?

— Miles McGinty.

Personnellement, ce nom n'évoquait absolument rien pour Windsor. Il n'allait jamais au théâtre, qu'il considérait comme immoral. Mais il l'avait vu assez souvent dans les journaux pour être au courant des ragots concernant Eliza et ses nombreux amants. Et il avait entendu dire qu'elle avait eu un garçon de père inconnu.

— McGinty ? Seriez-vous apparenté à l'actrice du même nom, par hasard ?

— C'est ma mère, répondit le jeune homme.

Devant ce nouveau signe de la faveur divine, le professeur frissonna de la tête aux pieds. Se tournant de nouveau vers Isabel, il poursuivit :

— Et vos parents, j'espère que leur santé est bonne ?

— Oui.

— Et vos chères sœurs ?

Isabel ne répondit rien cette fois encore, obnubilée par la transparence de sa peau, à travers laquelle elle voyait battre les veines de sa main.

— Que voulez-vous ? finit-elle par lui demander.

— Moi, ma chère ? Mais rien, rien du tout.

— Il veut peut-être un muffin, suggéra Miles.

Windsor se fendit d'un étroit sourire.

— Alors laissez-nous tranquilles, reprit Isabel.

Il resta un instant devant la fenêtre à se réchauffer comme un reptile, puis vira de bord et partit sans un mot de plus.

Miles et Isabel restèrent un long moment à se regarder par-dessus la table sans rien dire. Le thé avait refroidi. Ils s'étaient déjà regardés de cette façon tellement souvent, mais cette fois-ci, ils voyaient quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu auparavant, ou qu'ils avaient peut-être déjà vu, mais sans l'exprimer.

— Il pense que vous êtes mon amant, devina Isabel. Il va le dire à mes parents.

— Vous pourriez leur dire que ce n'est pas vrai, proposa Miles.

— Mais ça l'est peut-être, répondit Isabel en lui tendant la main.

Ils ne dirent rien ni l'un ni l'autre. De la cigarette oubliée d'Isabel montait en spirales un ruban de fumée. Miles déposa en souriant cinq shillings sur la table. Un instant plus tard, ils escaladèrent sur la pointe des pieds

l'escalier de secours qui menait à la chambre de Miles, au premier étage de la pension de madame Gursky. Il défit les deux premiers boutons de la robe d'Isabel, puis fut frappé de timidité.

— N'arrête pas, murmura-t-elle.

— Monsieur Windsor ! s'exclama madame Dowling.

La chaleur de l'été avait mis le feu au teint normalement cireux du professeur, qui portait toujours boutonné jusqu'au cou son pardessus de laine Melton. En descendant du fiacre qui l'avait amené, il avait failli piquer du nez dans le gravier de l'allée.

— Puis-je entrer ? souffla-t-il.

— Mon mari n'est pas là, répondit-elle en ignorant sa main tendue.

— Je suis en possession, madame, de certains renseignements dont il serait tout à votre avantage de prendre connaissance.

— Des renseignements ?

— Au sujet de votre fille Isabel.

— Il ne lui est rien arrivé de grave, j'espère ?

N'y tenant plus, Windsor défit le premier bouton de son pardessus.

— Ce sera à vous d'en juger. Si vous voulez mon avis...

Mais madame Dowling ne voulait pas de son avis. Elle voulait prendre connaissance de ses renseignements, mais pour cela, elle était bien obligée de le laisser entrer.

— Eliza McGinty ? répéta Dowling en se grattant une oreille. N'est-ce pas elle que nous avons vue jouer Hamlet ?

— Pour l'amour du ciel, Ernest, ce garçon avec qui Isabel entretient une correspondance...

— Il s'appelle Miles, si je ne me trompe.

— Je me fiche bien de comment il s'appelle. C'est son fils illégitime, et il est en train de séduire notre enfant.

— Isabel n'a plus quinze ans, ma chérie. Je trouve que ce jeune homme ne fait pas un étalage indu de ses origines. Elle s'est déjà passée de nous une fois. Est-ce qu'on ne devrait pas la laisser fréquenter qui elle veut ?

— Ce n'est pas à elle de choisir. Cette liaison apportera le déshonneur sur toute la famille. Nous avons six filles, au cas où tu l'aurais oublié.

— Mais il n'est pas en train de les séduire toutes, ce garçon. Il fit une pause. N'est-ce pas ?

— Ne sois pas idiot, Ernest. Une seule, c'est déjà assez catastrophique.

Dowling restait sceptique.

— C'est Windsor qui t'a raconté ça ?

— Oui.

— Et que penses-tu qu'il faisait à l'hôtel Metropole ?

— Je ne lui ai pas posé la question.

Dowling se souvenait avoir entendu un de ses collègues faire allusion aux prostituées de l'hôtel Metropole, mais il ne pouvait décemment répéter cette histoire à son épouse.

— À prendre le thé ?

— Je te demande pardon ?

— Windsor t'a raconté qu'il avait vu Isabel et ce jeune homme en train de prendre le thé.

— Oui, je te l'ai déjà dit.

— Et pour toi, cela équivaut à une scène de séduction ?

— Isabel entretient une liaison à notre insu. La mère de ce garçon est une actrice. Son père ne l'a jamais reconnu. Tu as besoin que je te mette les points sur les « i » ?

— J'ai cru comprendre qu'elle a beaucoup d'estime pour lui, ma chérie. Dowling considéra un instant la pertinence de ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Aurions-nous vraiment raison de blâmer ce garçon de ses origines ? Je suis sûr qu'Isabel...

Voyant la façon dont sa phrase serait reçue, il la laissa inachevée.

— Est-ce qu'elle est là-haut ? s'enquit-il. Je vais aller lui parler.

— Je lui ai déjà parlé, soupira Louisa. Pas besoin que tu ailles de nouveau tout lui répéter.

— Lui répéter quoi, au juste ?

— Qu'elle ne doit plus jamais le revoir.

— Bien sûr. Et est-ce qu'elle est d'accord ?

— Non, mais elle le sera.

Son mari se gratta de nouveau la tête.

— Je ne vois pas comment lui imposer cela, Louisa.

Il l'appelait si rarement par son prénom dans la conversation courante que madame Dowling ouvrit des yeux larges comme des soucoupes.

— Je lui ai expliqué, reprit-elle, que nous lui couperions les vivres et qu'elle se retrouverait sans un sou. Voilà qui la ramènera à la raison.

Dowling avait appris à ne pas s'opposer à sa femme à propos de l'éducation de leurs filles. Selon leur entente tacite, à partir de leur cinquième anniversaire, sa contribution à lui se réduisait inexorablement à presque rien. Une fois qu'elles atteignaient l'âge de quinze ans, il se retrouvait complètement mis à l'écart. Bien qu'il acceptât cette situation, il sentait cette fois-ci qu'il devait à sa benjamine de parler franchement. Il savait qu'Isabel n'était pas comme ses autres sœurs.

— Je ne suis pas convaincu, articula-t-il, que nous pourrions acheter son obéissance.

— Tu verras, assura madame Dowling.

Dowling avait une confiance aveugle et muette en la fibre morale d'Isabel, mais il ne voyait pas très concrètement comment lutter contre la panique qu'éprouvait sa femme à l'idée de voir s'anéantir son projet de marier la petite dernière. Avec un peu plus de volonté, un autre homme n'aurait sans doute pas cédé si facilement, ou même pas du tout. Cependant, Dowling était à l'âge où il avait plus

besoin d'avoir la paix que d'obéir à des principes. Il s'était déjà frotté à la colère de sa femme et ne tenait pas à répéter l'expérience. Pour éviter d'en arriver là, il était prêt au sacrifice de Miles. Ce qu'il fit, en dépit de ses réticences.

— Tu vas m'appuyer, Ernest, conclut-elle.

Ce n'était pas une question.

— Tu m'as dit qu'il était mort.

Il était quatre heures et demie du matin. Pour la première fois depuis une semaine, Isabel s'était glissée hors de chez elle et avait parcouru à pied les cinq kilomètres qui la séparaient de la pension de famille de madame Gursky.

Miles sut immédiatement de qui elle parlait.

— Pour nous, c'est comme s'il était mort, déclara-t-il.

— C'était un mensonge, Miles.

Nu-pieds, mal réveillé, Miles ne répondit rien. Le ciel commençait à pâlir. Il s'effaça pour la laisser entrer, mais Isabel ne bougea pas.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? insista-t-elle.

— Pourquoi, penses-tu ?

— Peut-être, Miles, parce que tu as été assez bête pour croire que je ne voudrais rien savoir de toi si j'étais au courant.

— Il ne doit pas y avoir beaucoup d'enfants de père inconnu aux réceptions que donne ta mère le dimanche.

— Pas le moindre. Elles seraient sans doute beaucoup plus animées.

— C'est Windsor qui le leur a dit ?

— Bien sûr que c'est Windsor qui le leur a dit, et ils me l'ont dit à moi.

Miles aurait bien voulu demander pardon à Isabel, sauf que la trahison ne venait pas de lui, mais de son père. Il n'arrivait pas à la regarder dans les yeux.

— Tu vas me laisser entrer, finit-elle par lui demander, ou tu vas me faire l'amour sur le palier ?

Le paquebot *Aurora*, parti de Londres avec une cargaison de chapeaux feutres, de chandelles et de tapis, se reposait à Circular Quay avant de repartir pour les Amériques. Il n'était ni très grand, ni très confortable, mais plusieurs de ses cabines étaient libres et le capitaine, un vieux Suédois sympathique, n'avait rien contre l'idée de les prendre à son bord ni même de les y marier. Isabel avait toujours les quarante livres qu'elle avait gagnées. Elle serait partie sans rien, mais Miles hésitait.

Une quinzaine de jours passèrent. Maintenant que c'était défendu, Isabel voyait Miles plus que jamais, sa mère s'étant révélée une geôlière sévère mais peu efficace. Isabel était trop ingénieuse pour se laisser confiner chez elle. L'*Aurora* partit sans eux, mais les bateaux ne manquaient pas. Ni les trains. Ni les diligences. Ni les bateaux à vapeur qui traînaient tous les jours sur la Parramatta. Miles trouvait un prétexte après l'autre. Ils eurent cent possibilités de s'enfuir.

Isabel commençait à se poser des questions.

— Est-ce que c'est moi ? demanda-t-elle enfin.

— Toi quoi ?

Ils étaient assis sous un cyprès au jardin botanique. Le soleil matinal éclaboussait le port.

— On ne peut pas passer notre vie à se cacher, poursuivit-elle.

Miles serra sa main dans la sienne.

— Je ne peux pas partir.

Elle eut du mal à dissimuler son impatience. Elle le voyait venir.

— Il faut que je sache s'il peut voler, avoua Miles.

— Allons-y, alors, s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qu'on attend ?

À l'entendre, ce n'était pas plus compliqué que de sauter dans un tram. Miles crut un instant qu'elle se moquait de lui. En vérité, elle avait espéré pouvoir éviter cette scène, ou peut-être la retarder indéfiniment. Mais elle voyait bien qu'il n'y aurait pas moyen, sous peine de vivre à jamais avec ce rêve inachevé.

— C'est dimanche : le théâtre est fermé, protesta Miles.

— Eh bien nous l'ouvrirons.

Ce n'était pas chose facile de trouver une charrette à louer le jour du Seigneur, mais un billet de cinq livres résolut le problème. À midi, Miles avait chargé dans un fardier son biplan n° 4, et vingt minutes plus tard, il faisait route vers Oxford Street en compagnie d'Isabel et du charretier vêtu d'un gilet de cuir. Une heure plus tard, ils parvinrent au sommet de la colline qui surplombait Clovelly.

Derrière les falaises, un petit champ descendait en pente vers la mer. C'est sur lui que comptait Miles pour l'élan nécessaire au décollage de la machine. De l'autre côté d'une double clôture, un treillis projetait un filigrane d'ombre sur les craquelures cuivrées de la terre. Quelques vaches étendues sur l'herbe battaient de la queue pour éloigner les mouches. La mer bleuissait paresseusement.

Pour cinq livres de plus, le charretier se fit un plaisir de les aider à décharger leur matériel. Il ne leur demanda pas à quoi il servait. Cela faisait des années qu'il transportait de tout, des pianos jusqu'aux cadavres, et il avait appris à ne pas poser de questions. Il enfonça l'argent dans la poche de son gilet de cuir et partit sans se retourner.

À voir sa hâte de partir, Isabel ne put s'empêcher de pouffer de rire. Miles se demandait ce qu'il y avait de si drôle. Cela faisait longtemps qu'elle attendait sa chance. Maintenant qu'elle la tenait, elle avait presque peur de la saisir. Avait-elle trop tardé ? Et si Miles n'écoutait pas ?

— Dans une ville posée en bordure du désert, commença-t-elle, vivaient deux amants.

Miles était occupé à visser les ailes tendues de toile sur le fuselage. Il n'était pas d'humeur à écouter une histoire.

— Tiens-moi ça, marmonna-t-il en lui plaquant une clé anglaise dans la main.

— C'était une ville d'Arabie. Il s'appelait Murzuk et était esclave. Elle était la fille unique du sultan Shakhbut et se prénomma Jeshri. Ils vivaient dans un château de pierre élevé sur un escarpement rocheux sous lequel des marais salants s'étendaient jusqu'à l'océan, baignés dans une brume si épaisse que nul n'aurait su dire avec certitude où ils finissaient et où commençait l'océan.

Miles faisait semblant de ne pas écouter. Il fallait redresser un des battants, tordu pendant le transport.

— Le sultan Shakhbut était grand amateur de volatiles. Il en avait toute une collection. Chaque année, il envoyait Murzuk capturer quelques-uns des faucons qui longeaient la côte à l'approche de l'hiver. Il les aimait encore plus que

sa fille. S'ils tombaient malades, il ordonnait à Murzuk de leur administrer des purges à base de sucre et de jaunes d'œuf battus dans du lait. Jeshri était parfois autorisée à le regarder faire. Elle fut témoin de la douceur avec laquelle Murzuk soignait les oiseaux, de l'astuce avec laquelle il fabriquait, à partir de fragments de cornes de gazelle, des atèles pour leurs ailes brisées. Les rares fois où personne ne pouvait les entendre, elle lui parla à voix basse et il répondit de même. Ils finirent par tomber amoureux. Mais tant qu'ils vivraient dans le château de son père, ils ne pourraient jamais se voir seuls.

— Alors ils s'échappèrent, dit Miles, voyant l'histoire s'alourdir de détails et pour qu'elle accélère un peu.

— Bien sûr qu'ils s'échappèrent, réagit-elle.

Il la rassura d'un petit sourire.

— Comment ?

— Une bande d'Arabes fit son entrée en ville, accompagnés d'une vingtaine de faucons dressés pour la chasse au leurre. En plus des faucons, leur troupe comptait une centaine d'aigles et de milans, tous chaperonnés et bagués. Comme la saison de la chasse allait bientôt commencer, Shakhbut envoya son esclave se renseigner pour savoir si les oiseaux étaient à vendre. Parmi les Arabes se trouvait un vieil homme aux cheveux gris nommé Zayid, qui avait été marchand d'esclaves dans sa jeunesse. Il se souvenait du jour où il avait vendu au père de Shakhbut une douzaine de jeunes garçons, et ce souvenir lui occasionnait une grande honte. Il accepta de vendre ses oiseaux à bon prix, à condition que Murzuk lui soit prêté pendant un mois, car il voulait lui enseigner sa façon secrète de s'en occuper.

Miles écoutait toujours. Il avait réussi à desserrer le battant et essayait maintenant de monter la chaîne sur le dérailleur.

— Jeshri, poursuivit Isabel, vit tout de suite que c'était leur chance de s'enfuir ensemble. Mais Murzuk hésitait. Il craignait d'être trahi et repris, car Shakhbut le ferait sans aucun doute torturer à mort. En parlant avec le vieil homme et en observant les oiseaux, il se souvint d'une vieille légende qui racontait l'histoire d'un chameau emporté par un millier d'oiseaux de proie pour punir son maître adultère. Le château était entouré de puits et de pâturages qui attiraient les rapaces du désert avoisinant. Avant longtemps, Murzuk se trouva en possession d'une centaine de milans qu'il avait fait prisonniers en leur attachant à la patte un fil de coton tressé. « Ces oiseaux, annonça-t-il à Jeshri, nous emporteront vers la liberté ».

— Mais elle ne le croyait pas, intervint Miles en levant les yeux vers Isabel.

Il ne l'avait encore jamais trouvée aussi belle, avec ses joues teintées de rose et ses cheveux soulevés par le vent comme le sable des dunes.

— Pourquoi l'aurait-elle cru ? répliqua Isabel. Elle lui fit remarquer que ce n'était qu'une fable et que personne n'avait jamais vu des oiseaux de proie emporter un chameau. Mais cette idée dévorait Murzuk. Il ne rêvait à rien d'autre. C'était un homme têtu et passionné, incapable de concevoir qu'il pouvait se tromper. Quant à Jeshri, elle l'aimait. Elle n'avait jamais aimé personne d'autre. Parfois elle arrivait presque à se convaincre que son plan avait une chance de réussir.

« Un matin d'hiver, juste avant l'aurore, ils grimpèrent ensemble jusqu'au sommet de la plus haute tour du

château du sultan, où régnait un froid très vif. Le crépitemment des feux allumés dans la cour d'honneur montait jusqu'à eux. En bas, ils pouvaient voir les esclaves transporter des chaudrons de riz et des jattes de lait de chèvre. Murzuk leur avait fabriqué, à elle et à lui, un harnais de cuir qui permettrait aux milans de les transporter au-delà des marais salants, de l'autre côté du détroit, jusqu'en Perse. Il se sentait tout joyeux, et si Jeshri avait peur, elle ne le montra pas. »

Miles lui tournait le dos. Elle ne voyait pas son visage. Elle lui caressa la nuque du bout des doigts.

— Murzuk, reprit-elle, s'attacha à la taille une outre en peau de mouton. Un par un, il retira les capuchons qui recouvraient les yeux des oiseaux. Le soleil se leva. Ils se prirent par la main et mirent le pied dans le vide. Les oiseaux s'envolèrent avec un froissement soyeux et l'espace d'un instant, les amants se perdirent dans la brume entre les marais et la mer.

Vautour au cou gonflé, la machine perchée sur ses trois roues levait le nez au ciel pour scruter l'océan. Il faisait une chaleur caniculaire. L'après-midi ne trouvait pas le moindre coin d'ombre où se réfugier. Le souffle chaud du vent lui ébouriffa les ailes. Des nuages peints tremblaient sur le voile du ciel.

La petite plage était déserte. Par-dessus les bancs rocheux qui fermaient l'entrée de la baie, les vagues avaient apporté la carcasse pourrissante d'un requin qu'elles avaient abandonnée sur le sable.

— Attends, s'écria Isabel.

Un photographe ambulant descendait la colline en retenant sa chambre noire à roulettes. Il devait avoir remarqué de loin la dépouille du requin, car il se dirigea droit vers elle, puis se retourna et repartit en direction du cimetière de Waverley d'un pas ralenti par le sable. Le dimanche était un bon jour pour les portraits funèbres.

— Il faut faire une photo, dit-elle.

Ils parvinrent à persuader le photographe de planter son trépied dans un coin du petit pré. Plutôt doué pour les portraits, il n'avait jamais eu beaucoup de chance avec les paysages.

— Mais le paysage ne nous intéresse pas, assura Isabel.

— Le soleil brille bien trop fort, se plaignit le chasseur d'images. Le vent est bien trop sec. Avec cette chaleur, mes émulsions ne marcheront jamais.

Il regarda l'aéroplane d'un œil soupçonneux.

— À quoi ça sert ? s'enquit-il.

— Vous allez voir, promit Isabel.

Elle lui donna un ensemble d'instructions précises : vers où braquer son objectif, quand prendre le cliché, à quelle adresse l'envoyer. Il inscrivit soigneusement les noms dans son carnet : M. et M^{me} E. Dowling au 9, Railway Avenue, à Stanmore ; Melchior et M^{me} McGinty à l'Orient Hotel, Sydney ; le D^r Galbraith, Emu Plains.

— Ça fera six livres, dit-il avec espoir.

Elle lui en donna dix. Un sourire en coin vint se déposer sur ses lèvres.

— Les amants... dit Miles. Sont-ils parvenus en Perse ?

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Isabel regardait le ciel en plissant les yeux. Pas un nuage en vue.

— Où penses-tu atterrir ?

Miles lui montra du doigt le bord festonné du littoral. La plage de Coogee était assez large, mais les roches ne lui disaient rien qui vaille. Peut-être qu'à Maroubra, le sable était plus doux. Il espérait pouvoir se poser sans endommager l'aéroplane.

Il était si pâle, si maigre dans sa chemise froissée et son pantalon de moleskine attaché comme un sac autour de

ses hanches efflanquées. La peur et l'excitation avaient bu toutes les couleurs de son visage.

C'est à ce moment qu'Isabel se décida.

— Embrasse-moi, Miles, souffla-t-elle.

Elle se serra tout contre lui. Elle sentit son cœur se débattre.

— Alors, ça vient ? leur cria le photographe. J'ai une plaque entamée, moi.

Miles enfila son harnais pendant qu'Isabel retirait calmement les cales de devant les roues. La machine s'ébranla le long de la côte. Miles regarda par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle s'allongea près de lui.

— Je viens avec toi.

Il n'y avait qu'un seul harnais : celui que portait Miles. L'aéroplane prenait de la vitesse. Isabel enroula une lanière de cuir autour de son poignet droit et s'accrocha de la main droite à l'un des montants de bois. Miles pédalait de toutes ses forces. Dans son dos, les quatre ailes battantes fouettaient l'air de toute leur voilure. Le vent chaud lui brûlait le visage. Isabel sentit les roues vibrer en rebondissant sur le sol. Elle retint son souffle. Les roues rencontrèrent le vide. Les ailes courbes fléchirent et se gonflèrent de ciel.

Il y eut quelques instants pendant lesquels la machine parut parfaitement immobile. Ils sentirent leur estomac se soulever lorsqu'un grand vent s'empara d'elle. La toile claquait à leurs oreilles. Isabel aperçut le petit photographe

penché sous sa cape noire. Le littoral se déroulait sous leurs pieds. Miles sentit un immense soulagement l'envahir. Isabel se cramponna de toutes ses forces.

— N'arrête pas, murmura-t-elle.

Loin en contrebas, le photographe crut entendre un éclat de rire.

Clopin-clopant, le siècle vieillissant s'acheminait vers sa fin. Wolunsky faisait toujours courir les foules, non plus au théâtre Royal Victoria ni même au Temple Maçonnique, mais vers un coin tranquille de son domaine. À quatre-vingt-cinq ans, il n'avait pas tout perdu de sa verve et savait encore raconter des histoires captivantes.

Il sentait tout de même le poids des années. Certains jours, sa mauvaise hanche l'empêchait de sortir du lit. D'autres matins, il pouvait mettre un quart d'heure à enfiler une paire de chaussettes. S'il n'avait pas eu Eliza pour s'occuper de lui – malgré ses propres quatre-vingts ans bien sonnés – Wolunsky aurait plus de mal à se trouver des raisons de vivre.

L'après-midi, on le trouvait en général occupé à faire un sort à un formidable cigare sur la véranda de l'Orient Hotel, évoquant les lointaines soirées passées dans une tente délabrée en compagnie de puritains fondamentalistes ou dans la sciure de bois des buvettes de fortune, avec leurs lanternes à l'huile où se découpait de temps en temps la silhouette malingre d'un gamin dégingandé. À ses côtés, Eliza laissait refroidir son thé, tournant les pages du journal en plissant les yeux. Elle cherchait des noms familiers dans les notices nécrologiques ou rêvassait à toutes les scènes, grandes et petites, où elle avait déclamé les vers de l'immortel Shakespeare et récité les rimes de ma Mère l'Oye. De temps en temps, elle scrutait le ciel dans l'espoir d'y apercevoir trois fois rien, une toute petite tache, une trace de quelque chose qui n'aurait pas été là l'instant d'avant.

Ils étaient d'un grand réconfort l'un pour l'autre.

— Par ici, mesdames. Il reste encore plusieurs places à l'ombre.

La voix de Wolunsky était fluette et amaigrie, mais on sentait encore son aisance avec le public. Ses yeux n'avaient rien perdu de leur éclat. Il se planta sous le bras ridé d'un banyan d'Australie qui s'élevait dans un coin du domaine, à moitié masqué par ses racines aériennes qui évoquaient les franges d'un rideau. Un public de dix à douze curieux s'était rassemblé pour voir de plus près ce vénérable éneumène avec sa cape. Eliza était assise un peu plus loin, le visage presque entièrement dissimulé par les larges bords de sa capeline. Ils n'étaient séparés que par une petite table couverte d'une nappe de velours défraîchie, sous laquelle se cachait un objet qui aurait pu être une boîte ou encore un cadre. On voyait un coin pointu dépasser d'une déchirure du velours. On était dans la dernière semaine de décembre 1903.

Fidèle à ses habitudes, Wolunsky commença comme si de rien n'était. Avec l'âge, ses histoires s'étaient allégées pour devenir plus elliptiques. Il n'avait plus de souffle à gaspiller en détails superflus.

— Il était une fois, souffla-t-il, un garçon maigrichon, impétueux, fils unique. Toute sa vie, il avait rêvé de voler. Son seul sujet de conversation. Lisait tout ce qui se publiait là-dessus. Savait se servir d'une scie et d'un marteau. Pas peur de prendre des coups. Il décida de construire une machine volante.

— Où ça ? demanda un homme qui portait un manteau de laine cannelle.

— Ici même, répondit Wolunsky.

— Vous le connaissiez ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

L'homme secoua la tête.

— Je suis curieux, c'est tout.

Wolunsky gratta une allumette et alluma le havane qu'il roulait depuis un long moment entre ses doigts noueux. Ces jours-ci, il arrivait à peine à en aspirer la fumée ; elle ne se rendait pas jusqu'à ses poumons, se contentant de tisser des rubans parmi ses dents ébréchées pour s'accumuler dans sa bouche. Il se retourna pour chercher le regard d'Eliza ou attendre un signe d'elle. C'était leur histoire à tous les deux maintenant. Elle faisait partie de ce qui les maintenait en vie.

Il reprit :

— Il avait lu un article sur les Français avec leurs hélices, et en avait conclu qu'ils n'avaient rien compris. En observant les oiseaux, il s'était dit que pour voler, il fallait des ailes battantes à son aéroplane. Erreur assez répandue. Pas le premier.

— Est-ce qu'il était marié ? voulut savoir une dame en robe de crêpe noir.

À une certaine époque, Wolunsky détestait se faire interrompre. Cela le déconcentrait et lui faisait perdre la suite. Mais depuis quelque temps, il en était pratiquement venu à compter dessus.

— Il y avait une jeune fille, répondit-il. Elle avait la peau très blanche, les yeux verts, des taches de rousseur sur le nez, un corps à faire damner un saint.

— Et ils s'aimaient ?

— Comme des fous, dit Wolunsky.

La femme sourit. Elle avait déjà été jeune. Elle ne l'avait pas oublié.

La machine volante, reprit-il, était pratiquement terminée. Elle l'aida à y mettre la dernière main. Avec une brise digne de ce nom, il espérait être porté jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

— Pourquoi la Nouvelle-Zélande ? voulut savoir l'homme au manteau couleur cannelle.

Wolunsky haussa les épaules. Cela aurait pu être n'importe où. L'histoire tirait à sa fin.

— La fille n'y tenait pas tellement, enchaîna-t-il, mais elle voyait bien qu'il y tenait terriblement.

— Elle ne voulait pas rester en arrière, suggéra la dame en noir.

Wolunsky retira le cigare de sa bouche et en fit tomber une pyramide de cendres.

— Elle se disait qu'ils auraient bien de la chance s'ils parvenaient seulement à s'arracher au sol. Ils poussèrent la machine jusqu'à un pré en bordure d'une falaise.

Eliza le regardait de sous son grand chapeau. Elle avait d'abord perdu un amant, puis un fils. Ils s'étaient tous les deux transformés en courants d'air. Elle n'avait plus que

Wolunsky. Il avait son air fatigué. Cela faisait trop longtemps qu'il était debout. Elle lui fit signe de s'asseoir. Rien ne pressait. L'histoire n'allait pas s'envoler.

Wolunsky posa son cigare sur un coin de la table, puis écarta avec douceur le tissu qui recouvrait une photo fanée encadrée de noir.

— Par le plus grand des hasards, un photographe ambulante passait par là. Il avait vu la machine de loin et s'était dit qu'elle méritait d'être prise en photo, ne serait-ce que pour essayer de la vendre aux journaux. Il arriva juste à temps.

Les spectateurs s'approchèrent.

— Je ne vois rien, se plaignit l'homme aux lunettes.

Wolunsky pointa un index tremblant vers une masse nuageuse qui s'approchait du bord du tableau. On y voyait deux traces sombres. Maigre souvenir.

— Mais il n'y a rien ! s'exclama l'homme au manteau.

— Je vois une tache floue, renchérit le myope. C'est peut-être quelque chose.

La dame en noir se tourna un instant vers Eliza.

— Drôles de nuages, remarqua-t-elle. On dirait une toile peinte.

Wolunsky récupéra son cigare et laissa la fumée se répandre entre les branches.

Révision : Yann Rousset
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Qc), H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005, Paris
France
mél : liquebec@noos.fr
Téléphone : (33.1) 43.54.49.02 Télécopieur : (33.1) 43.54.39.15

Éditions Nota bene/Alto
1230, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Qc), G1S 1W2
mél : nbe@videotron.ca
site : <http://www.notabene.ca>
<http://www.editionsalto.com>
<http://www.milesetisabel.net>

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS
IMPRIMEUR INC.
CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC)
EN MAI 2005
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS NOTA BENE

Dépôt légal, 2^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec